

Crayonne

Sacré Rotter

Et le mystérieux complot

Chapitre 1 - Une vie sous tutelle alcoolisée

L'appartement du grand-père Saké Rotter se trouvait au troisième étage d'un immeuble dont la façade semblait perpétuellement en train de se souvenir d'elle-même, comme si les pierres grises hésitaient entre plusieurs époques et finissaient par adopter toutes les options simultanément. Les fenêtres, légèrement voilées par une pellicule que l'on aurait pu prendre pour de la crasse mais qui était en réalité le résidu magique de soixante-dix années d'expériences domestiques approximatives, laissaient passer une lumière couleur de thé infusé trop longtemps. C'est là, dans cette pénombre dorée et instable, que Sacré Viktor Rotter avait appris à marcher et à parler.

Le garçon avait onze ans, bien qu'il les portât comme un vêtement trop grand pour lui, avec des manches qu'il n'avait pas encore fini de retrousser. Ses cheveux noirs, courts et ébouriffés, semblaient obéir à une logique contraire à celle de toute coiffure connue, celle de son père Sano, disaient ceux qui se souvenaient encore du jeune homme avant qu'il ne devînt un rouage du DESASTRE. Ses yeux, en revanche, étaient d'un bleu si limpide qu'ils paraissaient presque accusateurs, comme si la nature elle-même s'étonnait de les avoir logés dans un lieu si peu propice à la clarté. C'étaient les yeux de sa mère Crayonne, cette femme qui enseignait chaque jour à ses élèves comment se

défendre contre ce que le monde appelait pompeusement "les forces du bien".

Mais en ce mardi après-midi de septembre, tandis que la pluie battait contre les vitres avec la régularité obstinée d'un domestique qu'on aurait oublié de congédier, Sacré n'avait d'yeux que pour la lettre qu'il tenait entre ses doigts.

— Grand-père ? fit-il, d'une voix qui cherchait encore son registre définitif, hésitant entre l'enfance qu'on lui refusait et l'âge adulte qu'on ne lui offrait pas.

Saké Rotter, affalé dans un fauteuil dont les ressorts avaient cessé de protester quelque part au milieu des années quatre-vingt-dix, leva vers son petit-fils un regard dont la précision était inversement proportionnelle au nombre de flacons de whisky qu'il avait vidés depuis le petit-déjeuner. Ce nombre, Sacré l'avait appris à calculer avec une précision d'orfèvre: trois flacons pour un regard vague, cinq pour un regard qui traverse l'interlocuteur comme s'il était fait de verre, et sept pour un regard qui semble contempler simultanément toutes les dimensions parallèles sans en reconnaître aucune.

— Mmh ? fit Saké, ce qui constituait à la fois une question et une réponse, philosophie suffisante

pour un homme qui avait pris sa retraite anticipée du DESASTRE après avoir compris que l'organisation passait plus de temps à constater les catastrophes qu'à les prévenir.

— Il y a une lettre, expliqua Sacré. Du ministère.

— Toutes les lettres sont du ministère, mon garçon, soupira le vieil homme en entreprenant de rallumer sa pipe avec un sortilège qui mit le feu à son pull-over. C'est comme ça qu'ils te tiennent. La paperasse. Les formulaires. Les formulaires de formulaires. J'en ai signé tant, moi, à ton âge...

Il s'interrompit, non parce qu'il avait oublié la fin de sa phrase – bien que ce fût également le cas, mais parce que son pull continuait de brûler et que cette combustion lui rappelait soudain quelque chose. La guerre. Ou peut-être une réunion syndicale. Les souvenirs se chevauchaient dans l'esprit de Saké Rotter comme des parchemins mal rangés.

Sacré éteignit le pull d'un geste qu'il croyait machinal mais qui était en réalité précisément exécuté, comme tout ce qu'il entreprenait depuis l'âge de neuf ans, quand il avait compris que personne d'autre ne viendrait entreprendre les choses à sa place.

– C'est une lettre administrative, précisa-t-il.

Le terme "administrative" claqua dans la pièce comme un coup de fouet. Car toute correspondance émanant de la bureaucratie magique possédait ceci de particulier qu'elle réussissait l'exploit d'être à la fois terriblement alarmante et profondément ennuyeuse, comme un cri d'angoisse rédigé en langage juridique.

La lettre reposait désormais sur la table, et Sacré en connaissait chaque mot par cœur, pour l'avoir lue et relue seize fois depuis son arrivée, à l'aube, apportée par un hibiscus, car les hiboux s'étaient mis en grève la semaine précédente pour obtenir des congés parentaux, ce qui avait contraint le service postal magique à recruter dans la flore.

"Objet : Situation administrative mineure concernant l'enfant Rotter, Sacré V.
Mise en demeure de se présenter devant la Commission de Vérification des Destins Non Spécifiés.

À défaut de comparution, des mesures pourraient être envisagées, sans toutefois que cela implique une quelconque urgence, ni a contrario un quelconque délai raisonnable."

— Tout est normal, déclara Saké après avoir parcouru le document d'un œil dont le trouble était désormais structurel plutôt que conjoncturel.

Ces trois mots produisaient sur Sacré l'effet inverse de celui qu'ils prétendaient avoir. Parce que lorsque Saké Rotter disait que tout était normal, cela signifiait habituellement que les murs venaient de se mettre à chanter une complainte bretonne du douzième siècle, ou que le réfrigérateur avait développé une conscience politique, ou que le temps à l'intérieur de l'appartement venait de se décaler de trois saisons par rapport à celui de l'extérieur.

— Pourquoi as-tu arrêté de travailler au DESASTRE, grand-père ?

La question n'était pas nouvelle. Sacré la posait régulièrement, comme on lance une sonde dans un puits dont on n'a jamais touché le fond, espérant chaque fois un écho différent.

Saké prit une longue inhalation de sa pipe et son regard se fit lointain. Très lointain. Il était même possible qu'il fût plus proche du Valhalla que du salon.

— Les Rotter... commença-t-il.

Il but une gorgée de whisky.

— ...ont toujours eu...

Une seconde gorgée.

— ...un destin spécial.

Il but une troisième gorgée, ferma les yeux, et se mit à ronfler.

C'était ainsi. Depuis toujours ainsi. Les récits de Saké étaient des cathédrales inachevées, des symphonies sans troisième mouvement, des romans dont on avait arraché les cent dernières pages. Sacré grandissait dans les ruines de phrases jamais terminées, dans l'architecture suspendue de révélations qui ne venaient jamais.

Dans la cuisine voisine, un espace que Sacré s'efforçait de maintenir dans un état de fonctionnalité minimale malgré la propension des objets magiques à organiser des révoltes sporadiques, une vieille théière en argent se mit à fredonner quelque chose qui ressemblait à une marche funèbre. C'était son troisième propriétaire, disait-on, qui avait été musicien militaire avant de se faire transformer en récipient par un sortilège conjugal particulièrement vindicatif. La théière ne parlait jamais de cette période.

Sacré reposa la lettre sur la table et entreprit de ranger les effets personnels de son grand-père, qui comprenaient: une montre capable de donner l'heure dans dix-huit dimensions différentes (toutes erronées), un parapluie qui pleuvait à l'intérieur si on l'ouvrait et un miroir qui ne reflétait que ce qui n'existait pas.

Sano Rotter, son père, lui manquait parfois. Mais c'était un manque abstrait, comme celui qu'on éprouve pour un pays qu'on n'a jamais visité mais dont on connaît les cartes postales. Sano travaillait au DESASTRE, cette organisation dont le nom même semblait conçu par un comité en pleine crise existentielle. Sa mère, Crayonne Badranger, enseignait la Défense contre les Forces du Bien à l'école de Boudebar. Tous les ans, les parents d'élèves essayaient de faire modifier l'intitulé de ce cours, et tous les ans, la directrice répondait par une lettre circulaire expliquant que "les traditions sont les piliers de l'architecture pédagogique, fussent-ils bancals".

Sacré se souvenait de sa dernière visite chez sa mère, six mois plus tôt. Il l'avait regardée caché derrière une armure qui n'avait jamais protégé personne parce qu'elle avait perdu sa visière en 1432. Crayonne corrigeait des copies et ses gestes étaient d'une précision chirurgicale. À la fin, elle avait posé la main sur l'épaule de son fils, l'avait

regardé avec ses yeux bleus identiques aux siens, et lui avait dit:

— Sois méfiant. Même de la lumière, surtout de la lumière. C'est parfois la lumière qui éclaire le plus dangereusement.

Puis elle était retournée à ses copies.

L'appartement de Saké s'emplissait lentement du crépuscule. Sacré alluma les bougies, parce que l'électricité ne fonctionnait pas ici, ou plutôt si, elle fonctionnait, mais pour produire exclusivement des odeurs de choux fleurs. Il regarda la lettre administrative qui traînait encore sur la table, ses phrases rédigées de façon si inutilement dramatique qu'elles semblaient avoir été écrites par un poète maudit engagé comme fonctionnaire par dépit.

"À défaut de comparution, des mesures pourraient être envisagées..."

Il relut cette phrase lentement, la retournant dans son esprit comme un détective examine une empreinte, cherchant les angles, les sous-entendus, les menaces implicites que seul un enfant élevé au milieu d'adultes absents sait déceler.

— Tu te fais du souci, mon garçon, murmura Saké sans rouvrir les yeux.

Il n'avait pas dormi. Il ne dormait jamais vraiment. C'était l'une des mille singularités de cet homme dont la sagesse, si sagesse il y avait, se mesurait moins à ce qu'il disait qu'aux silences qui suivaient ses paroles.

— Non, répondit Sacré. Je lis.

— Lis moins. Les lettres mentent. Les mots aussi, d'ailleurs. C'est pour ça que j'aime bien le whisky. Il dit toujours la même chose, lui. Il dit "je brûle". Et il brûle.

Le vieil homme se leva avec une lenteur calculée, contourna une pile de livres dont les titres défiaient toute logique éditoriale (*Le Jardinage sous Xanax, Comment réussir sans jamais finir, Rien et son contraire*), et vint poser sa main ridée sur la tête de son petit-fils.

— Les Rotter, Sacré. Souviens-toi. Il a fallu des générations pour que tu arrives ici. Pour que tes yeux soient exactement de cette couleur-là. Pour que tes cheveux refusent d'être coiffés. Tout cela n'est pas le fruit du hasard. Le hasard, mon garçon, c'est ce que les gens invoquent quand ils ont peur d'admettre qu'il y a un plan.

Il marqua une pause. La flamme des bougies vacilla, comme si l'appartement tout entier retenait son souffle.

— Un plan très mal ficelé, très approximatif, qui tient plus de la serviette de table que de l'architecte, mais un plan quand même. Et dans ce plan...

La phrase resta en suspens. Saké Rotter regarda la fenêtre, puis la théière qui s'était mise à chanter doucement, puis le vide intersidéral entre les deux.

— ...dans ce plan, répéta-t-il.

Ses yeux se fermèrent.

Ses lèvres s'entrouvrirent.

Il ronfla.

Sacré Viktor Rotter, onze ans, cheveux noirs ébouriffés, yeux bleus trop clairs, caressa machinalement le bois de la table usée par des décennies d'alcool renversé et de sortilèges ratés. Il prit la lettre administrative, la plia, la rangea dans sa poche, et entreprit de préparer le dîner pour deux, comme il le faisait chaque soir depuis qu'il savait tenir une cuillère.

Dehors, la pluie continuait de battre contre les vitres. Et dans le silence de l'appartement saturé d'objets magiques approximatifs et de souvenirs flous, Sacré eut soudain la certitude que tout n'était pas normal. Que rien n'avait jamais été normal. Et que cette lettre, comme un cri dans une bouteille jetée à la mer administrative, contenait peut-être la promesse que quelque chose allait enfin cesser d'attendre.

Chapitre 2 – La lettre qui sent le saké

L'aube se leva sur l'appartement du troisième étage avec la réticence d'un témoin qu'on aurait convoqué contre son gré. Les premières lueurs, d'un gris qui hésitait entre la résignation et l'apathie, se frayèrent un chemin à travers les rideaux que Sacré avait oublié de fermer la veille, trop occupé à déchiffrer les silences de son grand-père et les messages cryptés que lui adressait, selon sa conviction grandissante, l'univers tout entier.

Il dormait mal, Sacré Viktor Rotter. Il dormait de ce sommeil léger des créatures qui savent, dans les profondeurs de leur être, que le monde extérieur complotait dans leur dos. Ses rêves, cette nuit-là, avaient été peuplés de formulaires à signatures multiples, de commissions siégeant en robes noires, et de sa mère qui traversait un couloir sans fin en répétant: "La lumière, méfie-toi de la lumière" – sauf que dans le rêve, la lumière avait la forme d'une enveloppe.

Il se réveilla en sursaut.

La chambre de Sacré était un réduit que Saké appelait "la cabine de commandement" en souvenir d'un bref épisode où il avait cru commander un bateau – épisode dont les détails étaient restés à jamais engloutis dans les abysses

de l'alcool. Il y avait là un lit étroit recouvert d'une couverture en laine qui grattait, une commode dont le troisième tiroir menait à un plan dimensionnel alternatif (Sacré y avait perdu trois chaussettes et un espoir), et une fenêtre par laquelle on apercevait, si l'on se penchait suffisamment, le toit de l'immeuble d'en face, couvert de mousse.

Mais ce matin-là, son regard ne s'attarda sur aucun de ces détails familiers. Parce que sur le rebord de la fenêtre, perché avec l'assurance hautaine des êtres qui se savent porteurs de nouvelles décisives, se trouvait un oiseau.

Pas un hibiscus, cette fois. Le service postal avait apparemment résolu ses conflits sociaux. Non, il s'agissait d'un corbeau. Mais d'un corbeau qui n'avait rien à voir avec les corbeaux ordinaires, ceux qui se contentent de picorer des détritits et de médire sur les passants. Celui-ci était noir d'un noir qui semblait aspirer la lumière autour de lui, ses plumes luisantes comme de l'encre encore humide, et ses yeux rouges fixaient Sacré avec l'intensité d'un créancier venu réclamer une dette ancienne.

Le corbeau tenait dans son bec une lettre.

Sacré s'approcha avec la lenteur calculée d'un homme qui traverse un champ de mines dont il a lui-même dressé la carte, ce qui signifie qu'il connaît l'emplacement de chaque danger et n'en est que plus terrifié. Ses doigts tremblaient légèrement en saisissant l'enveloppe, et le corbeau, sa mission accomplie, disparut dans un tourbillon de plumes qui formèrent un instant dans l'air les lettres "B", "D", puis rien – ou peut-être un "R" – la configuration exacte restant sujette à caution.

Le parfum qui émanait de l'enveloppe était immédiatement reconnaissable pour tout enfant ayant grandi dans l'appartement de Saké Rotter: une odeur de saké, bien sûr, mais pas n'importe quel saké. C'était l'odeur du saké officiel, du saké administratif, de celui que l'on servait dans les cérémonies où il fallait à la fois célébrer et se souvenir que toute célébration est surveillée. Sacré huma ce parfum comme un chien de chasse hume la piste, et quelque chose en lui – quelque chose d'ancien, de viscéral, d'hérité d'une lignée qui avait toujours su flairer les catastrophes avant qu'elles ne frappent – se mit en alerte.

Il déchira l'enveloppe avec la précaution d'un artificier désamorçant une bombe.

La lettre était écrite sur un parchemin d'une épaisseur inhabituelle, comme si l'on avait voulu signifier par ce seul choix de support que son

contenu était trop important pour être confié au papier ordinaire – ou trop dangereux. L'encre utilisée n'était pas noire, mais d'un bleu si foncé qu'il frôlait l'indigo, et les mots semblaient avoir été tracés avec une telle force que le dos du parchemin portait l'empreinte en creux de chaque lettre, chaque virgule, chaque point.

"À Sacré Viktor Rotter,
Demeurant chez M. Saké Rotter, Appartement 3B,
Immeuble des Reflets Hésitants, 7^e étage (accès par
l'ascenseur ou par la fenêtre selon la
configuration)."

Suivaient cinq pages de vérifications administratives, de codes de confirmation, de tampons humides dont l'encre avait encore la fraîcheur des choses récemment décidées. Sacré écarta ces pages avec l'impatience de celui qui cherche la conclusion avant d'avoir lu les prémisses, et ses yeux bleus – ces yeux qui étaient ceux de sa mère et que certains disaient capables de lire à travers les mensonges – trouvèrent enfin le passage essentiel.

"Vous êtes attendu. À l'école de Boudebar pour l'enseignement supérieur de la sorcellerie alcoolisée et des disciplines associées. En qualité d'élève. Sans retard."

La phrase était formulée comme un ordre militaire, sans formule de politesse, sans la moindre proposition incrémentale, sans ce "si toutefois cela vous convient" qui est à l'administration ce que le "je vous aime" est aux amants – une concession à la fragilité humaine. "Sans retard." Point final.

Comme si le retard était un crime, comme si chaque seconde écoulée entre la lecture de cette lettre et l'arrivée à Boudebar serait comptabilisée quelque part, dans un grand livre aux pages de pierre, par des êtres sans visage armés de plumes d'acier.

La signature le frappa davantage encore.

Bélial Lindanagall

Directrice perpétuelle (par décret) de l'école Boudebar

Le nom lui-même semblait avoir été tracé avec une encre différente, plus sombre, ou peut-être était-ce simplement l'effet de la personnalité de sa signataire sur le support papier. Les légendes qui couraient sur Bélial Lindanagall étaient nombreuses, contradictoires, et toutes terrifiantes à leur manière. Les uns disaient qu'elle avait inventé la torture administrative – non pas la torture qui fait mal au corps, mais celle qui ronge l'âme par la répétition infinie des mêmes formulaires. Les autres prétendaient qu'elle lisait dans les pensées, mais seulement les pensées tristes, qu'elle collectionnait dans des bocaux étiquetés par ordre

alphabétique de désespoir. Quelques-uns, plus rares, affirmaient qu'elle était en réalité morte depuis 1873 et que personne n'avait osé le lui dire.

Saké reposa la lettre sur la table comme on repose un serpent dont on vient de comprendre qu'il n'est pas décoratif.

— Grand-père, appela-t-il.

Saké Rotter était déjà debout, ce qui constituait en soi un événement digne d'être consigné dans les annales familiales. Il se tenait devant la fenêtre de la cuisine, vêtu d'une robe de chambre dont la couleur d'origine était depuis longtemps un mystère insoluble, et il regardait le ciel gris avec l'expression de quelqu'un qui cherche à y lire l'avenir mais n'a pas ses lunettes.

— Je sais, dit-il sans se retourner. Le corbeau. Je l'ai vu.

— C'est une lettre de Boudebar, expliqua Saké, dont la voix était devenue soudain plus aiguë, comme si l'enfance qu'on lui refusait habituellement choisissait ce moment précis pour revenir. Je suis attendu. Sans retard.

Saké se retourna. Ses yeux – ces yeux qui avaient vu tant de choses qu'ils avaient fini par tout

confondre – se posèrent sur la lettre, puis sur son petit-fils, puis sur quelque chose entre les deux, peut-être l'âme de la lettre, ou le concept même de convocation.

– Sans retard, répéta-t-il, comme s'il goûtait chaque syllabe, les faisant rouler sur sa langue comme des pralines amères. Sans retard... ça commence toujours comme ça.

Saké sentit un frisson lui parcourir l'échine, ce frisson particulier que seule la paranoïa naissante sait provoquer, ce chatouillement délicieux et terrible qui vous dit que vos soupçons les plus fous sont peut-être, contre toute attente, fondés.

– Qu'est-ce qui commence comme ça ? demanda-t-il.

– Tout, mon garçon. Absolument tout.

Saké s'approcha, saisit la lettre des mains de son petit-fils et la porta à son nez. Il inspira longuement – trop longuement, comme s'il essayait d'en extraire non seulement l'odeur de saké administratif, mais aussi les souvenirs attachés à cette odeur, les époques révolues, les promesses non tenues, les destins scellés d'un coup de tampon humide.

— Cette odeur, dit-il d'une voix que l'émotion – ou les trois flacons de whisky déjà avalés – rendait vibrante. Le saké de Boudebar. Tu sais comment on le fabrique ? On fait macérer des règlements intérieurs dans de l'alcool à 90 degrés, avec une pincée de paperasse et beaucoup, beaucoup d'autorité. Quand tu bois ça, mon garçon... quand tu bois ça, tu ne t'appartiens plus. L'école t'appartient.

Il marqua une pause dramatique. C'était l'un de ces moments que Sacré connaissait bien, ces moments où son grand-père, par une alchimie mystérieuse, parvenait à transformer son ivresse en sagesse prophétique.

— Béliat Lindanagall, poursuivit Saké en désignant la signature du doigt – un doigt qui tremblait légèrement, mais peut-être était-ce le doigt qui tremblait, peut-être était-ce l'univers entier qui vibrait à la prononciation de ce nom. Je l'ai connue. Avant. Quand j'étais directeur. Elle venait aux réunions. Elle ne parlait jamais. Elle regardait. C'est pire, quelqu'un qui regarde sans parler. Tu sais pourquoi ?

— Pourquoi ? murmura Sacré, bien qu'il sût que la réponse viendrait de toute façon, que la question n'était qu'un rituel, une formalité, comme le "vous êtes attendu" de la lettre.

– Parce qu'elle étudie. Elle observe tes failles. Et un jour, quand elle en a assez – BAM – elle utilise tes propres failles contre toi. C'est comme ça qu'elle a fait monter Saperlipopette, le bibliothécaire. Il avait une faille, ce type : il aimait trop les livres. Alors elle lui a donné la bibliothèque. Et maintenant, il ne peut plus la quitter. Il est là, enfermé, entouré de ce qu'il aime le plus, et il crève de soif à côté des fontaines parce que l'eau, c'est pas un livre, et que les livres, c'est pas de l'eau. Tu vois le genre ?

Sacré voyait le genre. Il voyait le genre tellement bien qu'il commençait à voir des genres partout, dans l'angle des murs, dans la position des chaises, dans le nombre exact de gouttes de pluie qui coulaient le long de la vitre (trente-sept – ou était-ce trente-huit ? – la différence entre trente-sept et trente-huit étant, il en avait désormais la certitude, la différence entre la vie et la mort, ou du moins entre un avenir passable et une catastrophe existentielle).

– Un complot, murmura-t-il.

– Quoi ? fit Saké, qui avait entrepris de beurrer une tartine avec un sortilège transformant le beurre en confiture de fraise.

— Un complot, répéta Sacré plus fort. Cette lettre. Cette école. Le DESASTRE où travaille père. Boudebar où enseigne mère. Le cours de "Défense contre les forces du bien". Les corbeaux aux yeux rouges. Le saké qui sent le règlement intérieur. Tout est lié. Tout forme un système. Un piège. Une toile.

Il se leva. Ses yeux bleus brillaient d'une lueur qui n'était pas tout à fait de la raison, ni tout à fait de la folie, mais quelque chose entre les deux – ce quelque chose que les gens appellent "intuition" quand elle se révèle juste, et "paranoïa" quand elle se révèle fausse, mais qui est en réalité la même mécanique cognitive appliquée à des données différentes.

— Je suis attendu, dit-il. Sans retard. Pourquoi sans retard ? Pourquoi pas "dans les meilleurs délais" ? Pourquoi pas "à votre convenance" ? Pourquoi "sans retard" comme si mon retard allait provoquer quelque chose ? Provoquer quoi ?

Saké le regarda, et pour la première fois depuis des années – peut-être depuis la naissance de son petit-fils – son regard fut parfaitement clair. Parfaitement lucide. Parfaitement sobre.

— C'est ça, mon garçon, dit-il doucement. C'est ça, être un Rotter. Les autres reçoivent une lettre

d'admission. Toi, tu reçois une convocation. Les autres se préparent à aller à l'école. Toi, tu te prépares à entrer dans la gueule du loup. Sauf que le loup, à Boudebar... le loup, c'est la directrice. Et la directrice, mon garçon...

Sa voix s'éteignit. Ses yeux se voilèrent à nouveau. Il regarda la tartine devenue ardoise, la lettre qui sentait le saké, le ciel gris par la fenêtre, et quelque chose – peut-être un souvenir, peut-être un remords, peut-être le début d'une phrase qu'il ne finirait jamais – traversa son visage comme l'ombre d'un nuage traverse un champ.

— ...la directrice, répéta-t-il.

Mais la phrase resta en suspens, et Sacré comprit que ce silence, comme tous les silences de son grand-père, était en réalité une réponse. Une réponse effrayante. Une réponse qui disait : "Prépare-toi, mon enfant. Car dans cette école qu'on appelle Boudebar, dans cette lettre qui sent le saké, dans ce monde où tout est normal alors que rien ne l'est – prépare-toi, car tu n'es pas au bout de tes surprises."

Sacré prit la lettre, la plia soigneusement, et la rangea dans la poche intérieure de sa veste – celle qui touchait son cœur, parce que si un complot

devait être déjoué, cela commencerait, pensait-il, par protéger les preuves.

Dehors, la pluie redoublait d'intensité. Et quelque part, dans une direction que Sacré aurait été bien incapable d'indiquer mais dont il sentait pourtant la présence magnétique, l'école de Boudebar l'attendait.

Sans retard.

Chapitre 3 – Le chemin de Dégrisement

Le Métro 9 s'enfonça dans les entrailles de la ville avec cette lenteur majestueuse propre aux machines qui ont cessé de craindre le licenciement. Les tunnels défilaient derrière la vitre comme des artères obscures, et Sacré Viktor Rotter, assis entre son grand-père et une femme dont le chapeau semblait avoir été conçu par un architecte brutaliste en pleine crise existentielle, tentait de comprimer son anxiété dans les proportions exigées par les lieux publics.

— Combien d'arrêts ? demanda-t-il pour la troisième fois.

— Boulevard Voltaire, répondit Saké avec la précision d'un homme qui a pris conscience, à l'instant même où il ouvrait la bouche, qu'il avait oublié quelque chose d'essentiel – peut-être son portefeuille, peut-être la raison de ce voyage, peut-être l'existence même du concept de destination.

La rame oscillait doucement, et chaque oscillation semblait raconter une histoire. Sacré ferma les yeux et écouta ces histoires: la vibration régulière des roues sur les rails, le grincement d'une porte qui aurait dû être réparée sous le règne de Louis-Philippe, le souffle collectif des voyageurs trop nombreux pour les sièges disponibles, trop peu pour l'intimité des silences. Il avait lu quelque part

– dans un de ces livres que Saké rangeait sous l'évier, entre la lessive et les potions périmées – que les transports en commun étaient le lieu où les âmes se croisaient le plus sans jamais se rencontrer. Cette pensée le rassurait, étrangement. Si les âmes pouvaient se manquer, c'est qu'elles n'étaient pas tenues de se trouver.

– Boulevard Voltaire, répéta la voix enregistrée du métro, une voix qui avait autrefois appartenu à une cantatrice avant que la magie administrative ne la reconvertisse de force – histoire, disaient les mauvaises langues, de punir son interprétation de La Traviata jugée "insuffisamment conforme aux directives de sobriété émotionnelle".

Ils sortirent. La lumière du jour, cette lumière grise et consciencieuse du nord de la France, les accueillit sans chaleur mais sans hostilité. Sacré suivit son grand-père à travers un dédale de rues dont les noms semblaient avoir été tirés au sort dans un dictionnaire d'histoire sans page de garde: rue des Martyrs, passage du Désir, impasse de la Mémoire Courte. Des immeubles haussmanniens les encadraient de leur dentelle de pierre, et Sacré nota mentalement que certains balcons portaient des plantes dont les feuilles étaient orientées non pas vers le soleil, mais vers l'intérieur des appartements – comme si elles espionnaient les occupants pour le compte d'une puissance végétale inconnue.

— Nous y sommes, annonça Saké en s'arrêtant devant une façade qui n'avait rien de remarquable, ce qui était précisément ce qui la rendait remarquable.

L'enseigne indiquait, en lettres capitales d'une banalité presque agressive: KONCI - IMPORT EXPORT - ARTICLES DE TOUS PAYS, MÊME CEUX QUI N'EXISTENT PLUS. La vitrine présentait un agencement de valises usagées, de globes terrestres dont certaines frontières avaient été effacées par des guerres oubliées, et d'une cage à oiseaux vide dont la porte restait ouverte, comme en attente d'un volatile qui ne daignerait jamais se faire enfermer.

— Derrière, expliqua Saké.

Ils contournèrent le magasin par une ruelle si étroite que Sacré dut avancer de profil, frottant son épaule contre la brique humide. L'odeur changea. Ce n'était plus l'odeur de la ville - essence, pain, indifférence - mais une odeur plus ancienne, plus chargée, comme si l'air lui-même avait vieilli soudain, avait pris des rides invisibles. Sacré cligna des yeux, et le monde se déplia.

Le chemin de Dégrisement s'ouvrit devant lui comme un livre qu'on aurait lu dans une vie antérieure.

La première chose qu'il perçut fut la lumière. Non pas une lumière naturelle, mais une lumière qui semblait émaner des objets eux-mêmes, des pavés inégaux du sol, des enseignes suspendues, des visages des passants – tous porteurs d'une luminosité intérieure, comme si chacun avait avalé un petit soleil et s'efforçait de le digérer en société. La seconde chose fut le bruit: une cacophonie douce, un murmure d'incantations et de marchandages, le cliquetis des fioles qu'on empile, le froissement des parchemins qu'on déplie, et par-dessus tout, dominant le reste, le tintement caractéristique des objets magiques qui accompagnent leurs utilisateurs d'un commentaire permanent sur leurs propres défauts.

— Ce n'est pas du tout ce que vous croyez, lança un commerçant à un client qui examinait une baguette couleur d'ambre.

Le client – un individu dont le visage changeait d'expression toutes les trois secondes, comme s'il essayait toutes les émotions avant de se décider pour une seule – hocha la tête d'un air entendu.

— Bien sûr, bien sûr.

— Non, insistait le commerçant. Vraiment. Ce que vous êtes en train de penser là, maintenant, sur cette baguette – c'est complètement à côté. Elle ne

fait pas ça. Elle ne l'a jamais fait. Elle ne le fera jamais. Alors oubliez. D'accord ?

Le client acquiesça, acheta la baguette, et partit en sifflotant un air dont les notes semblaient s'évanouir dans l'air avant d'atteindre l'oreille, comme si la musique avait honte d'elle-même.

Sacré nota. Il nota mentalement, dans ce carnet invisible qu'il construisait page après page, paragraphe après paragraphe, indice après indice. *Les objets ne sont pas ce qu'on croit. Ou plutôt: ce qu'on croit qu'ils sont, ils ne le sont pas. Mais ce qu'ils sont vraiment – personne ne le dit. Personne ne le demande.*

Ils avancèrent. La rue serpentait entre des échoppes dont les devantures défiaient toute logique architecturale: une boutique de chaudrons avait été construite à l'envers, ses fondations dans les airs et sa toiture sous terre, obligeant les clients à entrer par une échelle dont les barreaux étaient en cristal soufflé. Une librairie affichait des livres dont les titres se modifiaient en temps réel – *Les Malheurs de... non, Les Plaisirs de... non, Les Indifférences de Sophie* – comme si chaque exemplaire hésitait entre plusieurs existences possibles. Une crèmerie vendait du fromage qui parlait, mais uniquement pour commenter la météo, et avec un accent si prononcé que personne ne comprenait jamais rien, ce qui créait des

situations de malentendu que les clients semblaient trouver exquises.

— C'est normal ici, dit une marchande de potions en voyant l'expression de Sacré. Sa boutique était remplie de fioles qui clignotaient par intermittence, comme des appareils électroniques en veille. L'une d'elles, posée sur un comptoir d'ébène, venait soudain de s'éteindre, puis de se rallumer, puis de redémarrer en affichant le logo d'une marque que Sacré ne reconnut pas et d'un message d'erreur: "Erreur 418 - Je suis une théière."

— La fiole, indiqua Sacré.

— Ah, ça, fit la marchande avec un geste las. C'est un bug. Depuis qu'on a informatisé la sorcellerie alcoolisée... enfin, "informatisé", c'est un grand mot. Disons qu'on a connecté les sortilèges à des systèmes de gestion automatisée. Sauf que les systèmes, ils plantent. Les sortilèges, ils râlent. Et nous, on est là, au milieu, à regarder nos chaudrons afficher des écrans bleus de la mort. Vous savez ce que j'ai fait hier ? J'ai lancé un sort de cuisson accélérée. Mon ordinateur a interprété ça comme une tentative de piratage. Il a verrouillé ma cuisine.

Elle rit. C'était un rire qui ressemblait à une plainte.

– C'est normal, ajouta-t-elle.

Sacré détourna son regard de la fiole qui achevait son redémarrage en affichant, désormais, un message de bienvenue en dix-sept langues, aucune d'entre elles n'étant une langue connue sur Terre. Ses yeux bleus – ses yeux vifs et soupçonneux – parcoururent la rue à la recherche de Saké, qu'il trouva attablé devant une échoppe, en pleine conversation avec un vendeur de chapeaux enchantés dont un spécimen, posé sur une tête de bois, s'était mis à chanter du Léo Ferré avec une voix de baryton grasseyant.

– Il faudra m'excuser, disait le vendeur. Il a des goûts... particuliers.

– Ce n'est pas grave, répondit Saké, dont le regard était déjà parti en voyage vers d'autres horizons, peut-être vers cette distillerie imaginaire où il passait, selon ses propres dires, "la majorité de son temps intérieur".

Sacré s'approcha. Il observa un livre posé sur un présentoir voisin – un grimoire dont la couverture était recouverte d'une peau dont il préféra ne pas identifier l'origine. Le livre était ouvert à une page dont les mots se modifiaient sous ses yeux, les phrases se réécrivant d'elles-mêmes comme si l'auteur, invisible, travaillait encore, raturant,

ajoutant, supprimant, dans une frénésie éditoriale posthume.

"Mise à jour en cours..." indiquait un bandeau rouge en haut de la page. "Veuillez ne pas éteindre votre grimoire."

— Ça dure combien de temps, ces mises à jour ? demanda-t-il à personne en particulier.

— Ça dépend, répondit un passant qui n'avait rien d'autre à faire – un homme dont les oreilles étaient si grandes qu'elles semblaient avoir été achetées séparément. Parfois trois minutes. Parfois trois semaines. Parfois l'éternité. Mais c'est normal. Avant, avec les vieux grimoires, il fallait tout recopier à la main. Les erreurs, les ratures, les repentirs. Au moins, maintenant, l'erreur est automatisée. On gagne du temps.

Le passant rit. C'était un rire sec, un rire qui n'avait pas appris l'humour à l'école et s'en vantait.

Sacré revint vers son grand-père. Une question brûlait ses lèvres, ou plutôt plusieurs questions, mais elles se bousculaient à l'entrée de sa bouche comme des clients impatients devant un magasin dont la porte n'est pas encore ouverte.

– Grand-père, dit-il finalement. Pourquoi tout est... bizarre ? Et pourquoi personne ne trouve ça bizarre ?

Saké leva vers lui un regard dont l'ivresse était désormais si parfaitement distillée qu'elle ressemblait à de la lucidité. Les yeux du vieil homme parcoururent la rue, ses commerçants louches, ses objets buggés, ses passants qui se heurtaient à des portes dimensionnelles sans manifester autre chose qu'un léger agacement.

– Tu sais, mon garçon, commença-t-il. Il fut un temps – un temps très long, très lourd, très compliqué – où la sorcellerie alcoolisée était simple. Tu prenais ta baguette, tu récitais ta formule, et ça marchait. Ou pas. Mais au moins, quand ça ne marchait pas, tu savais pourquoi. Toi. L'objet. Le sort. Il y avait une responsabilité claire.

Il fit une pause pour boire une gorgée d'une fiole qu'il venait d'acheter – une fiole dont le contenu avait la couleur d'un coucher de soleil sur une planète inconnue.

– Puis ils ont eu l'idée d'informatiser. "Digitaliser les procédures magiques", qu'ils disaient. "Rationaliser les flux énergétiques." Des mots, mon garçon. Des mots pour dire qu'ils voulaient contrôler ce qui ne se contrôle pas. Alors ils ont

mis des logiciels partout. Dans les baguettes. Dans les chaudrons. Dans les balais. Dans la pluie, je te jure. Il paraît qu'il y a un mec, au DESASTRE, dont le seul travail est de maintenir le serveur qui gère la métaphore des nuages.

Saké éclata d'un rire qui fit trembler les étals alentour.

— Résultat ? Les objets buggent. Les sorts plantent. Une fiole – PAF – elle redémarre toute seule au milieu d'une préparation. Un livre – BIM – il se met à jour en direct alors que tu es en train de le lire. Tu vois l'horreur ?

Il se leva, vacilla, se rattrapa à l'épaule de Sacré.

— Mais c'est normal, ajouta-t-il en imitant le ton des commerçants. Tout est normal. Ici, normal veut dire "n'importe quoi". Normal veut dire "personne ne sait ce qui se passe mais tout le monde fait comme si". Normal, mon garçon...

Il chercha la fin de sa phrase. Elle n'était pas là.

Sacré, cependant, avait compris. Il avait compris que le monde – ce monde magique, alcoolisé, informatisé – était un monde où les certitudes n'existaient pas, où les objets vous mentaient, où les commerçants vous rassuraient avec des mots

vides. Et il avait compris autre chose: que personne ne viendrait l'aider à y voir clair.

— Je suis prêt, dit-il à voix haute, bien que personne ne lui eût demandé.

Saké le regarda, avec ce regard trouble et clair à la fois, ce regard qui voyait l'avenir à travers les brumes de l'alcool.

— Bien sûr que tu es prêt, mon garçon. Tu es un Rotter. Les Rotter naissent prêts.

Il marqua une pause.

— Prêts pour quoi, c'est une autre histoire. Celle-là, elle s'écrit au fur et à mesure.

Le soleil – ce soleil gris et consciencieux – se coucha sur le chemin de Dégrisement. Les objets buggés continuèrent de bugger. Les commerçants continuèrent de rassurer. Les livres se mirent à jour. Les fioles redémarrèrent.

Et dans ce chaos normalisé, Sacré Viktor Rotter, onze ans, cheveux noirs ébouriffés, yeux bleus comme sa mère, se sentit soudain prêt à affronter ce qui venait – non pas parce qu'il savait ce que c'était, mais parce qu'il venait de comprendre que personne d'autre ne le ferait à sa place.

C'était cela, être un Rotter. C'était cela, le destin spécial dont Saké ne finissait jamais ses phrases. C'était cela: marcher seul dans un monde qui bugge, en cherchant le sens derrière les erreurs système, en collectionnant les indices, en écoutant les silences, en attendant cette Cassie qui n'arrivait pas, en se demandant ce que Béliat Lindanagall lui voulait vraiment, en avançant toujours, sans retard, vers cette école qu'on appelait Boudebar.

Il serra sa veste contre lui. Dans la poche intérieure, la lettre froissée bruissait doucement.

Chapitre 4 – La baguette du boulanger

L'odeur du pain frais – si tant est que l'on puisse encore appeler "pain" ce que l'on cuisait dans cette échoppe – flottait sur le chemin de Dégrisement comme une promesse que personne n'avait vraiment formulée. Sacré Viktor Rotter s'arrêta devant la devanture de la boulangerie "Au Pétrin Magique", une enseigne dont les lettres semblaient avoir été modelées dans une pâte qui avait levé puis rassis, puis levé à nouveau, dans un cycle perpétuel de création et de décrépitude. Les carreaux de la vitrine étaient couverts d'une buée qui n'était pas de la buée ordinaire, mais plutôt l'expression condensée de tous les soupirs que les clients avaient poussés en entrant, en voyant les prix, en ressortant.

— Attends-moi là, dit Saké en désignant un banc public dont le bois portait les cicatrices d'innombrables séditions. Je dois acheter des cigarettes magiques à la coriandre. Pour ma tension.

Sacré n'eut pas le temps de demander si la coriandre avait vraiment un effet sur la tension, ni de quelle tension il s'agissait – tension artérielle, tension narrative, tension de surface – car son grand-père avait déjà disparu dans la foule, avec cette faculté qu'avaient les ivrognes de se fondre dans les décors comme s'ils en avaient toujours fait

partie, comme si chaque rue était leur salon et chaque passant un invité dont ils avaient oublié le nom.

La boulangerie se tenait devant lui, massive et un peu penchée, comme une personne âgée qui aurait trop forcé sur la pâtisserie. Sacré allait pousser la porte – une porte dont la poignée était en forme de baguette, bien sûr, mais une baguette si réaliste qu'il hésita un instant à la saisir, craignant de la casser – lorsqu'il se retourna.

Ce fut un geste machinal, un de ces mouvements que le corps exécute sans consulter l'esprit, comme pour vérifier que le monde derrière lui est toujours là, qu'il n'a pas été avalé par un espace-temps distrait. Et ce qu'il vit, en se retournant, le frappa avec la soudaineté d'une révélation dont on ne sait pas encore si elle est divine ou simplement digestive.

Un garçon de son âge se tenait à quelques mètres, arrêté lui aussi, dans une immobilité qui ressemblait étrangement à la sienne.

Il avait les cheveux noirs, courts, ébouriffés – exactement la même texture, le même désordre, la même rébellion contre tout peigne connu. Ses yeux, d'un bleu que Sacré connaissait bien pour les voir chaque matin dans le miroir aux reflets

hésitants, le fixaient avec une intensité qui n'était pas tout à fait de la surprise, ni tout à fait de la reconnaissance, mais quelque chose entre les deux – cet espace indéfini où les coïncidences commencent à sentir le complot. Ses vêtements – un manteau gris trop long, une écharpe rouge mal nouée – auraient pu être les siens si quelqu'un s'était donné la peine de les lui acheter.

Un inconnu dépassa le garçon et murmura, d'une voix que le vent porterait jusqu'à Sacré avec la précision d'une flèche mal intentionnée:

– C'est lui...

Un autre passant, une femme dont le chapeau ressemblait à un nid d'oiseau déprimé, souffla à l'oreille de son compagnon:

– Vous avez vu ? C'est lui.

– Lui ? répondit le compagnon.

– Lui, insista la femme.

Et Sacré comprit soudain, avec cette certitude absurde et lumineuse qui n'appartient qu'aux paranoïaques et aux visionnaires, qu'ils ne parlaient pas de ce garçon à la silhouette trop familière. Ils parlaient de lui. De Sacré. De Sacré

Viktor Rotter, debout devant la boulangerie, observé par des inconnus qui savaient qui il était alors que lui-même commençait à peine à s'en douter.

Il se retourna vers l'autre garçon, mais ce dernier avait disparu. Absorbé par la foule, ou par un sortilège, ou par la simple possibilité que deux êtres qui se ressemblent trop ne puissent coexister dans le même champ de vision sans que l'univers ne doive opérer un recalibrage.

Le murmure continua, pourtant. "C'est lui" – les mots flottaient dans l'air comme des pissenlits, se posaient sur les épaules des passants, rebondissaient contre les vitrines. Sacré se demanda s'il avait toujours été "lui", si cette qualité de "lui" lui avait été attribuée à la naissance par des commissions secrètes, ou s'il l'avait acquise récemment, peut-être à l'instant précis où la lettre au saké lui était parvenue. Il se demanda aussi pourquoi personne ne disait "c'est lui" en le regardant, mais toujours en regardant ailleurs, comme si dire ces mots directement à son adresse serait inconvenant, ou dangereux, ou simplement trop réel.

La porte de la boulangerie grinça.

Sacré entra.

L'intérieur était sombre, moins à cause d'un manque de lumière que d'un excès de présence – trop d'objets entassés, trop d'étagères, trop de pains suspendus au plafond par des ficelles qui semblaient avoir été nouées par un marin aveugle. La chaleur était celle d'un four qui n'avait pas refroidi depuis l'ouverture de l'établissement, sous le règne de Louis XIV ou peut-être sous celui de Louis V, les archives étant floues sur cette période. Sacré toussa. L'air était épais de farine magique, cette farine qui lève toute seule et finit par tapisser les poumons si on n'y prend pas garde.

Le boulanger émergea de l'arrière-boutique comme une apparition – une apparition massive, ronde, coiffée d'un bonnet de chef dont la hauteur semblait défier les lois de la gravité et de la bienséance. Ses mains, enfarinées jusqu'aux coudes, étaient en mouvement perpétuel, pétrissant quelque chose d'invisible, quelque chose qui n'existait que dans le rythme de ses doigts.

– Une baguette ? demanda-t-il d'une voix dont le timbre évoquait le grondement lointain d'une machine à pain en colère.

Sacré déglutit. Il avait préparé une phrase – "Je suis ici pour acquérir l'instrument magique qui me permettra de maîtriser les forces que mon destin, tel qu'il m'a été présenté par correspondance

administrative, exige que je maîtrise" – mais ce qui sortit fut:

– Oui. Enfin, non. Une baguette magique. La boulangerie fait aussi baguettes magiques.

Le boulanger le dévisagea. Ses yeux, d'un brun si foncé qu'ils en paraissaient noirs, parcoururent le garçon des pieds à la tête comme s'il lisait un mode d'emploi rédigé dans une langue morte.

– Ah, fit-il.

Il ne demandait pas confirmation. Il constatait. Comme on constate qu'il pleut, qu'il fait nuit, que la farine est tombée.

– Je vais chercher le stock.

Il disparut à nouveau, réapparut avec un chariot chargé de baguettes – non pas des baguettes de pain, mais des baguettes magiques – alignées comme des soldats avant la bataille. Il y en avait des longues, des courtes, des flexibles, des rigides, des lisses, des noueuses, des qui brillaient, des qui ternissaient à vue d'œil, des qui semblaient avoir été taillées dans des matières que Sacré ne pouvait identifier et préférait ne pas identifier.

— La tradition, expliqua le boulanger en désignant le chariot, veut que le client choisisse sa baguette. La baguette choisit le client. C'est une danse. Un dialogue. Une négociation. Parfois ça prend trois minutes. Parfois trois heures. Mais c'est normal.

Sacré saisit la première baguette – une baguette en bois clair, presque blanc, qui semblait avoir été polie par des générations d'apprentis. L'effet fut immédiat et désastreux. Un jet d'eau s'échappa de l'extrémité, aspergeant le boulanger qui essuya son visage sans manifester autre chose qu'un léger agacement professionnel.

— Pas celle-ci, commenta-t-il.

La deuxième baguette – une baguette plus sombre, veinée de rouge – produisit une série d'étincelles qui se transformèrent en papillons, lesquels se transformèrent à leur tour en chauves-souris, lesquelles se mirent à voler en rond en poussant des cris aigus. Le boulanger attrapa un torchon et chassa la nuée d'un geste las.

— Non plus.

La troisième baguette déclencha un tremblement de terre localisé, suffisamment puissant pour faire tomber trois miches de pain mais pas assez pour être pris au sérieux par les autorités. La quatrième

se mit à fondre entre les doigts de Sacré, dégoulinant comme une bougie oubliée. La cinquième refusa catégoriquement de se laisser saisir, s'éloignant chaque fois que Sacré tendait la main, dans un mouvement perpétuel de retrait qui ressemblait à une déclaration politique.

— Ça peut durer longtemps, prévint le boulanger.

Ça dura.

Deux heures s'écoulèrent. Peut-être trois. Le temps, dans la boulangerie, n'avait pas la même consistance qu'ailleurs – il était plus épais, plus pâteux, plus lent à lever. Sacré essaya la sixième baguette, la septième, la vingt-troisième. Il provoqua des pluies de cendres, des chants grégoriens, une odeur de camembert qui persistait encore une heure après l'expérience avortée. À un moment – était-ce la quarante-cinquième ou la quarante-sixième ? – il crut démarrer un processus d'ouverture dimensionnelle et dut reculer précipitamment, laissant le boulanger contenir la brèche à l'aide d'une corne de pain et de jurons dont l'inventivité laissait pantois.

Saké, revenu entre-temps de sa pérégrination alcoolique, s'était installé sur une chaise dans un coin. Son ronflement rythmait les catastrophes

mineures qui s'enchaînaient, régulières comme un métronome.

– C'est long, dit Sacré au bout d'un moment, la voix rauque d'avoir prononcé trop de formules d'excuses.

– C'est normal, répondit le boulanger.

Il était deux heures et demie – peut-être trois, peut-être une éternité – lorsque Sacré saisit la soixante-douzième baguette. Il ne le fit pas avec espoir. Il le fit avec lassitude, avec résignation, avec cette absence d'attente qui précède parfois les plus grandes surprises. La baguette était banale en apparence: en bois d'olivier, longue d'une trentaine de centimètres, sans ornementation particulière. À la base de la poignée, pourtant, quelque chose – un symbole, une marque, une imperfection dont il ne pouvait dire si elle était fortuite ou intentionnelle – attira son regard. C'était une sorte d'initiales entrelacées, trop usées pour être déchiffrées, trop présentes pour être ignorées.

Ses doigts se refermèrent sur le bois.

Rien ne se produisit.

C'est cela, précisément, qui n'était pas normal.
Après deux heures et demie d'expériences toutes

plus bruyantes les unes que les autres, l'absence totale de réaction constituait une anomalie statistique, un silence assourdissant, un vide qui en disait plus long que tous les papillons-chauves-souris du monde.

Sacré leva les yeux vers le boulanger.

Le boulanger le regardait avec une expression qu'il n'avait pas eue jusque-là. Une expression où l'étonnement se mêlait à quelque chose d'autre – de l'appréhension, peut-être, ou du respect, ou cet étrange mélange des deux qui arrive quand on assiste à quelque chose qu'on n'aurait pas dû voir.

– C'est rare, dit-il enfin.

Sa voix n'avait plus la rondeur professionnelle d'avant. Elle était plus grave, plus lente, comme si chaque mot devait être pesé sur une balance dont il connaissait la sensibilité excessive.

Le silence s'installa entre eux. Saké ronflait dans son coin. Dehors, la foule continuait de murmurer "c'est lui" à propos d'un garçon qui ressemblait à Sacré ou peut-être d'un garçon qui était Sacré ou peut-être de personne du tout.

– Rare, répéta Sacré. Dans quel sens ?

Le boulanger essuya ses mains enfarinées sur son tablier – un geste machinal, presque sacré – avant de répondre.

– Dans aucun sens. Dans tous les sens. Dans le sens que c'est rare et que c'est tout ce que je peux dire. C'est rare. Mais pas inquiétant.

Pas inquiétant.

Cette phrase, Sacré l'entendit résonner dans sa tête comme une cloche fêlée. Pas inquiétant. C'est ce qu'on dit quand c'est très inquiétant. C'est ce qu'on dit quand on veut rassurer quelqu'un sur exactement ce qui devrait l'inquiéter. Le boulanger n'avait pas dit "c'est normal" – son refrain habituel, son mantra, son bouclier contre l'inattendu. Il avait dit "c'est rare". Et "pas inquiétant".

Sacré serra la baguette plus fort. Le bois était tiède contre sa paume – tiède comme une chose vivante, comme une chose qui avait attendu, comme une chose qui le connaissait déjà.

– Pas inquiétant, reedit-il lentement, goûtant les syllabes, les retournant dans sa bouche pour en extraire le poison sous le miel.

– C'est ça, approuva le boulanger. Pas inquiétant.

Il y eut un silence. Puis le boulanger ajouta, dans un souffle que Sacré n'aurait pas dû entendre mais entendit parfaitement parce que son oreille, depuis son plus jeune âge, était dressée à capturer ce qu'on tente de lui cacher:

— Mais peut-être que si. On verra bien.

Il tourna les talons et disparut dans l'arrière-boutique, laissant Sacré seul avec sa baguette rare, son grand-père endormi, et les murmures qui continuaient de filtrer à travers la vitre. *C'est lui.*

Sacré ne savait pas exactement ce qui venait de se produire. Il savait qu'il tenait dans sa main une baguette qui ne l'avait pas rejeté. Il savait que le boulanger avait parlé d'une voix qu'il ne voulait pas entendre. Il savait que ce garçon, dehors, qui lui ressemblait – s'il avait vraiment existé – était peut-être la preuve que tout cela était plus vaste, plus ancien, plus calculé qu'il ne l'avait imaginé.

Il s'approcha de son grand-père et lui toucha l'épaule.

— Grand-père. J'ai trouvé.

Saké ouvrit un œil. Un seul. L'autre resta clos, peut-être pour garder les rêves au chaud.

— Ah, fit-il. La baguette ?

Il regarda l'objet, le bois d'olivier, les initiales usées.

— Elle te ressemble, dit-il. Pas compliquée en apparence. Pleine de secrets en vrai.

Il se leva, bâilla, et posa une main négligente sur l'épaule de son petit-fils.

— Bon. C'est rare, tout ça. Pas inquiétant.

Sacré ne releva pas l'ironie. Il était trop occupé à classer cet événement dans la catégorie "indices majeurs" de son système mental en constante expansion. Le boulanger avait dit "c'est rare". Les passants avaient dit "c'est lui". L'autre garçon – celui qui lui ressemblait – avait disparu avant qu'il puisse lui poser la moindre question.

Il sortit de la boulangerie, la baguette serrée dans sa poche. Derrière lui, Saké réglait l'achat avec des pièces qui semblaient changer de valeur à chaque transaction. Devant lui, le chemin de Dégriement s'étendait, avec ses commerçants louches, ses objets buggés, ses murmures de conspiration.

Sacré leva les yeux vers le ciel gris. Quelque part, là-haut, au-delà des nuages, au-delà des serveurs

qui gèrent la métaphore pluvieuse, Béal
Lindanagall l'attendait.

Il se mit à marcher. La baguette du boulanger
battait contre sa cuisse à chaque pas – un rythme,
un code, un message qu'il ne savait pas encore
déchiffrer mais qu'il apprendrait.

À Boudebar. Sans retard.

Chapitre 5 – Le sac de rentrée

L'appartement de Saké Rotter ressemblait ce matin-là à un champ de bataille après le passage d'une armée dont les soldats auraient été formés à l'école du chaos méthodique. Des objets gisaient sur toutes les surfaces disponibles – la table, les chaises, le rebord de la fenêtre, le dessus du réfrigérateur, et même l'intérieur du four, que Sacré avait ouvert par mégarde avant de le refermer précipitamment sur un chaudron qui y avait élu domicile. La lumière d'octobre, cette lumière avare qui compte chaque rayon comme un radin compte ses pièces, peinait à éclairer le désordre. Les ombres, elles, s'en donnaient à cœur joie, s'étirant dans les coins comme des chats trop contents d'avoir trouvé un endroit où personne ne viendrait les déranger.

Sacré Viktor Rotter était assis en tailleur sur le plancher – un plancher dont les lattes grinçaient avec l'intonation d'un chœur grec fatigué – et tentait de déchiffrer la liste de fournitures que Boudebar lui avait adressée par un second courrier, arrivé cette fois par un paon dont les couleurs semblaient avoir été choisies par un comité d'esthètes aveugles.

La liste était écrite sur un parchemin qui changeait de couleur selon l'angle de la lumière – tour à tour ivoire, jaune pâle, et ce vert douteux que prennent

les feuilles mortes quand elles regrettent leur jeunesse. Mais le parchemin n'était rien comparé au texte qu'il portait.

"Liste des fournitures obligatoires pour l'élève entrant à Boudebar (année scolaire en cours, sous réserve de modifications sans préavis, rétroactives ou non) :

- 1 baguette magique (déjà acquise – cf. chapitre précédent)
- 1 manuel USB de base, version aléatoire (changement de contenu non garanti)
- 1 chaudron en cuivre (connexion WIFI obligatoire, protocole 802.11bz, veillez à ce que les mises à jour soient désactivées sous peine d'obsolescence programmée accélérée)
- 3 fioles en cristal (auto-nettoyantes sauf quand elles ne le sont pas)
- 1 grimoire de première année (édition live, contenu évolutif, participation de l'élève aux corrections collaboratives attendue)
- 1 râteau volant (modèle dépassé recommandé – les modèles récents refusent obéissance aux débutants par principe de précaution)
- 1 paire de lunettes de protection (contre les regards indiscrets plus que contre les explosions, mais les deux sont utiles)

- Éventuellement: 1 pyjama de rechange"

Suivaient une quarantaine d'autres lignes, dont certaines semblaient avoir été écrites par des mains différentes, dans des encres différentes, à des époques différentes – et dont quelques-unes étaient en fait des recettes de cuisine ou des poèmes en prose que personne n'avait pris la peine d'exclure de la liste officielle.

— C'est pédagogique, déclara Saké depuis son fauteuil, où il était affalé avec l'élégance d'un sac de patates ayant suivi une formation en maintien de posture.

Il tenait à la main une flasque d'argent dont le contenu émettait des vapeurs violettes. La vapeur formait dans l'air des lettres qui se lisaient "Bois-moi" avant de se dissiper dans un bruit de succion déçue.

— Pédagogique de quoi ? demanda Sacré sans lever les yeux de la liste. De faire n'importe quoi ?

— Exactement, répondit Saké avec un enthousiasme surprenant. Faire n'importe quoi, mon garçon, c'est la base de la sorcellerie alcoolisée. Si tu sais exactement ce que tu fais, ce n'est plus de la magie. C'est de la technique. Et la technique, ça s'apprend. La magie, ça se subit.

Il but une gorgée de sa flasque. La vapeur violette lui sortit par les oreilles, formant deux petits nuages qui ressemblaient à des ailes d'ange déchus.

Sacré secoua la tête et entreprit de trier le matériel que Saké avait rapporté la veille du chemin de Dégriement – une expédition dont le vieil homme n'avait aucun souvenir, mais dont les résultats s'étaient maintenant sur le sol comme les preuves d'un crime dont on ne savait pas encore s'il avait eu lieu.

Le manuel USB, tout d'abord. C'était une clé métallique d'un noir mat, gravée du sceau de Boudebar – un verre à saké surmonté d'une étoile à cinq branches, chaque branche représentant une étape de l'ivresse magique (dénier, colère, négociation, dépression, et acceptation). Sacré l'enficha dans le porte-USB de la table basse – une table basse que Saké avait enchantée des années plus tôt pour qu'elle possède toutes les connexions possibles, y compris certaines qui n'avaient pas encore été inventées – et attendit.

Le contenu s'afficha sur un écran holographique qui vacillait comme une flamme dans le vent.

"Manuel de sorcellerie alcoolisée – Première année. Édition 14.7.2 (build 4803). Mise à jour disponible."

Sacré cliqua sur "Mettre à jour".

L'écran se figea. Un cercle de chargement apparut, tourna lentement pendant trente secondes, puis afficha: "Échec de la mise à jour. Une nouvelle version est disponible."

Il cliqua à nouveau. Le même cercle. Le même message.

— Il fait ça depuis que je l'ai acheté, expliqua Saké sans que personne ne lui demande. Le vendeur a dit que c'était normal. En fait, c'est fait exprès. Comme ça, l'élève comprend que la connaissance est un processus, pas un état. Tu vois ? Pédagogique.

— Ou alors, suggéra Sacré d'une voix où perçait déjà cette tonalité particulière qu'il réservait à l'énoncé des vérités déplaisantes, c'est juste un objet défectueux.

— Les deux, mon garçon. Les deux ne sont pas incompatibles.

La clé USB, comme si elle avait entendu cette conversation, changea soudain de contenu sans intervention de Sacré. Les chapitres se réorganisèrent, certains disparaissant, d'autres apparaissant, d'autres encore se dupliquant dans

un désordre qui ressemblait à une bibliothèque après une crise de panique. Un message en bas de l'écran indiquait: "Contenu collaboratif – Modifications en direct – 147 utilisateurs connectés."

– L'école encourage le plagiat participatif, expliqua Saké entre deux gorgées.

Sacré débrancha la clé.

Il se tourna ensuite vers le chaudron. L'objet trônait au milieu de la pièce, imposant et absurde – un chaudron en cuivre traditionnel, certes, mais dont une plaque métallique fixée sur le flanc indiquait: "Chaudron Connecté™ – Modèle HX-9000 – Compatible WIFI 6 – IoT Ready – Collecte de données par défaut: ACTIVER."

– Il se connecte à quoi ? demanda Sacré.

– Au réseau de l'école, probablement. Pour suivre ta progression. Pour analyser tes potions. Pour vendre tes données à des fabricants de râteaux volants. Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir, avoua Saké. Mais c'est pédagogique. La transparence par l'opacité. Un grand philosophe magique du dix-huitième siècle, tu sais ce qu'il disait ?

– Non.

— Moi non plus. Je bois pour ne pas me souvenir.

Le chaudron, comme pour appuyer les propos de son acquéreur, se mit soudain à biper. Un message s'afficha sur le petit écran intégré à la anse: "Mise à jour du firmware requise. Durée estimée: 3 heures. Veuillez ne pas éteindre votre chaudron."

— Trois heures ? s'écria Sacré.

— C'est pédagogique, répéta Saké. L'apprentissage de la patience. Ou de l'impatience. Les deux sont des vertus, selon le contexte.

Sacré débrancha le chaudron. Puis il le rebrancha. Le chaudron afficha immédiatement: "Erreur 404 – Firmware introuvable. Veuillez contacter l'assistance technique."

L'assistance technique, selon le numéro affiché en caractères microscopiques, était joignable tous les jours de 3h à 3h05, heure GMT, avec un temps d'attente moyen estimé à six semaines.

— N'importe quoi, murmura Sacré.

Il nota mentalement ce "n'importe quoi" dans la liste qu'il tenait – une liste silencieuse, une liste invisible, une liste qu'il composait dans sa tête comme un moine copiste, ajoutant des preuves,

reliant des indices, construisant patiemment la thèse d'un complot dont les contours se précisaient de minute en minute.

Preuve n°47, écrivit-il dans son esprit. Le chaudron connecté. Pourquoi un chaudron a-t-il besoin de WIFI ? Pourquoi un chaudron a-t-il besoin de mises à jour ? La réponse: il n'en a pas besoin. Mais quelqu'un – ou quelque organisation – veut pouvoir accéder au chaudron. Le contrôler. Le surveiller. Noter ce que j'y prépare. Analyser mes échecs, mes réussites, mes hésitations. C'est une intrusion. C'est une preuve.

Il se tourna vers la pile de fioles. Trois fioles en cristal, disposées dans une boîte en bois doublée de velours rouge. La première fiole était propre. La seconde aussi. La troisième, en revanche, était couverte d'une substance visqueuse que Sacré s'abstint d'identifier.

— Auto-nettoyante, rappela Saké en voyant l'expression de son petit-fils. Sauf quand elle ne l'est pas. Ça arrive. Surtout les lundis. Nous sommes lundi ?

— Nous sommes jeudi, répondit Sacré.

— Alors c'est un bug. Mais pédagogique. L'imprévisibilité du vivant.

La fiole, comme si elle avait entendu cette excuse, émit un petit bruit de succion et devint soudain immaculée.

— Tu vois, dit Saké. C'est normal.

— Ce n'est pas normal, répliqua Sacré. C'est le contraire de normal. Normal, ce serait que la fiole soit propre toujours ou sale toujours. Pas qu'elle soit sale un instant et propre l'instant d'après sans raison. La raison, c'est le problème. Il n'y a pas de raison. Ou plutôt, il y a une raison, mais on me la cache.

Il se leva d'un bond, ses cheveux noirs ébouriffés se hérissant comme s'ils partageaient son indignation.

— Grand-père, écoute-moi. L'USB change de contenu tout seul. Le chaudron veut se mettre à jour pour des raisons obscures. Les fioles nettoient ou pas selon une logique qui n'a de logique que le nom. La liste de fournitures contient des instructions contradictoires, des poèmes, et au moins trois recettes de pot-au-feu. Et toi, tu me dis que c'est pédagogique ?

Saké ouvrit la bouche.

– Ne dis pas "c'est pédagogique", l'interrompt Sacré.

– C'est pédagogique, dit Saké quand même.

– Je tiens une liste, déclara Sacré d'une voix qu'il voulait solennelle mais qui tremblait un peu, parce qu'il avait onze ans et que le monde lui paraissait soudain trop grand, trop mal fait, trop peu fiable pour être honnête. Une liste de preuves. Preuves que quelque chose ne tourne pas rond. Preuves que tout ceci – Boudebar, le chemin de Dégrisement, la baguette qui est "rare", la lettre qui dit "sans retard", et toi qui ne finis jamais tes phrases – tout ceci fait partie d'un plan.

Saké posa sa flasque. Pour la première fois de la journée – peut-être de la semaine, peut-être du mois – il regarda son petit-fils avec une attention qui semblait émerger des brumes alcooliques comme un navire qu'on aurait cru perdu.

– Une liste, répéta-t-il. Tu tiens une liste.

– Oui.

– De preuves.

– Oui.

— Contre qui ?

Sacré hésita. C'était une bonne question. Contre qui, en effet ? Contre Boudebar ? Contre Béal Lindanagall ? Contre le DESASTRE où travaillait son père ? Contre les forces du bien que sa mère enseignait à combattre ? Contre ce garçon qui lui ressemblait et avait disparu ? Contre les murmures "c'est lui" ? Contre le boulanger qui avait dit "c'est rare, mais pas inquiétant" ?

— Je ne sais pas encore, répondit-il honnêtement. Mais je saurai.

Il prit la liste des fournitures et la relut, cherchant d'autres contradictions, d'autres indices, d'autres preuves. En bas de la page, dans une écriture si fine qu'elle semblait avoir été griffonnée par une fourmi diplômée en calligraphie, il découvrit une ligne qu'il n'avait pas vue jusque-là :

"NB: L'élève est informé que tout comportement interprétatif excessif (paranoïa, délires de persécution, manie du complot) sera considéré comme une preuve de lucidité avancée et pourra être sanctionné par des points supplémentaires. L'administration décline toute responsabilité quant aux conséquences de cette lucidité."

Saké lut cette ligne trois fois. Puis il la relut une quatrième, une cinquième, une sixième.

– Grand-père, dit-il.

– Mmh ?

– L'école sait que je vais suspecter un complot. Elle le dit. Ici. En toutes lettres.

Saké s'approcha, plissa les yeux – ces yeux fatigués, ces yeux qui avaient vu trop de choses pour encore s'étonner – et lut la note.

– Ah, fit-il.

– "Ah" ? C'est tout ce que tu as à dire ?

– C'est pédagogique, mon garçon. Si l'école te dit qu'elle sait que tu vas suspecter un complot, c'est soit qu'elle est honnête – et dans ce cas, il n'y a pas complot – soit qu'elle est malhonnête, et qu'elle utilise cette déclaration d'honnêteté pour te faire croire qu'il n'y a pas complot alors qu'il y en a un. Dans les deux cas...

– Dans les deux cas, quoi ?

Saké haussa les épaules, un haussement d'épaules qui contenait des siècles de désabusement.

— Dans les deux cas, ce n'est pas normal. Mais c'est Boudebar, mon garçon. À Boudebar, rien n'est normal. Et c'est précisément ce qui rend tout normal.

Il retourna à son fauteuil, à sa flasque, à ses vapeurs violettes. Sacré resta au milieu du désordre, entouré d'objets défectueux, de preuves potentielles, de questions sans réponses. Il rangea soigneusement le manuel USB dans un compartiment de son sac – un sac en cuir usé qui avait appartenu à son père, et dont l'odeur mêlée de cuir et d'absence lui serrait le cœur sans qu'il sache pourquoi.

Le chaudron bipa à nouveau. La fiole auto-nettoyante se ressalit, par principe ou par ennui. La liste des fournitures, posée sur la table, se mit soudain à écrire toute seule une quarante-troisième ligne, puis une quarante-quatrième, dans une calligraphie frénétique que Sacré n'eut pas le courage de déchiffrer.

Il ferma son sac. La baguette du boulanger, rangée dans une poche latérale, était tiède contre sa hanche.

— Je suis prêt, dit-il encore une fois, doutant un peu plus de cette affirmation chaque fois qu'il la prononçait.

Dehors, la nuit tombait. L'appartement de Saké Rotter, avec ses objets magiques approximatifs, ses souvenirs flous, et son odeur persistante de saké administratif, l'enveloppait comme une dernière étreinte avant le départ.

Demain, le train. Demain, Boudebar. Demain, la confrontation avec Béliat Lindanagall, et avec ce garçon qui lui ressemblait, et avec toutes les réponses qu'on lui avait cachées.

Saké s'endormit cette nuit-là avec la liste des preuves qui défilaient derrière ses paupières closes, comme un générique de fin avant que le film ne commence vraiment. Et dans son sommeil, il rêva d'un chaudron qui refusait obstinément de se mettre à jour, d'un manuel USB qui écrivait tout seul une histoire dont il était le héros malgré lui, et de la voix de Béliat Lindanagall qui répétait en boucle: "Vous êtes attendu. Sans retard. Sans retard. Sans retard."

Au matin, il se réveilla plus déterminé que jamais. Le complot – quel qu'il fût, quelle que fût son ampleur, quels que fussent ses commanditaires – ne l'aurait pas sans combat. Il avait une baguette rare, un sac plein d'objets défectueux, et une liste de preuves longue comme le bras.

C'était déjà ça.

Chapitre 6 – Embarquement 666

Le RER A glissait sous la ville comme une idée que personne n'avait vraiment eue mais dont tout le monde subissait les conséquences. Les rames, ces serpents d'acier fatigués, transportaient leur cargaison d'humains et de soupirs avec la régularité morose des choses qui ont cessé d'espérer un meilleur sort. Sacré Viktor Rotter, assis près de la fenêtre, regardait défiler les tunnels dont les parois suintaient une humidité chargée d'histoire – ou de moisissure, le distinguo étant parfois difficile à faire dans les infrastructures magiques du début du vingtième siècle.

À côté de lui, Saké Rotter avait entrepris une sieste dont personne n'aurait su dire si elle était volontaire ou simplement la conséquence naturelle de son taux d'alcoolémie. Sa tête ballottait au rythme des à-coups du train, ses ronflements se mêlant au bruit des roues sur les rails comme une basse obstinée dans une symphonie qu'aucun compositeur n'aurait revendiquée. Le vieil homme tenait encore dans sa main droite une flasque vide – la troisième depuis le départ, ou la quatrième, Sacré avait perdu le compte, non par négligence mais par nécessité psychologique.

— Prochain arrêt, Aéroport de Moisy Champomy, annonça une voix enregistrée dont le timbre évoquait celui d'une hôtesse de l'air ayant bu trop

de cafés et pas assez de rêves. Terminus. Tout le monde descend. Même ceux qui ne veulent pas.

Le train ralentit. Les lumières du wagon vacillèrent, comme si elles hésitaient entre plusieurs époques avant de se fixer sur un éclairage blafard qui ne flattait personne. Les portes s'ouvrirent sur un souffle d'air conditionné si froid qu'il semblait avoir été fabriqué dans un laboratoire où l'on confondait température et indifférence.

Sacré réveilla son grand-père d'une tape sur l'épaule – une tape qu'il avait appris à doser avec précision, ni trop forte (risque de déclencher un réflexe défensif appris au DESASTRE), ni trop légère (risque de le laisser dans un coma éthylique dont il n'émergerait jamais).

– On est arrivés, grand-père.

Saké ouvrit un œil. Puis l'autre. Puis il les referma tous les deux, comme pour vérifier que le monde extérieur méritait vraiment qu'on lui accorde son attention.

– L'aéroport, murmura-t-il. Ah. Boudebar. Tu es sûr de vouloir y aller ?

— Je ne suis pas sûr de quoi que ce soit, répondit Sacré avec une honnêteté qui le surprit lui-même. Mais la lettre dit "sans retard".

— Les lettres disent toujours "sans retard", mon garçon. C'est leur façon de te dire que ta vie ne t'appartient pas.

Il se leva, vacillant avec l'élégance d'un arbre qui aurait bu trop d'eau, et emboîta le pas à son petit-fils dans le couloir de la rame. Derrière eux, les portes du RER se refermèrent avec un bruit de succion définitive, comme si le train leur disait adieu à jamais – ou plutôt, comme s'il leur disait "bon débarras".

L'aéroport de Moisy Champomy s'étendait devant eux comme une ville dans la ville, une cité de verre et d'acier dont l'architecture semblait avoir été conçue par un comité de surréalistes ayant perdu toutes leurs références. Les plafonds étaient si hauts qu'on apercevait à peine les néons qui les éclairaient, des néons qui clignotaient par intermittence en affichant des messages dont la moitié était en langage mort. Le sol, un marbre blanc veiné de gris, réfléchissait les pas des voyageurs comme une surface d'eau trop calme, trop parfaite, trop contente d'elle-même pour être honnête.

— Embarquement 666, lut Sacré sur son billet – un billet qui avait la particularité d'être rédigé sur du papier à en-tête officiel du DESASTRE, bien que personne n'eût jamais expliqué pourquoi une école de sorcellerie utilisait le papier d'une organisation censée gérer les catastrophes. Ça ne te semble pas suspect ? 666 ?

— C'est un chiffre comme un autre, répondit Saké en haussant les épaules. En sorcellerie alcoolisée, on utilise beaucoup les chiffres ronds. Le 666, c'est pratique. Ça se retient facilement. Et puis, c'est pédagogique. Apprendre à ne pas avoir peur des chiffres, c'est apprendre à ne pas avoir peur des maths. Et ne pas avoir peur des maths, c'est...

Il chercha la fin de sa phrase. Elle n'était pas là. Elle n'avait probablement jamais été là.

Ils traversèrent le hall principal, un espace si vaste qu'on distinguait à peine les murs, perdus dans une brume lumineuse que Sacré identifia comme étant le résultat d'un sortilège de "désorientation douce", un enchantement que le DESASTRE utilisait régulièrement pour empêcher les gens de trouver les sorties de secours. Les annonces tonitruaient dans les haut-parleurs, mais leurs mots étaient si déformés par l'écho et la réverbération qu'ils perdaient tout sens.

"Attention... vol... correspondance... veuillez... ne pas... rappel... la... zone... de... sécurité... est... une... fiction... administrative..."

Sacré s'arrêta net.

— Tu as entendu ? demanda-t-il à son grand-père.

— J'ai entendu, oui.

— "La zone de sécurité est une fiction administrative" ?

— C'est ce qu'il a dit, oui.

— Ce n'est pas inquiétant ?

— C'est l'aéroport, mon garçon. À l'aéroport, tout est inquiétant. C'est ce qui permet de ne rien prendre au sérieux.

Ils poursuivirent leur chemin entre des rangées de sièges sur lesquels des voyageurs attendaient – non pas des vols, semblait-il, mais quelque chose de moins défini, peut-être une raison d'être là, ou une explication aux bruits étranges qui venaient des toilettes. Un enfant pleurait, mais ses larmes remontaient vers le plafond au lieu de couler sur ses joues. Une femme lisait un journal dont les titres changeaient à chaque page qu'elle tournait.

Un homme parlait au téléphone, mais son téléphone n'avait pas de clavier, pas d'écran, pas de batterie – simplement une coquille vide qu'il tenait contre son oreille avec une conviction si absolue que personne n'osait lui faire remarquer l'absurdité de la situation.

Le portique de sécurité, quand ils l'atteignirent, était gardé par des agents dont les uniformes semblaient avoir été taillés dans un tissu qui reflétait l'avenir – au sens propre comme au sens figuré. L'un d'eux, une femme dont les yeux portaient des lunettes si épaisses qu'on aurait pu s'y noyer, tendit la main vers Sacré.

— Billet.

Il obtempéra. La femme examina le document, le tourna dans tous les sens, le flaira, puis le rendit.

— Vous êtes sûr de vouloir embarquer ? demanda-t-elle. Parce que l'embarquement 666... c'est un vol spécial. Très spécial.

— Que voulez-vous dire par "spécial" ? interrogea Sacré, sentant déjà la liste des preuves s'allonger dans sa tête.

La femme haussa les épaules.

— Spécial dans le sens : pas comme les autres.
Dans le sens : les autres vols, ils vont quelque part.
Le 666, il va... ailleurs. Mais c'est normal, ici. Tout
le monde va ailleurs, à Moisy Champomy. C'est
pour ça que personne n'arrive jamais à l'heure.

Elle rit. C'était un rire qui ressemblait à une fissure
dans la réalité.

— Suivez le marquage au sol, ajouta-t-elle. Et ne
regardez pas les murs.

Sacré baissa les yeux. Le marquage au sol, en effet,
était là – une ligne rouge qui serpentaient entre les
piliers, contournait les zones d'attente, traversait
un mur (littéralement – la ligne disparaissait dans
la pierre avant de réapparaître de l'autre côté) et se
dirigeait vers une porte immense sur laquelle était
inscrit, en lettres de bronze: "666 – Shenron 247 –
Embarquement immédiat – Toute résistance est
futile et sera facturée".

— Je t'accompagne jusqu'à la porte, dit Saké.

Le vieil homme marchait d'un pas plus assuré que
tout à l'heure, comme si l'approche du départ avait
clarifié ses idées – ou comme si la flasque vide
dans sa poche était en réalité pleine depuis le
début, et qu'il venait seulement de s'en rendre
compte.

La ligne rouge les mena jusqu'à la salle d'embarquement, une salle si grande qu'elle contenait plusieurs atmosphères différentes, certaines tropicales, certaines polaires, certaines simplement inexplicables. Des voyageurs attendaient, assis sur des bancs en fonte, leurs visages figés dans cette expression particulière qu'ont les gens qui ne savent pas s'ils vont arriver à destination ou s'ils vont se dissoudre dans le néant en cours de route.

Saké s'arrêta. Il posa ses mains – ses mains ridées, tremblantes, couvertes de cicatrices dont certaines dataient de guerres magiques et d'autres de simples accidents de décapsulage – sur les épaules de son petit-fils.

— Sacré, dit-il.

Sa voix était grave. Pas la voix pâteuse des jours d'ivresse avérée, ni la voix chantante des jours d'ivresse heureuse. Une voix grave, claire, presque sobre.

— Oui ?

— Je vais te dire quelque chose. Je ne le dis pas souvent. Parce que je bois trop. Parce que j'oublie. Parce que je n'ose pas. Mais là, avant que tu partes... il faut que tu saches.

Sacré retint son souffle. Le moment était solennel, chargé de cette émotion que les familles Rotter avaient érigée en art subtil – l'émotion qu'on exprime juste avant de partir, ou juste après être parti, mais jamais pendant qu'on est là.

– Tu es un bon garçon, dit Saké.

Pause.

– C'est tout ?

– C'est beaucoup, mon garçon. Dans cette famille, être un bon garçon, c'est déjà une victoire sur l'hérédité.

Il retira ses mains, les fourra dans ses poches, et regarda la porte d'embarquement avec une expression où se mêlaient la fierté, l'inquiétude, et cette forme particulière de résignation que seuls les alcooliques et les parents atteignent vraiment.

– Bonne chance, ajouta-t-il. Tu vas en avoir besoin.

– Pourquoi ?

– Parce que Boudebar, mon garçon... Boudebar, ce n'est pas une école. C'est une expérience. Et les

expériences, ça rate parfois. Mais ça réussit aussi.
On verra. En attendant...

Il sortit une nouvelle flasque de nulle part – ou peut-être de sa poche intérieure, les deux étant équivalents dans son cas – et la porta à ses lèvres.

— En attendant, va. Le Shenron 247 t'attend.

Sacré hocha la tête. Il aurait voulu dire quelque chose – une parole profonde, une révélation, au moins un "je t'aime" bien senti – mais ce qui sortit fut:

— La baguette, elle est rare, mais le boulanger a dit que ce n'était pas inquiétant.

— Je sais.

— Et l'USB, il change de contenu.

— Je sais.

— Et la liste de fournitures avait des recettes de pot-au-feu.

— Je sais, Sacré. Maintenant, va. Avant que je me mette à pleurer. Parce que je pleure facilement quand j'ai bu, et là, j'ai beaucoup bu.

Sacré se retourna et se dirigea vers la porte d'embarquement.

L'agent qui l'attendait – un homme dont le visage était si lisse qu'il semblait avoir été dessiné plutôt que né – lui arracha son billet des mains avec la brusquerie d'un automate programmé par des gens qui n'aimaient pas leur travail. Puis, alors que Sacré allait passer, il se pencha vers lui et murmura, d'une voix si basse que nul autre ne pouvait l'entendre:

– Vous êtes prêt ?

Sacré cligna des yeux.

– Prêt pour quoi ?

L'agent sourit. C'était un sourire qui ne touchait aucune partie de son visage à l'exception de ses lèvres, lesquelles semblaient obéir à des instructions écrites par un comédien en grève.

– Pour... ce qui vous attend, bien sûr.

Il n'en dit pas plus. Il fit un geste – un geste vague, un geste qui englobait tout, le couloir, l'avion, Boudebar, l'avenir, le passé, l'alcool, le saké, les complots – et poussa doucement Sacré vers le passage.

Le Shenron 247 se dressait de l'autre côté de la passerelle.

C'était un dragon. Pas un avion. Un dragon. Un dragon dont les écailles brillaient comme du cuivre poli, dont les ailes s'étendaient sur une cinquantaine de mètres, dont les yeux – deux yeux jaunes qui vous fixaient avec l'intensité d'une question qu'on n'ose pas poser – semblaient contenir toute la sagesse et toute la bêtise du monde magique. Des rangées de sièges étaient fixées sur son dos, attachées par des courroies en cuir qui grinçaient à chaque mouvement. Un immense panneau clignotait sur son flanc :
"SHENRON 247 – VOL DIRECT POUR
BOUDABAR – TEMPS DE VOL: INDÉTERMINÉ –
MERCI DE BOUCLER VOTRE CEINTURE ET DE
CONFIER VOTRE DESTIN AU PILOTE
AUTOMATIQUE, QUI EST UN BOURBON
VIEILLI EN FUT DE CHÊNE."

Sacré monta.

Dehors, sur le tarmac, il aperçut une silhouette. Saké. Son grand-père. Le vieil homme agitait la main – ou plutôt, il agitait sa flasque, ce qui revenait au même – et Sacré eut soudain la gorge serrée. Il voulut descendre, crier, dire quelque chose, mais les courroies se resserrèrent autour de lui comme des serpents accueillants, et le Shenron

247 émit un grondement sourd qui fit vibrer tout son corps.

Le dragon décolla.

Ce ne fut pas un décollage progressif, pas cette montée douce et rassurante des avions. Ce fut une catapulte, une éjection, un défoncement de toutes les lois de la physique que Sacré connaissait. Le sol s'éloigna, l'aéroport rapetissa, la silhouette de Saké devint un point, puis un souvenir, puis une émotion, puis plus rien. Le ciel s'ouvrit devant eux, un ciel gris et froid où les nuages ressemblaient à des montagnes de coton sale.

Sacré ferma les yeux. La liste des preuves tournait dans sa tête, mais chaque preuve lui glissait entre les doigts, trop vague, trop fragile, trop interprétable. L'agent avait demandé s'il était prêt pour ce qui l'attendait. Le boulanger avait dit que sa baguette était rare mais pas inquiétante. Le garçon qui lui ressemblait avait disparu. Les murmures disaient "c'est lui". Et maintenant, Sacré volait sur un dragon, à des milliers de mètres du sol, vers une destination dont il ne savait rien.

Il ouvrit les yeux.

Devant lui, Boudebar. Et tout ce que cela impliquait.

Il sentit la baguette contre sa cuisse, tiède et rassurante. Il sentit le poids du sac, de l'USB défectueux, du chaudron connecté, des fioles capricieuses. Il sentit le souffle du dragon, chaud et parfumé – étrangement, une odeur de saké flottait dans la cabine.

— C'est normal, murmura-t-il pour lui-même, en écho à tous ces adultes qui lui répondaient toujours cela quand il posait les bonnes questions.

Mais il sut, en prononçant ces mots, qu'ils étaient les plus grands mensonges qu'il ait jamais dits. Rien n'était normal. Rien ne l'avait jamais été. Et c'était précisément cette absence de normalité, cette accumulation d'indices, cette certitude qu'un complot se tissait autour de lui – c'était cela, peut-être, qui était le plus normal de tout.

Le Shenron 247 filait vers Boudebar. Derrière lui, l'aéroport de Moisy Champomy n'était plus qu'une tache dans le lointain. Devant lui, l'école l'attendait.

Chapitre 7 – Shenron 247

L'intérieur du Shenron 247 ressemblait à tout sauf à l'intérieur d'un dragon. On y trouvait des rangées de sièges en velours grenat, capitonnés avec l'obsession d'un décorateur de palace ayant décidé que le confort serait une arme de dissuasion massive. Le plafond était si bas que les adultes devaient se baisser en marchant, mais Sacré, avec ses onze ans et sa taille encore modeste, pouvait se tenir droit, ce qu'il fit en longeant l'allée centrale, son sac en bandoulière, sa baguette battant contre sa cuisse comme un métronome dont le tempo aurait été dicté par l'anxiété.

L'odeur dans la cabine – car c'était bien une cabine, avec tout ce que ce mot implique de moquette aéronautique et de lumière tamisée – était un mélange complexe de cuir neuf, de saké réchauffé, et de cette substance indéfinissable que produisent les voyages magiques quand ils traversent des couches de réalité inappropriées. Sacré inspira profondément, comme pour graver cette odeur dans sa mémoire – *preuve n°72, pensa-t-il, l'odeur du transport magique contient des notes de mensonge institutionnel* – et chercha son siège.

La place qui lui était assignée se trouvait au milieu de l'appareil, côté hublot (les hublots étant des yeux du dragon, ce que Sacré trouvait à la fois fascinant et profondément dérangeant, car les

paupières clignaient de temps à autre, plongeant la cabine dans une obscurité que les hôtesse ignoraient avec un professionnalisme désarmant). Mais avant qu'il n'atteigne son siège, une voix l'interpella.

— Tu es Sacré Rotter, n'est-ce pas ?

La voix était claire, précise, taillée dans une matière qui ressemblait à de la certitude – ce qui, dans un monde où tout était incertain, constituait déjà une déclaration de guerre ou d'amitié, les deux étant parfois difficiles à distinguer.

Sacré se retourna.

La fille qui lui faisait face était assise à la place voisine de la sienne – la place côté couloir, ce qui l'obligeait à se décaler pour laisser passer les autres passagers, chose qu'elle faisait avec une grâce mécanique, comme si elle avait répété ce mouvement des centaines de fois avant de monter dans un dragon pour la première fois de sa vie.

Elle avait les cheveux cendrés. Ses yeux étaient noisettes, cachés derrière une paire de lunettes. Son visage était parsemé de taches de rousseur disposées avec une précision aléatoire, comme si une main invisible avait projeté de la cannelle sur un tissu encore humide.

Elle portait un manteau bleu marine trop grand pour elle, une écharpe jaune nouée avec la négligence étudiée de ceux qui savent que l'apparence est un langage et qui choisissent chaque mot avec soin, et des bottines en cuir dont les lacets étaient défaits – ce qui, dans un dragon, constituait soit une preuve d'insouciance, soit une stratégie de survie, selon qu'on croyait ou non aux complots.

– Je suis Cassie, ajouta-t-elle en voyant son expression – cette expression que Sacré avait, ce plissement du front, cette contraction des sourcils, qui était sa manière de répondre "oui" avant même d'avoir ouvert la bouche. Cassie Weaslate. Mon père a dit que je te trouverais ici.

– Ton père ? fit Sacré, dont l'esprit tournait à pleine vitesse, connectant des points, reliant des informations, construisant cette toile invisible qui était à la fois son fardeau et son génie. Weaslate... Weaslate... Pini Weaslate ?

– Mon père, oui.

– Le meilleur ami de Sano Rotter ?

– Mon père et le tien, oui. Ils étaient inséparables, paraît-il. Jusqu'à ce que la vie, le temps... enfin, tu sais.

Elle fit un geste vague – un geste qui embrassait les trahisons, les absences, les non-dits, tout ce qui sépare les hommes qui s'aimaient autrefois.

Sacré s'assit. Les courroies du siège s'activèrent automatiquement, l'enserrant avec une douceur insistante, comme une mère inquiète qui aurait été transformée en harnais de sécurité. Il tourna la tête vers Cassie. Rien que pour la regarder, il dut incliner légèrement son cou, parce qu'elle était assise, elle aussi, mais plus droite, plus haute, comme si son corps avait décidé de grandir par défi.

– Ta mère, c'est Rodeline Faithfolle, dit-il. C'est une légende, dans le milieu.

– C'est une alcoolique, corrigea Cassie avec un calme qui laissait pantois. Une alcoolique fonctionnelle. Elle travaille au harem Chouchou. Mais elle connaît tout le monde. Et tout le monde la connaît. C'est pratique.

Sacré hocha la tête. Il aurait voulu poser cent questions – sur son père, Sano, ce qu'il fabriquait vraiment au DESASTRE, pourquoi il n'était jamais là, pourquoi il avait confié son fils à Saké, pourquoi la lettre disait "sans retard", pourquoi tout semblait si étrange – mais ce qui sortit fut:

– C'est bizarre.

Il désignait l'avion-dragon, les hublots- yeux, les hôtes en uniforme qui portaient des badges indiquant "Air Dragons" comme si c'était leur prénom, le bruit de fond des réacteurs qui n'étaient pas des réacteurs mais le système digestif du dragon en marche.

Cassie le regarda. Ses yeux brillèrent – Non pas d'inquiétude, non pas de complicité, mais d'autre chose. D'amusement. D'un amusement profond, ancien, comme si elle avait attendu ce moment, cette question, cette occasion.

– Non, répondit-elle. C'est Boudebar.

La phrase tomba entre eux comme une pièce de monnaie qu'on lance pour décider d'un destin. Sacré la tourna dans sa tête, l'examina sous tous les angles, chercha les sous-entendus, les cryptages, les messages secrets.

– Boudebar ? répéta-t-il.

– L'école, expliqua Cassie. Tout ce qui est bizarre, c'est Boudebar. Tout ce qui n'a pas de sens, c'est Boudebar. Tout ce qui te fait flipper alors que tout le monde trouve ça normal, c'est Boudebar. C'est

comme ça. C'est l'école. Elle rend fou, ou elle rend lucide. On ne sait jamais lequel des deux, au début.

— Et à la fin ? demanda Sacré.

— À la fin, on est diplômé. Ce qui est pire.

Un silence s'installa. Pas un silence gêné – plutôt le silence de deux personnes qui viennent de comprendre qu'elles parlent la même langue, ou du moins qu'elles habitent le même dictionnaire.

Le dragon toussa. Pas une petite toux discrète, la toux de quelqu'un qui a avalé de travers. Non. Une toux monumentale, une toux qui fit vibrer toute la cabine, qui fit clignoter les lumières, qui fit trembler les hublots- yeux – les paupières du dragon battirent frénétiquement – et qui projeta par les événements d'aération un épais nuage de fumée.

Une fumée ambrée, parfumée, qui sentait le whisky.

— Whisky pur malt, douze ans d'âge, annonça une voix dans les haut-parleurs. Mesdames, messieurs, veuillez nous excuser ce petit désagrément technique. Le dragon tousse. C'est normal, il change d'altitude. La fumée aromatisée est un effet secondaire connu. Nous vous prions de ne pas

paniquer. Si vous ressentez une envie soudaine de raconter votre vie à un inconnu, c'est normal aussi.

Sacré sentit son cœur s'emballer. La fumée tourbillonnait dans la cabine, formant des volutes qui ressemblaient à des fantômes ou à des secrets. Ses mains se crispèrent sur les accoudoirs.

— Une attaque, murmura-t-il. C'est une attaque. Ils empoisonnent l'air.

Il tourna la tête vers Cassie, cherchant une confirmation, un regard alarmé, une réaction appropriée à ce qui était manifestement une tentative d'assassinat collectif par gaz toxique à saveur de whisky.

Cassie souriait. Elle souriait de ce sourire qui n'appartient qu'aux personnes qui ont décidé, très tôt dans leur vie, que la meilleure façon de répondre à l'absurdité du monde était de s'en amuser plutôt que d'en avoir peur. Ses dents étaient légèrement écartées, ce qui donnait à son sourire une authenticité désarmante, une humanité que les sourires parfaits ne possèdent jamais.

— Une attaque, répéta-t-elle, savourant le mot comme une friandise. Tu crois vraiment que quelqu'un dépenserait du whisky pur malt douze ans d'âge pour te tuer ? C'est hyper cher, le whisky

pur malt. Et puis, l'école veut que tu arrives vivant. Ça ne les arrange pas, des élèves morts. Trop de paperasse.

— Mais la fumée... commença Sacré.

— Le dragon tousse. C'est tout. Les dragons toussent. Surtout ceux qui ont des allergies aux altitudes élevées. Ma mère m'a raconté – elle connaît un éleveur de dragons dans les Highlands – ils mettent des écharpes à leurs dragons en hiver. C'est ridicule, hein ? Mais c'est vrai.

Sacré inspira la fumée. Il dut admettre, à contrecœur, que le parfum était agréable, presque apaisant. Ses épaules se détendirent un peu. Ses doigts relâchèrent leur prise sur les accoudoirs.

— Tu interprètes tout comme une menace, dit Cassie. C'est amusant.

— Ce n'est pas amusant. C'est de la vigilance. Mon grand-père dit que les Rotter ont toujours eu un destin spécial.

— Il dit ça, ou il commence à le dire avant de s'endormir ?

— Comment sais-tu qu'il s'endort ?

— Parce que c'est ce que font tous les adultes quand ils ne veulent pas finir leurs phrases. Ils s'endorment. Ou ils boivent. Ou les deux. Ma mère fait pareil. Dès qu'on aborde le sujet de mon père... POUF. Elle est dans les pommes. Ou dans le ponch. Les deux sont possibles.

Le dragon toussa à nouveau, une quinte cette fois, plus longue, plus profonde, qui projeta un deuxième nuage de fumée – celui-ci sentait le cognac, ou peut-être le calvados, les parfums se mélangeaient, créant un cocktail atmosphérique dont les effets se faisaient sentir sur les passagers alentour. Un homme à deux rangées de là entonna soudain une chanson d'amour en regardant son voisin avec une tendresse nouvelle. Une femme se mit à pleurer en racontant l'histoire de son hamster défunt.

— Tu vois ? dit Cassie en désignant ces scènes. C'est ça, Boudebar. Tu n'es pas attaqué. Tu es juste... embarqué. Embarqué dans un dragon qui tousse, qui émet de la fumée au whisky, qui file vers une école où l'on t'apprend à te défendre contre les forces du bien. C'est absurde. Donc c'est normal.

— Ce n'est pas logique, protesta Sacré, mais sa voix était moins assurée qu'avant. L'absurde ne peut pas être normal.

— À Boudebar, si. C'est la règle numéro un. Ils te l'apprendront au premier cours. Ou pas. Ça dépend de l'humeur du professeur. Et de son taux d'alcoolémie.

Sacré fixa Cassie. Il essaya de la classer dans les catégories qu'il avait élaborées – alliée, ennemie, complice, manipulatrice – mais elle refusait de se laisser cataloguer. Elle était simplement là, avec ses cheveux roux et ses yeux verts, souriant à la fumée au whisky, moqueuse mais pas méchante, ironique mais pas cynique.

— Tu te moques de moi, dit-il.

— Un peu, avoua-t-elle. Mais gentiment. C'est une spécialité familiale. Les Weaslate, on se moque de tout. C'est notre façon de ne pas sombrer.

— Dans quoi ?

— Dans le complot général, voyons. Le complot que tu es en train de démasquer. Le grand complot qui se cache derrière chaque objet défectueux, chaque lettre au saké, chaque boulanger qui dit "c'est rare mais pas inquiétant". Ce complot-là.

Sacré sentit ses joues s'empourprer. Comment savait-elle tout cela ? La lettre au saké ? La baguette du boulanger ? Il ne lui avait rien dit. À

moins que... À moins qu'elle fasse partie du complot ? Qu'elle ait été envoyée pour le surveiller, le tester, l'évaluer ?

— Ne commence pas, l'interrompt Cassie comme si elle lisait dans ses pensées. Je vois cette lueur dans tes yeux. La lueur du "et si elle était complice". Eh ben non. Je ne suis complice de rien. Sauf de ma propre survie. Et ma survie, en ce moment, dépend du fait d'arriver à Boudebar sans avoir perdu trop de neurones à cause de la fumée au cognac. Alors arrête de tout interpréter, s'il te plaît. Laisse-toi porter.

— Me laisser porter, répéta Sacré, scandalisé. C'est exactement ce que dirait quelqu'un qui veut que j'arrête de chercher la vérité.

Cassie éclata de rire. Un rire franc, un rire qui secoua ses épaules et fit danser ses taches de rousseur.

— Tu es génial, dit-elle. Vraiment. Tu es parano à un niveau professionnel. Tu devrais postuler au DESASTRE. Tu ferais des ravages.

— Le DESASTRE est une organisation corrompue qui cache des secrets, répliqua Sacré d'un ton où la fierté le disputait à l'indignation.

— Bien sûr. Et mon père, le meilleur ami du tien, est un agent double. Et ma mère est une taupinière du ministère. Et le dragon est un agent dormant qui va se réveiller dans trois minutes pour nous livrer à Béal Lindanagall. C'est ça ?

— C'est... commença Sacré.

Le dragon toussa une troisième fois. Cette fois, la fumée était verte et sentait la menthe. Un steward passa dans l'allée, distribuant des masques à oxygène qui avaient la forme de petites bouées de sauvetage.

— Mesdames, messieurs, annonça la voix dans les haut-parleurs, nous venons de traverser une zone de turbulence. Veuillez attacher vos ceintures et ne pas prêter attention aux visions que vous pourriez avoir. Si vous voyez votre avenir, ne le croyez pas. Les visions de bord sont souvent déformées par la pressurisation.

Sacré regarda Cassie. Cassie regarda Sacré.

— Je te préviens, dit-elle. Je vais passer l'année à me moquer de toi gentiment. Mais je vais aussi te défendre. Parce que les paranos, dans ce genre d'endroit, ils se font démolir. Tandis que les paranos accompagnés...

— Ils se font démolir accompagnés ? proposa Sacré.

— Non. Ils se font juste moins démolir. C'est déjà pas mal.

Sacré serra sa baguette dans sa poche. Il sentit le poids de son sac, de l'USB défectueux, du chaudron connecté, de la liste des preuves qui s'allongeait dans son esprit.

À côté de lui, Cassie s'était endormie – ou feignait de s'endormir, ses longs cils frémissant à chaque secousse du dragon. Elle souriait encore, comme si elle rêvait de fumée au whisky et de complots imaginaires.

Sacré ne dormit pas. Il pensa aux mots de Cassie: "Laisse-toi porter." Il ne savait pas s'il en était capable. Il ne savait pas s'il le voulait. Mais il savait, avec une certitude qui ressemblait à une preuve de plus, que cette fille allait soit le sauver, soit le pousser définitivement vers la folie. Les deux, peut-être. Les deux étaient possibles.

Chapitre 8 – Premiers soupçons

Le Shenron 247 fendait les nuages avec la lourdeur élégante d'un animal qui n'a pas demandé à transporter des humains mais qui a accepté ce job alimentaire par dépit. À travers les hublots-yeux, Sacré distinguait désormais les contours de Boudebar – un amas de tours et de créneaux qui se découpait sur un ciel mauve, ce mauve particulier des fins d'après-midi où l'alcool commence à faire effet sur les pigments atmosphériques. Le dragon inclina légèrement l'aile droite, et la lumière changea, passant du gris plomb à cette teinte dorée qui précède les catastrophes ou les couchers de soleil, les deux étant fréquemment confondus dans les manuels de météorologie magique.

Dans la cabine, la plupart des passagers somnolaient, bercés par les vapeurs de whisky, de cognac et de menthe que le dragon avait exsudées lors de ses quintes successives. Un ronflement collectif montait des rangées de sièges, ponctué par-ci par-là d'un hoquet ou d'un murmure incohérent – quelqu'un récitait une liste de courses, quelqu'un d'autre parlait à un mort, un troisième se croyait en train de danser le tango sur les ailes d'un avion monsieur dont il ne se souvenait pas le nom.

Cassie Weaslate, elle, ne dormait pas. Ses yeux verts, ces yeux qui semblaient contenir des forêts

secrètes, étaient grands ouverts, fixés sur Sacré avec une intensité qui n'était pas tout à fait de l'intérêt, ni tout à fait de l'amusement, mais quelque chose entre les deux – peut-être l'expression que prennent les visages quand ils écoutent quelqu'un leur exposer une théorie du complot avec une conviction qui frôle l'art.

— ...et c'est pour ça que la lettre sentait le saké, disait Sacré, dont les mains gesticulaient en rythme avec ses paroles, traçant dans l'air des diagrammes invisibles que lui seul pouvait voir. Le saké, c'est la boisson officielle de Boudebar. L'école veut que ses odeurs imprègnent les élèves avant même qu'ils arrivent. Conditionnement olfactif. C'est une technique qui date du dix-septième siècle. Je l'ai lue dans un livre.

— Quel livre ?

— *Les Odeurs du Pouvoir*, de Chromatique Parfumet. C'est un essai sur la façon dont les institutions magiques utilisent les fragrances pour manipuler les consciences. Mon grand-père l'a dans sa bibliothèque. Enfin, il l'avait. Je crois qu'il l'a utilisé pour caler un meuble, finalement. Mais je l'ai lu avant.

— Avant quoi ?

— Avant que le meuble ne soit calé.

Cassie hocha la tête, lentement, comme quelqu'un qui veut bien suivre le raisonnement mais qui garde ses distances – la distance de sécurité, celle qui permet de ne pas tomber dans les trous que les autres creusent pour eux-mêmes.

— Donc, résuma-t-elle. La lettre sent le saké pour te conditionner. L'USB change de contenu pour te destabiliser. Le chaudron a besoin de WIFI pour te surveiller. Le boulanger a dit "c'est rare mais pas inquiétant" pour que tu t'inquiètes encore plus. Le garçon qui te ressemble était un hologramme envoyé par la directrice pour tester ta réaction. Et le dragon tousse de la fumée aromatisée pour masquer le vrai poison qu'il répand dans l'air.

— Je n'ai pas dit que c'était un hologramme, protesta Sacré. J'ai dit que c'était peut-être un hologramme. Ou un frère jumeau caché. Ou un voyageur temporel. Ou un Rotter d'une dimension parallèle. Les quatre options sont sur la table.

— Et la cinquième option ? C'est juste un garçon qui te ressemble parce que les gens se ressemblent parfois, sans que ce soit un complot ?

Sacré la regarda comme si elle venait de proposer que la Terre était plate et que les nuages étaient fabriqués en coton par des usines suisses.

— La cinquième option est statistiquement improbable, déclara-t-il. La probabilité que deux garçons de onze ans, dans la même ville magique, le même jour, à la même heure, se ressemblent au point que les passants murmurent "c'est lui"... cette probabilité est infime. Alors que la probabilité d'un complot...

— ...est de cent pour cent, compléta Cassie d'une voix lasse. Oui, je sais. Tu as déjà dit. Plusieurs fois.

Elle se pencha en avant, fouilla dans son sac – un sac en bandoulière en cuir usé, couvert de badges dont certains disaient "J'ai survécu au Chaudron Fêlé" et d'autres "Rodeline Faithfolle pour la légalisation du vin chaud dans les écoles" – et en sortit une boîte en fer. La boîte était décorée de dragons dansant la polka et portait l'inscription "Friandises de Boudebar – Promotion entrée 2025 – Attention : contient de l'alcool. Beaucoup d'alcool. Mais c'est pédagogique."

— Je te dis que tu as faim, annonça Cassie en ouvrant la boîte.

L'intérieur révéla un assortiment de confiseries qui semblaient avoir été conçues par un pâtissier psychotique. Il y avait des "Berlingots Whisky Soda" qui pétillaient doucement, des "Chocosaké" dont l'emballage changeait de couleur en fonction du taux d'alcoolémie du consommateur, des "Caramels Bourbon" qui fondaient sur la langue en laissant un arrière-goût d'enfance perdue, et des "Dragées Digestives" dont l'étiquette précisait "À consommer avant, pendant ou après l'ivresse – l'ordre n'a pas d'importance car vous ne vous en souviendrez pas".

— Ma mère les fait elle-même, expliqua Cassie en poussant la boîte vers Sacré.

Sacré hésita. Les friandises dégageaient une odeur sucrée et enivrante, mêlant le caramel, la vanille, et ces notes boisées qui appartiennent en propre aux bonnes bouteilles. Sa main se tendit presque malgré lui, saisit un Chocosaké, le porta à ses lèvres.

Le chocolat fondit, libérant une liqueur tiède qui lui réchauffa l'intérieur de la bouche, puis la gorge, puis cette partie de l'âme que les enfants cachent sous leurs côtes quand ils ont trop vu d'adultes tristes. Il avala. Le goût était bon. Trop bon. Le goût du bonbon parfait est toujours suspect, pensa-t-il. *Preuve n°79: les friandises sont délibérément trop délicieuses pour endormir les soupçons.*

— Arrête de tout noter mentalement, dit Cassie. Je te vois. Ton front bouge. Tes yeux bougent. Tu fais des listes dans ta tête, hein ?

— Peut-être.

— Tu es un cas. Tu le sais ? Tu es un cas clinique. Mon père m'a parlé du tiens. Il m'a dit: "Cassie, les Rotter, ils sont intelligents. Ils voient des complots partout. Ne te moque pas de lui. Ou si tu te moques, fais-le gentiment."

— Il a vraiment dit ça ?

— En substance. Après huit whiskys. Mais l'essentiel est là.

Sacré prit un deuxième bonbon – un Berlingot Whisky Soda cette fois – et le croqua. La saveur était plus vive, presque agressive, comme une conversation qu'on n'a pas demandée.

— Tu commences à noter des détails, toi aussi, dit-il soudain. Je t'ai vue. Quand le dragon a toussé la première fois, tu as regardé la couleur de la fumée. La seconde fois, tu as compté les secondes entre la toux et l'annonce du steward. La troisième fois, tu as regardé les hublots, pour voir si les paupières du dragon clignaient de façon synchrone ou non.

Cassie eut un temps d'arrêt. Ses taches de rousseur semblèrent soudain plus pâles, ou plus foncées – la lumière changeait, le dragon poursuivait sa descente, et dans cette lumière mouvante, il était difficile de dire si elle rougissait ou pâlisait.

– Je n'ai fait que regarder, dit-elle.

– Non. Tu as analysé. Tu notes. Comme moi. Peut-être moins, peut-être différemment, mais tu notes. C'est un mécanisme de défense.

– C'est une habitude. Ma mère dit qu'il faut toujours être attentif, dans notre métier.

– Notre métier ?

– Le métier de survivre. Dans une famille comme la mienne, on apprend à ne rien laisser passer. Ma mère tient un bar. Mon père est... bref, ce n'est pas important. Ils ne me disent pas tout. Alors je regarde, j'écoute, je... note. Oui. Je note. Mais pas pour prouver un complot. Juste pour comprendre.

Le silence s'installa entre eux. Un silence différent des précédents – un silence où les deux enfants venaient de reconnaître, dans l'autre, un miroir déformant. Ils ne se ressemblaient pas, pas physiquement. Mais quelque chose en eux – une manière de regarder le monde, de le scruter, de

chercher la faille dans le discours officiel, le mensonge dans la phrase "c'est normal" – cette chose-là était la même.

Le duo venait de se former. Pas avec des déclarations solennelles, pas avec des serments dans le sang, pas avec des poignées de main viriles. Juste avec deux bonbons alcoolisés et un regard partagé sur l'absurdité du dragon qui les emportait vers leur destin.

Le pilote s'adressa aux passagers.

Sa voix – une voix d'homme fatigué, un homme qui avait vu trop de choses, trop d'élèves, trop de rentrées – emplissait la cabine avec une lenteur méditative.

– Mesdames, messieurs, demoiselles, damoiseaux, et autres catégories non répertoriées dans les formulaires administratifs. Ici votre commandant. Je tenais à vous informer que le petit incident respiratoire que nous avons connu en cours de vol – les quintes de toux, la fumée aromatisée, les hallucinations collectives – était dû à un problème mineur de compression dimensionnelle. Rien de grave. Le dragon a juste avalé une poche d'air paradoxal. C'est fréquent sur cette ligne. La poche d'air en question contenait des résidus de distilleries clandestines des

Highlands. D'où le parfum. D'où les vertiges. D'où l'homme qui a dansé le tango tout à l'heure sur son siège.

Un bruit de fond - rires étouffés, soupirs de soulagement.

— Nous nous excusons pour la gêne occasionnée, poursuit le pilote. Votre sécurité n'a jamais été menacée. Votre santé mentale non plus. Du moins, pas plus qu'elle ne le sera à Boudebar. L'atterrissage est prévu dans environ douze minutes. Veuillez boucler vos ceintures, ranger vos tablettes, et vérifier que vos théories du complot sont en mode avion. Je répète: mode avion. Nous ne voulons pas interférer avec les systèmes de navigation du dragon. Merci de votre attention.

Sacré se tourna vers Cassie.

— "Poche d'air paradoxal" ? répéta-t-il. Tu y crois, toi ?

— Je crois qu'il a dit "mode avion" pour tes théories du complot, répondit Cassie en souriant. C'était une private joke. Le pilote t'a ciblé toi, personnellement. Ça, c'est une preuve, non ?

Avant que Sacré n'ait le temps de répondre, un mouvement à l'avant de la cabine attira son

attention. Un homme – il portait l'uniforme du Shenron 247, un uniforme bleu nuit avec des boutons en forme de dragons miniatures – se déplaçait dans l'allée, vérifiant les ceintures, ramassant les détritrus, faisant ce que font les agents de bord cent fois par vol.

Mais quand il arriva à la hauteur de Sacré, il s'arrêta.

Ses yeux se posèrent sur le garçon avec une expression étrange. Ce n'était pas de la haine, ni de la peur, ni de la méfiance. C'était... de la surprise. Mais une surprise teintée d'autre chose. De l'attente, peut-être. Ou de la résignation.

— Vous êtes... commença-t-il.

Il s'interrompit. Il secoua la tête, comme pour chasser une idée importune.

— Non. Pardon. Je vous ai confondu avec quelqu'un.

— Avec qui ? demanda Sacré, la gorge soudain sèche.

— Un autre élève. Vous lui ressemblez un peu, c'est tout. Surtout les cheveux. Les yeux aussi, un

peu. Mais lui... lui, c'est un cas. Il a redoublé. Deux fois. À cause d'incidents répétés.

— Quels incidents ? interrogea Cassie, soudain très attentive.

L'agent baissa la voix. Autour d'eux, les passagers somnolaient, indifférents.

— Des choses. Des accidents. Rien de confirmé officiellement, bien sûr. Mais certains disent qu'il attire les catastrophes. Comme si le malheur le suivait. Ou... comme s'il le précédait. On ne sait pas trop. Ce qui est sûr, c'est qu'à chaque fois qu'il est dans les parages, il se passe quelque chose. Le DESASTRE le surveille. De près.

Il s'éloigna, continuant sa vérification des ceintures, laissant derrière lui un silence chargé de questions non posées. Sacré sentit la pièce s'ajouter au puzzle.

— Tu vois ? dit-il à Cassie, sa voix vibrant d'une excitation qu'il essayait de contenir. Il y a quelque chose. Ce garçon. Il me ressemble. Il attire les catastrophes. Le DESASTRE le surveille. Et moi je débarque, avec ma lettre au saké, ma baguette rare, mon père qui travaille au DESASTRE... Tu ne trouves pas que ça fait beaucoup de coïncidences ?

Cassie ne répondit pas tout de suite. Elle avait sorti de son sac un petit carnet – un carnet à couverture rouge, avec un stylo accroché par un élastique – et elle écrivait quelque chose, rapidement, en caractères serrés.

- Qu'est-ce que tu notes ? demanda Sacré.
- Des détails, répondit Cassie sans lever les yeux.
- Ah. Donc tu notes, maintenant.
- Je note. Mais ce n'est pas un complot.
- Tu ne sais pas encore ce que c'est.

Elle leva les yeux. Ses yeux verts rencontrèrent les yeux bleus de Sacré, et dans cet échange, quelque chose se scella – quelque chose qui n'avait pas de nom, pas de preuve, pas de logique. L'amitié, peut-être. Ou du moins, cette version de l'amitié qui commence par la reconnaissance mutuelle d'une folie partagée.

- Non, dit-elle. Je ne sais pas encore. Mais c'est justement pour ça que je note.

Le Shenron 247 entama sa descente finale. Boudebar s'étendait maintenant sous eux, immense et absurde, avec ses tours coiffées de

bonnets de nuit et ses douves de saké. Les hublots-yeux clignèrent – le dragon plissait les paupières, comme s'il se préparait à l'impact, ou comme s'il avait lui aussi quelque chose à cacher.

Sacré rangea ses preuves mentales dans l'ordre qu'il appelait "provisoire". Saturnin. Les coïncidences. L'agent qui l'avait regardé comme s'il voyait un fantôme. Les friandises alcoolisées. Le pilote aux explications absurdes. Cassie et son carnet rouge.

Il était prêt.

Ou du moins, il était aussi prêt qu'il pouvait l'être, avec un estomac rempli de Chocosaké et une tête pleine de questions.

Boudebar l'attendait.

Chapitre 9 – Béliar Lindanagall

L'atterrissage du Shenron 247 fut à l'image de tout ce qui touchait à Boudebar – c'est-à-dire, profondément perturbant sans que personne ne parvînt à identifier pourquoi. Le dragon, après avoir plané au-dessus du château pendant ce qui sembla être une éternité ou peut-être simplement une minute trop longue, se posa sur une piste fraîchement asphaltée qui luisait sous le ciel mauve comme une coulée de lave figée avant l'heure. Les pilotes, ces hommes dont les visages semblaient avoir été dessinés par un caricaturiste ayant perdu ses références, annoncèrent d'une voix monocorde: "Bienvenue à Boudebar. Veuillez sortir dans l'ordre. L'ordre est: d'abord ceux qui ne sont pas pressés, ensuite les autres. Merci de votre compréhension. La directrice vous attend."

Sacré déboucla sa ceinture avec une lenteur qu'il voulait délibérée, comme pour signifier au dragon, aux stewards, à l'univers tout entier, qu'il n'était pas un pantin que l'on débarquait sans son consentement. À côté de lui, Cassie rangeait son carnet rouge – ce carnet qu'il avait aperçu, sur lequel elle avait noté "Boudebar – première impression: ça sent la fin d'un monde ou le début d'une cuite" – et ajustait son écharpe avec une précision machinale.

– Tu as peur ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Sacré. Enfin, peut-être. Je n'arrive pas à faire la différence entre la peur et l'intuition.

— À Boudebar, c'est la même chose. Ma mère me l'a dit. "La peur, c'est ton intuition qui a bu un coup de trop."

Ils descendirent.

L'air de Boudebar frappa Sacré comme une gifle tiède. Il avait cette consistance particulière des atmosphères magiques saturées – un mélange d'ozone, de saké, et de cette odeur indéfinissable que dégagent les vieux livres quand on les ouvre après des décennies d'abandon. Le château se dressait devant eux, massif et bancal, comme une idée qu'on aurait eue dans un rêve et qu'on aurait mal reproduite au réveil. Ses tours étaient coiffées de bonnets de nuit en pierre – l'architecte, disait la légende, avait mal interprété la commande "tours à créneaux" et personne n'avait osé le lui faire remarquer. Les douves, quant à elles, ne contenaient pas d'eau mais un liquide ambré dont la surface miroitait comme un miroir ivre. Du saké, bien sûr. Des années, des décennies, des siècles de saké, accumulés par des générations d'étudiants et de professeurs qui avaient vidé leurs flasques dans les douves par tradition, par négligence, ou par ce sentiment étrange que l'école méritait bien un petit quelque chose en échange de ce qu'elle leur prenait.

— La piste d'atterrissage est neuve, remarqua Cassie en désignant le bitume lisse sous leurs pieds. Avant, les élèves devaient passer par Cognac-sur-Saké. Un village à vingt kilomètres. Puis prendre un chariot. Puis traverser la forêt. Puis...

— Puis arriver déjà ivres, compléta Sacré. C'était pédagogique.

— Exactement.

Ils suivirent le flot des autres passagers – une vingtaine d'élèves, pour la plupart plus âgés, qui se dirigeaient vers l'entrée principale avec la lenteur résignée de bêtes qu'on mène à l'abattoir, sauf que l'abattoir, ici, était une école et qu'au lieu de mourir, on y apprenait à se défendre contre les forces du bien. Les portes du château s'ouvrirent devant eux sans que personne ne les touche, avec un grincement qui n'était pas un grincement ordinaire mais plutôt une phrase complète dans une langue ancienne, dont le sens approximatif était "entrez, mais n'espérez pas repartir inchangés".

Le hall d'entrée était si vaste que Sacré crut un instant qu'ils étaient sortis à l'air libre. Des colonnes de pierre noire s'élevaient jusqu'à une voûte que la lumière n'atteignait pas, comme si le

plafond avait décidé de ne pas exister, par principe. Des chandeliers flottaient dans les airs, leurs flammes bleutées éclairant des portraits qui bougeaient – mais pas comme à Poudlard, où les personnages peints vaquaient à leurs occupations. Ici, les portraits dormaient. Tous. Certains ronflaient, d'autres bavaient, d'autres encore marmonnaient dans leur sommeil des fragments de chansons paillardes. Un tableau représentant un sorcier du dix-septième siècle, reconnaissable à sa perruque poudrée et à son nez violacé, ouvrit un œil, regarda les nouveaux arrivants, grogna "encore", et se rendormit.

– Ça donne envie, hein ? murmura Cassie.

– Ça donne des preuves, corrigea Sacré. Preuve n°84: l'école entière est sous sédatif. Ou sous alcool. Ou les deux. Ou quelque chose qu'on ne me dit pas.

Un bruit de pas – des pas lents, délibérés, des pas qui savaient qu'ils étaient écoutés – résonna soudain dans le hall. Les flammes bleues des chandeliers vacillèrent, comme si elles saluaient l'arrivée d'une autorité supérieure, ou comme si elles avaient peur. Les portraits, d'un même mouvement, fermèrent les yeux plus fort. Le silence tomba, ce silence particulier qui précède les apparitions, les révélations, les moments où le

cours des choses bifurque vers quelque chose qu'on n'avait pas prévu.

Elle apparut au sommet d'un escalier que Sacré n'avait pas remarqué jusque-là – un escalier de pierre noire, aux marches usées par des siècles de bottes, de bottines, de chaussures qui avaient foulé ces degrés en tremblant. Elle descendit, une marche à la fois, et à chaque pas, l'air autour d'elle se faisait plus dense, plus épais, comme si l'atmosphère elle-même retenait son souffle.

Bélial Lindanagall était vêtue de cuir et de noir – un noir qui n'était pas un noir ordinaire, mais un noir qui absorbait la lumière des chandeliers, qui la buvait, qui la digérait dans quelque estomac obscur dont on ne voulait pas connaître l'emplacement. Sa robe, longue jusqu'aux chevilles, était taillée dans une matière qui semblait vivante, qui ondulait doucement même quand elle ne bougeait pas, comme si le tissu avait ses propres pensées, ses propres humeurs, ses propres rancœurs. Ses cheveux, d'un rouge si clair qu'ils paraissaient être du sang, étaient tirés en arrière avec une sévérité qui disait en silence: "le désordre n'est pas une option, sauf quand c'est pédagogique." Ses yeux étaient noirs, des yeux qui ne regardaient pas les gens mais les traversaient, lisaient au verso de leur âme comme on lit un mode d'emploi avant d'assembler un meuble.

Elle s'arrêta en bas des marches. Elle était grande. Très grande. Plus grande que Sacré ne l'avait imaginée, et il avait imaginé grande, parce que les légendes sur Béliat Lindanagall étaient nombreuses, contradictoires, et toutes impressionnantes. Elle posa son regard sur les nouveaux élèves – sur Cassie d'abord, qui soutint ce regard sans ciller, puis sur Sacré, qui sentit ses genoux se dérober un peu mais se rattrapa à sa baguette dans sa poche, la baguette rare, la baguette tiède, la baguette du boulanger.

— Bienvenue, dit-elle.

Sa voix était neutre. Parfaitement neutre. Une voix qui aurait pu annoncer la pluie, ou la mort d'un proche, ou le menu du réfectoire, avec la même intonation monocorde. Cette neutralité, pourtant, était plus terrifiante que n'importe quelle colère, parce qu'elle disait: "je peux dire n'importe quoi sans que ma voix ne trahisse ce que j'en pense. Et ce que j'en pense, vous ne le saurez jamais."

— Boudebar, poursuivit-elle, a été fondée en 1378 par un groupe de sorciers alcooliques qui en avaient assez de se faire traiter d'ivrognes par les autres écoles de magie. Ils ont décidé de créer un établissement où l'ivresse ne serait pas une faiblesse mais une méthode. Où l'alcool ne serait pas un poison mais un combustible. Où les forces du bien – ces forces hypocrites qui se cachent

derrière des sourires et des discours édifiants – seraient enfin combattues à armes égales, c'est-à-dire avec autant de mauvaise foi qu'elles en déployent.

Elle fit une pause. Pendant cette pause, quelqu'un dans l'assistance toussa. Ce tousotement, dans le silence, parut durer une éternité.

– Depuis, Boudebar a formé des générations de magiciens, de sorcières, et de catégories non binaires non répertoriées. Nous avons eu des hauts – la découverte de la bière magique, l'invention du sortilège de gueule de bois retardée, la première traversée de l'Atlantique à dos de barrique. Et des bas – l'incident de 1642 (dont on ne parle pas), la grande beuverie de 1899 (dont on parle beaucoup mais toujours de travers), et plus récemment... certains départs.

Son regard, ces yeux bleus pâles, se posa à nouveau sur Sacré. Un instant – une fraction d'instant – il crut voir quelque chose. Une lueur. Une reconnaissance. Une menace. Puis le masque neutre se referma, comme une porte qu'on pousse doucement mais qu'on verrouille de l'intérieur.

– Vous êtes ici pour apprendre, messieurs-dames. Apprendre à maîtriser l'alcool magique. Apprendre à défendre vos esprits contre les forces

du bien, qui sont partout – dans les discours de bienvenue, dans les bonnes intentions, dans les sourires qu'on vous adresse quand on veut vous embobiner. La bonté, voyez-vous, est un poison lent. La gentillesse, une arme de manipulation massive. Ici, nous vous apprendrons à les reconnaître et à les neutraliser.

Elle leva la main, et tous les chandeliers s'éteignirent d'un coup, plongeant le hall dans une obscurité que seules traversaient ces étranges lumières que projettent les choses qui n'ont pas de source – les souvenirs, les pressentiments, les certitudes qu'on n'ose pas formuler.

— Votre première année, expliqua-t-elle dans le noir, sera consacrée à l'observation. Regarder. Écouter. Ne rien croire sur parole, surtout ce que je vous dis. Parce que moi, je mens. Forcément. Toute autorité ment. C'est sa fonction. Votre travail, votre seul travail, sera de déterminer à quel moment je dis la vérité. La réponse est: jamais. Ou toujours. Les deux sont possibles.

La lumière revint, aussi soudainement qu'elle était partie. Bérial Lindanagall était toujours au bas des marches, toujours immobile, toujours vêtue de ce noir qui buvait la lumière. Mais quelque chose en elle avait changé – une micro-expression, peut-être un sourire, ou peut-être l'ombre d'un sourire, ou peut-être le souvenir de l'ombre d'un sourire.

— Les chambres sont attribuées par ordre alphabétique inversé, dit-elle. Les cours commencent demain à l'aube. La bière du petit-déjeuner est sans alcool, pour ceux qui veulent commencer la journée sobres. Ceux qui veulent commencer autrement... ils savent où trouver. L'école ne juge pas. L'école observe. L'école note. L'école... attend.

Le silence resta un long moment. Puis quelqu'un souffla: "C'est tout ?"

— Non. Que les premières années soient amenées à la salle des Banquets. Nous allons procéder à la cérémonie de répartition.

Elle tourna les talons, remonta les marches de l'escalier noir, et disparut dans l'ombre de la voûte, là où les chandeliers ne parvenaient pas à éclairer. Un élève plus âgé, un garçon aux cernes profonds, répondit: "Elle ne dit jamais plus. C'est sa stratégie. Vous en pensez ce que vous voulez. C'est ça, le piège. Parce que ce que vous en pensez, elle le sait déjà. Elle le sait avant vous."

La foule se dispersa, emmenée par des préfets en uniforme bleu nuit, des garçons et des filles qui marchaient avec la lassitude de ceux qui en ont vu trop, trop tôt. Sacré et Cassie restèrent un instant seuls au milieu du hall.

– Alors, demanda Cassie. Tu en penses quoi ?

Sacré réfléchit. Son esprit tournait à plein régime, classant les indices, pesant les mots, analysant cette voix neutre qui disait "je mens" sans ciller, cette main qui avait éteint les lumières et les avait rallumées, ce regard qui s'était arrêté sur lui – sur lui – avec une intensité qui ne pouvait pas être fortuite.

– Elle cache quelque chose, dit-il finalement.

– C'est une directrice d'école magique, Sacré. Elles cachent toutes quelque chose.

– Non. Pas quelque chose. Tout. Elle cache tout. Son discours était neutre... mais formulé de manière inquiétante. Chaque mot était choisi pour dire autre chose que ce qu'il disait. Quand elle a parlé de l'incident de 1642, ses yeux... ses yeux ont cligné. Pas deux fois. Trois fois. C'est un code. Un code que j'ai remarqué. Je ne sais pas encore ce qu'il veut dire, mais je le saurai.

– Tu as compté les clignements ?

– Il faut bien.

Cassie soupira. Mais ce soupir, à la différence des soupirs précédents, contenait une note

d'admiration – ou du moins, cette forme particulière de résignation admirative que l'on a quand on réalise que son compagnon est exactement aussi parano qu'on le craignait, et que c'est à la fois un fardeau et une bénédiction.

– Bon, dit-elle. D'accord. Elle cache quelque chose. Quelque chose de gros. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

– On observe. On note. On attend.

– Attendre quoi ?

– Son erreur. Tôt ou tard, elle fera une erreur. Elles en font toujours, les autorités. Elles sont trop sûres d'elles. Et quand elle fera son erreur...

– On va la coincer, compléta Cassie. Super.

Elle lui sourit, ce sourire légèrement écarté qui la rendait si humaine, et tourna les talons, suivant un préfet bleu nuit qui attendait avec une patience forcée.

Sacré resta seul un instant. Les chandeliers bleus vacillaient au-dessus de lui. Les portraits dormaient. L'odeur de saké imprégnait l'air, et en dessous de cette odeur, quelque chose d'autre – une présence massive et silencieuse, l'école elle-

même, qui respirait autour de lui comme une bête endormie mais prête à se réveiller. Il sortit la baguette de sa poche. Le bois d'olivier était toujours tiède. Toujours calme. Toujours étrangement rassurant.

— Alors, murmura-t-il à l'intention de personne – ou du moins, à l'intention de cette présence qu'il sentait partout sans la voir, Béliar Lindanagall, l'école, le complot, son propre destin. Alors, c'est comme ça que ça commence.

Rien ne répondit. Mais dans le silence, il y avait une réponse. Il n'avait pas besoin qu'on la formule. Il la sentait. Boudebar avait commencé.

Chapitre 10 – Le Choipeau

La salle du banquet de Boudebar s'étendait sous une voûte si haute que les chandeliers qui y flottaient ressemblaient à des constellations perdues, des étoiles égarées dans un firmament de pierre noire. Des tables s'alignaient sur toute la longueur de la pièce, des tables en chêne massif dont le bois portait les cicatrices de huit siècles de bombances, de beuveries, et de ces catastrophes mineures que les étudiants appelaient "expériences pédagogiques" et que le personnel appelait "lundi". Les nappes, d'un blanc douteux que les ans avaient patiné jusqu'à l'ivoire, étaient couvertes de vaisselle dont certaines assiettes semblaient encore se souvenir des repas précédents et les commentaient à voix basse.

— "La purée de la semaine dernière était meilleure", murmura une assiette à côté de Sacré.

— "Tu dis ça à chaque fois", répondit son voisin, un plat creux ébréché.

— "Parce que c'est vrai à chaque fois."

Sacré nota mentalement cette conversation. *Preuve n°89: la vaisselle de Boudebar a des opinions culinaires. Ce qui implique qu'elle a une conscience. Ce qui implique qu'elle pourrait être interrogée. Ce qui*

implique que quelqu'un, quelque part, a déjà dû l'interroger. Ce quelqu'un sait des choses.

— Arrête, murmura Cassie à son oreille. Je te vois. Tu notes.

— Ce n'est pas noter. C'est observer.

— Ta bougeotte, quand tu notes, c'est distinctive. On dirait un pianiste qui joue une partition que personne d'autre n'entend.

Ils étaient assis côte à côte, au milieu d'une table de nouveaux élèves qui regardaient autour d'eux avec cette expression mêlée de fascination et d'effroi propre aux premiers jours dans une institution dont ils avaient entendu des légendes, la plupart effrayantes, certaines incohérentes, toutes probablement vraies à un degré ou un autre. La rumeur disait que Boudebar avait été construite sur un ancien lieu de distillation celte, que les fondateurs avaient scellé un pacte avec une divinité du houblon, que les murs eux-mêmes étaient imprégnés d'un alcool si vieux, si puissant, que les étudiants les plus sensibles pouvaient s'enivrer par simple contact. Sacré, ayant posé sa main sur le mur en entrant, était prêt à le croire.

Bélial Lindanagall se dressait au bout de la salle, devant une estrade où trônait un tabouret de bois

noir. La directrice, toujours vêtue de ce cuir qui semblait avoir été tanné dans les larmes de ses prédécesseurs, observait la foule, avec ces yeux qui ne regardaient pas les gens mais leurs intentions, leurs faiblesses, leur potentiel de rébellion ou de soumission. À ses côtés, un professeur que Sacré identifia comme étant le bibliothécaire – un homme dont le nom, Saperlipopette, était connu pour être à la fois une insulte et une incantation dans certains cercles – tenait une cage dont le contenu était recouvert d'un voile noir.

– C'est l'heure, annonça Béliat.

Sa voix neutre remplit la salle sans effort, comme si l'acoustique avait été calculée par des siècles d'architectes soucieux de ne jamais avoir à élever la voix pour imposer le silence.

– La cérémonie de répartition va commencer. Comme vous le savez – et si vous ne le savez pas, vous feriez mieux de l'apprendre vite – Boudebar comprend quatre maisons. Sakédor, dont le symbole est l'hysope et la devise "Boire ou ne pas boire, telle n'est jamais la question". Whiskytard, dont le symbole est le calice et la devise "La fin justifie les moyens, surtout si les moyens contiennent de l'alcool". Vinaigre, dont le symbole est la chouette et la devise "Le savoir rend ivre, mais c'est une ivresse qui se cultive". Et Boudsouffle, dont le symbole est le baril et la

devise "Après l'effort, le réconfort – et après le réconfort, un autre effort".

Elle marqua une pause. Quelqu'un, dans l'assistance, gloussa nerveusement.

— Pour vous répartir dans ces maisons, nous utiliserons le légendaire Choipeau.

Saperlipopette souleva le voile noir. Le Choipeau était à la fois moins et plus impressionnant que Sacré ne l'avait imaginé. C'était un chapeau – un chapeau pointu, comme tous les chapeaux de sorciers – mais sa pointe était légèrement avachie, comme s'il avait passé trop de nuits à ruminer des pensées moroses. Sa couleur, autrefois peut-être pourpre ou or, était désormais d'un gris indéfinissable, cette teinte qu'acquièrent les choses qui ont cessé de croire en elles-mêmes mais continuent par habitude. Des plis profonds barraient sa surface, des plis qui ressemblaient à des rides, ou à des cicatrices, ou à ces lignes que le temps écrit sur les visages de ceux qui ont trop vu le monde et en ont tiré des conclusions désabusées.

— Je suis loué, annonça le Choipeau d'une voix qui semblait venir de très loin, ou de très près, selon l'oreille qui l'écoutait. Loué à prix d'or à Poudlard, l'école concurrente. Ils n'avaient pas besoin de moi, là-bas. Ils ont leur propre Choixpeau. Un chapeau

joyeux. Un chapeau qui chante des chansons optimistes. Moi, je suis le Choipeau. Je ne chante pas. Je constate. Et constater, à mon âge, c'est déprimant.

Un murmure parcourut la salle. Le Choipeau, comme s'il prenait son temps – ou comme s'il avait perdu la notion du temps, ce qui revient au même – se balança légèrement sur le tabouret.

– Voyons voir, dit-il. Qui va commencer ?

Les élèves défilèrent un à un. Sacré observa la cérémonie avec l'attention d'un détective qui sait que chaque détail compte, que chaque seconde d'hésitation du chapeau, chaque intonation, chaque soupir est un indice dans la grande énigme qu'il était en train de résoudre. Un garçon aux cheveux blonds fut envoyé à Whiskytard après que le chapeau eut murmuré "ambitieux... mais alcoolique, ça passera". Une fille avec des tresses rousses atterrit à Vinaigre avec un commentaire: "intelligente... trop intelligente pour être honnête, comme tous les Vinaigre". Un autre garçon, celui-là avec un visage rond et des yeux craintifs, fut expédié à Boudsouffle après une hésitation que Sacré chronométra mentalement: douze secondes, c'est-à-dire une éternité dans le langage des chapeaux magiques.

Puis ce fut son tour.

Sacré s'avança. Ses pas résonnèrent sur les dalles de pierre comme un battement de cœur – son cœur, précisément, qui tambourinait dans sa poitrine avec la frénésie d'un prisonnier essayant de s'évader. Il s'assit sur le tabouret, et l'instant d'après, le Choipeau fut posé sur sa tête. Le chapeau était lourd. Plus lourd qu'il n'en avait l'air. Il pesait sur son crâne comme une idée qu'on a depuis trop longtemps et dont on ne sait plus comment se défaire.

Pendant un long moment, rien ne se produisit. Sacré sentit le chapeau bouger – des frémissements, des contractions, comme s'il réfléchissait, ou digérait, ou faisait les deux simultanément. Puis une voix résonna dans sa tête, une voix qui n'était pas la sienne, qui n'était celle de personne d'autre, une voix fatiguée, sarcastique, et infiniment triste:

– Alors, toi, tu es intéressant.

– Merci, pensa Sacré.

– Ce n'était pas un compliment.

Le chapeau bougea encore. Sacré eut la sensation étrange qu'on fouillait dans son esprit, non pas

comme on fouille un tiroir – en ouvrant, en regardant, en refermant – mais comme on fouille une plaie, avec précaution, avec douleur, avec une intention qui n'avait rien de médical.

– Potentiel, murmura le Choipeau. Potentiel... instable. Très instable. Tu as des ressources, beaucoup de ressources. Trop, peut-être. De la colère. De la peur. De l'intelligence, aussi. Beaucoup. Mais l'intelligence, à Boudebar, ce n'est pas un cadeau. C'est un fardeau. Tu t'en rendras compte.

– Quelle maison ? demanda Sacré.

– Confusion, répondit le chapeau. Tu es une confusion vivante. Un puzzle dont on a perdu la moitié des pièces. Un livre dont on a arraché les pages paires. Tu serais bon à Vinaigre, avec ta curiosité malade. Tu serais bon à Whiskytard, avec ton ambition de démasquer des complots. Tu serais bon à Boudsouffle, avec ta loyauté – même si tu ne le sais pas encore. Et tu serais bon à Sakédor, avec ta capacité à encaisser sans broncher.

Il hésita. L'hésitation dura. Elle dura si longtemps que Sacré crut que le chapeau s'était endormi, ou était parti en voyage, ou avait simplement oublié qu'il était en train de répartir quelqu'un.

— Intéressant, dit enfin le Choipeau. Oui... Sakédor. Je te mets à Sakédor. Mais je n'en suis pas sûr. Pas du tout sûr. Et c'est précisément pourquoi j'y mets. Parce que le doute, à Boudebar, est la seule certitude acceptable.

Le chapeau cria son nom – "SAKÉDOR" – et la table la plus proche explosa en acclamations. Sacré se leva, descendit de l'estrade, et rejoignit ses camarades de maison avec un sentiment de déjà-vu qui n'avait rien à voir avec la magie. Ses parents avaient été à Sakédor. C'était écrit. C'était prévisible. C'était, peut-être, programmé.

Quelques minutes plus tard, Cassie prit place sur le tabouret. Le Choipeau la couvrit à peine de son bord rabattu qu'il déclara, sans la moindre hésitation, sans le moindre commentaire, sans le moindre soupir théâtral:

— Sakédor. Évidemment.

Cassie descendit et vint s'asseoir à côté de Sacré. Son visage était calme, mais ses doigts – Sacré les remarqua, car il remarquait tout – jouaient avec le bord de sa manche, un geste nerveux qu'il ne lui avait jamais vu.

— "Évidemment", murmura-t-elle. Il a dit "évidemment". Comme si c'était décidé d'avance. Tu as entendu ?

— J'ai entendu.

— Tu trouves ça normal ?

— Rien n'est normal, répondit Sacré avec une certitude qui avait grandi en lui au fil des chapitres, au fil des preuves, au fil des doutes accumulés comme des cailloux dans une chaussette. Rien n'est normal. Et ce chapeau qui hésite pour moi – "potentiel instable", "confusion" – puis qui te met, toi, sans hésiter...

— C'était stratégique, compléta Cassie. Il voulait nous mettre ensemble. Pas séparément. Ensemble. La question est: pourquoi ?

Sacré la regarda. Elle commençait à douter. C'était infime – un plissement du front, une tension des mâchoires, cette façon qu'elle avait de regarder la directrice comme si elle voyait soudain quelque chose qu'elle n'avait pas vu avant. Cassie Weaslate, la fille qui disait "c'est Boudebar" pour expliquer l'inexplicable, commençait à entrevoir que "c'est Boudebar" n'était pas une explication mais un cache-sexe sur l'incompétence ou la malveillance.

— Parce que je suis choisi, dit Sacré. Je le sais. Je le sens. Ce chapeau, les hésitations, la confusion, "intéressant"... tout cela veut dire que mon cas est spécial. Que j'ai une mission. Une mission que les autres n'ont pas.

— Ou que tu es simplement bizarre.

— C'est la même chose.

Bélial Lindanagall, debout devant l'estrade, frappa dans ses mains. Le bruit était sec, précis, comme une sentence qu'on exécute sans passion. Les lumières vacillèrent, et le silence retomba, ce silence particulier qui suit les grandes annonces et précède les consignes qu'on n'écouterà qu'à moitié.

— La cérémonie est terminée, déclara la directrice. Les nouveaux élèves de Sakéador, Whiskytard, Vinaigre et Boudsouffle vont maintenant regagner leurs dortoirs. Demain, les cours commencent. Le programme est chargé: Défense contre les forces du bien, Alcoologie fondamentale, Histoire de l'ivresse magique, Métamorphose des états d'ébriété, et, pour les premières années, Initiation au sortilège de gueule de bois retardée. Une matière exigeante. Beaucoup échouent. Ceux qui échouent... révisent. Ceux qui ne révisent pas... redisent. Ceux qui redisent... finissent par comprendre que Boudebar n'est pas une école.

C'est une maison. Et dans cette maison, on ne part pas. On en sort. Ou on y reste. Le choix vous appartient, bien que ce soit nous qui le fassions.

Elle fit une pause. Ses yeux pâles balayèrent la salle, s'arrêtant une fraction de seconde sur Sacré, une fraction de seconde sur Cassie.

— Les diplômes de fin d'année sont obtenus par contrôle continu. Chaque jour compte. Chaque verre compte. Chaque erreur compte. Vous avez un an pour prouver que vous méritez la seconde année. Un an... c'est à la fois très long et très court. À vous de gérer. Je ne vous souhaite pas bonne chance, car la chance n'existe pas. Je vous souhaite... de l'alcool. Beaucoup. Vous en aurez besoin.

Elle tourna les talons et disparut dans l'ombre de l'estrade, avalée par le décor comme si elle n'avait jamais été là.

Les étudiants se levèrent, en ordre dispersé, en rangs approximatifs, en grappes bavardes. Les préfets de Sakédor – un garçon au visage marqué par l'acné et l'ironie, une fille dont les dreadlocks semblaient contenir des secrets – s'approchèrent des nouveaux.

– Suivez-nous, dit le garçon. Le dortoir est au septième étage. Il y a trois cent vingt-sept marches. Comptez-les. Si vous en trouvez trois cent vingt-huit, c'est que vous avez déjà commencé à boire. Si vous en trouvez trois cent vingt-six, c'est que l'escalier vous a menti. Les deux sont normaux.

Sacré prit son sac, ajusta la bandoulière, et suivit le groupe. Cassie marchait à côté de lui, ses doigts toujours occupés à cette manie qu'il venait de découvrir, cette manie qui disait qu'elle n'était pas aussi sereine qu'elle le prétendait.

– Tu crois vraiment que tu es choisi pour une mission ? demanda-t-elle à voix basse.

– Oui.

– Et cette mission, elle consisterait en quoi ?

Sacré réfléchit. Les marches défilaient sous ses pieds – trois cent vingt-sept, selon le préfet, mais il n'avait pas encore commencé à les compter, trop occupé à réfléchir.

– Découvrir la vérité, dit-il enfin. Sur Bélial. Sur Boudebar. Sur mon père. Sur ce garçon qui me ressemble. Sur pourquoi tout est bizarre sans que personne ne trouve ça bizarre. Sur pourquoi le chapeau a hésité. Sur pourquoi ta mère et mon

père étaient amis puis ont cessé de l'être. Sur tout. Je suis là pour découvrir tout.

Cassie secoua la tête. Ses cheveux dansèrent dans la lumière des torches – ces torches dont la flamme, remarqua Sacré, brûlait vers le bas, défi supplémentaire aux lois de la physique.

– Tu es là pour passer ton année, Sacré. Comme tout le monde. Pour obtenir ton diplôme. Pour passer en seconde. Pas pour jouer au héros.

– Les héros ne choisissent pas. Ils sont choisis.

– Le chapeau t'a choisi pour Sakédor. Pas pour sauver le monde.

– C'est la même chose, répéta-t-il.

Ils atteignirent le septième étage. Le dortoir s'ouvrait devant eux, une vaste pièce ronde où des lits à baldaquins étaient disposés en cercle, comme les rayons d'une roue dont le moyeu serait une cheminée où brûlait un feu vert – un feu qui sentait la menthe et la régression. Sacré choisit un lit près de la fenêtre – une fenêtre qui donnait sur les douves de saké, dont la surface miroitait sous la lune comme un rêve qu'on aurait versé dans un verre.

Il posa son sac, sortit sa baguette, la posa sur l'oreiller. La baguette était toujours tiède.

À travers la pièce, Cassie déballait ses affaires avec une efficacité mécanique. Ses gestes étaient précis, économes, comme ceux de quelqu'un qui a appris très tôt que le désordre n'est jamais une option. Elle ne regardait pas Sacré, mais il savait qu'elle pensait à lui. Il le savait parce qu'il pensait à elle.

Le duo était formé. Les doutes de Cassie étaient nés. Les certitudes de Sacré étaient plus solides que jamais.

Il s'allongea sur le lit, ferma les yeux, et laissa son esprit parcourir la liste des preuves, cette liste qui ne cessait de s'allonger, cette liste qui était devenue sa carte du monde, son fil d'Ariane dans le labyrinthe alcoolisé de Boudebar.

Demain, les cours. Demain, de nouvelles preuves. Demain, la mission continuait.

Chapitre 11 – Premiers cours, premiers désastres

Le premier matin à Boudebar se leva dans une lumière couleur de miel fermenté, cette teinte particulière que prennent les aurores quand elles ont trop traîné dans les caves la veille. Sacré Viktor Rotter ouvrit les yeux sur un plafond qu'il ne reconnut pas – un plafond de pierre noire où des fresques représentaient des sorciers en train de trébucher sur leurs propres sorts, des alchimistes confondant le plomb et l'or par erreur d'ivresse, et une longue procession d'étudiants titubant vers un horizon qui ressemblait à un bar. Il cligna des paupières, se rappela où il était, et sentit la peur – cette peur familière, cette peur qui était devenue sa compagne de route, cette peur qui n'était peut-être que de l'intuition déguisée – lui nouer l'estomac.

Le dortoir de Sakédor bruissait d'activité. Des élèves se levaient, enrroulaient leurs écharpes aux couleurs de la maison – rouge et or, comme les bouteilles de certains vins qu'il ne fallait pas laisser vieillir trop longtemps – et échangeaient des rumeurs sur les professeurs, les cours, les pièges de l'administration. Cassie Weaslate était déjà debout, assise sur son lit, son carnet rouge ouvert sur ses genoux. Elle lisait quelque chose – ou écrivait – avec une concentration si intense que ses taches de rousseur semblaient plus foncées, plus présentes, comme si elles aidaient à la réflexion.

— C'est l'heure, dit-elle sans lever les yeux.
Premier cours: Cocktails, avec Jack Daniel. Mon père dit que c'est un type odieux. Il dit aussi qu'il a une dent contre les Rotter.

— Pourquoi ? demanda Sacré tout en enfilant sa chemise – une chemise dont les boutons semblaient jouer à disparaître chaque fois qu'il essayait de les attraper.

— Parce qu'il déteste ton père. Ancienne histoire... Je ne connais pas les détails. Mon père dit que c'est trop compliqué pour être raconté à jeun. Et que de toute façon, à Boudebar, les histoires sont toujours trop compliquées.

Sacré nota mentalement cette information. *Preuve n°96: Jack Daniel, professeur de Cocktails, déteste les Rotter. Éléments à approfondir.*

Le réfectoire, quand ils y pénétrèrent, était déjà bondé. Les tables de Sakédor étaient situées près des fenêtres – des fenêtres qui donnaient sur les douves de saké, dont la surface était si calme ce matin qu'elle ressemblait à un miroir dans lequel l'école entière pouvait se contempler avec une fierté mitigée. Le petit-déjeuner consistait en une bouillie grise que l'on arrosait, selon les goûts, de bière sans alcool (pour les sobres), de bière avec alcool (pour les autres), ou d'un liquide vert dont l'étiquette précisait "Contient des traces de

légumes – et de désespoir". Sacré choisit la bière sans alcool, par principe. Il avait besoin de toutes ses facultés pour affronter ce qui l'attendait.

– Tu ne manges pas ? demanda Cassie en voyant son assiette à peine entamée.

– Je stocke de l'énergie nerveuse. C'est plus efficace que les calories.

– Tu es bizarre, Sacré. Vraiment.

– Je suis un Rotter. C'est la même chose.

L'emploi du temps, affiché sur un panneau magique qui changeait de contenu toutes les cinq minutes par provocation ou par bug, indiquait les matières suivantes: Cocktails avec Jack Daniel (première heure), Défense contre les forces du bien avec Crayonne Badranger (deuxième heure), Vol en râteau avec madame Bibine (troisième heure), Styliste gothique avec Rochelderoy Belheart (quatrième heure), et Histoire de la magie alcoolisée avec Gwenolafée (cinquième heure). Suivaient des cours d'« Alcologie fondamentale », « Métamorphose des états d'ébriété », et « Initiation au sortilège de gueule de bois retardée », que l'emploi du temps qualifiait de « moins importants pour ceux qui veulent juste survivre, essentiels pour ceux qui veulent comprendre ».

– Ta mère enseigne la Défense contre les forces du bien, remarqua Cassie. Ça va être... bizarre, non ?

– Ma mère est bizarre, répondit Sacré. C'est une Badranger. Les Badranger, dans ma famille, on dit qu'ils sont nés avec une méfiance congénitale. Elle m'a appris à me méfier de la lumière. De la lumière. Tu te rends compte ?

– Les forces du bien sont souvent lumineuses, objecta Cassie. C'est dans leur nom. "Bien". "Bien" ça brille. Ça sourit. Ça donne des bonbons aux enfants.

– C'est ce qui le rend dangereux, justement.

Ils quittèrent le réfectoire et empruntèrent un couloir qui serpentait entre des statues représentant d'anciens professeurs – des hommes et des femmes dont les visages de pierre avaient cette expression particulière de ceux qui ont bu un coup de trop avant de poser pour l'éternité. Le couloir menait à une salle de classe dont la porte était surmontée d'une pancarte: « Cocktails – Niveau 1 – Toute tentative d'utilisation de vrais verres sera sanctionnée par une détention (ou un verre, selon l'humeur du professeur) ».

La salle était vaste, éclairée par des chandeliers dont la lumière dansait comme une flamme de

briquet qu'on n'arrive pas à éteindre. Des tables en bois massif étaient disposées en rangées, et sur chaque table, un assortiment de fioles, de shakers, de passoirs, et d'ingrédients dont certains étaient reconnaissables (citron, menthe, sucre) et d'autres beaucoup moins (une poudre violette qui émettait des étincelles, un liquide rose qui changeait de teinte en fonction du regard qu'on lui portait, et un petit cube noir qui flottait au-dessus de son support comme s'il refusait toute forme d'attraction terrestre).

Le professeur Jack Daniel était déjà là, adossé au bureau, les bras croisés. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage taillé dans un bloc de roaille napolitaine, avec des yeux noirs qui semblaient ne s'intéresser à rien – ou du moins, qui faisaient semblant de ne s'intéresser à rien, ce qui, pour Sacré, était un signe d'intérêt profond. Ses mains étaient couvertes de cicatrices, des cicatrices de brûlures, de coupures, de toutes les erreurs que peut faire un mixologue quand il prend son art trop au sérieux. Il portait un tablier bleu nuit sur une chemise blanche, et à sa ceinture pendait un shaker d'argent gravé de runes dont Sacré ne put déchiffrer le sens mais qui évoquaient, dans leur agencement, des mots comme « force », « rapidité », et « procureur ».

— Asseyez-vous, dit Jack Daniel d'une voix qui ressemblait au bruit d'une pierre qu'on frotte contre une autre.

Les élèves s'assirent. Sacré prit une place au fond, derrière une rangée d'étudiants plus âgés qui lui masquaient partiellement la vue. Cassie s'installa à côté de lui, son carnet prêt.

— Première année, Cocktails, commença Jack Daniel. Un art. Une science. Une plaie. Beaucoup d'entre vous échoueront. Certains réussiront. Un ou deux excelleront. Le reste... le reste deviendra fonctionnaire au DESASTRE. C'est la vie.

Il parcourut la salle du regard. Ses yeux noirs glissèrent sur les élèves sans s'arrêter, sans s'attarder, sans montrer le moindre signe d'intérêt – jusqu'à ce qu'ils atteignent Sacré. Là, ils s'arrêtèrent.

Jack Daniel fixa Sacré pendant ce qui sembla être une éternité. C'était un regard chargé d'histoire, un regard qui disait « je te reconnais », « je t'ai connu », « je t'ai haï sûrement » – mais adressé non pas à Sacré lui-même, mais à quelqu'un qui lui ressemblait, à son père, à Sano Rotter.

— Rotter, dit Jack Daniel.

Ce n'était pas une question.

— Présent, répondit Sacré, la voix plus ferme qu'il ne se sentait.

— Tu ressembles à ton père.

C'était une accusation.

— On me le dit souvent.

— Ce n'est pas un compliment.

Le professeur se détourna et entreprit de distribuer des feuilles de parchemin – des recettes, comprit Sacré, des recettes de cocktails magiques, chacune accompagnée d'un diagramme, d'une liste d'ingrédients, et d'une mise en garde dont la lecture seule faisait tourner la tête. Arrivé à la hauteur de Sacré, Jack Daniel s'arrêta à nouveau.

— Toi, dit-il. Premier shaker. Premier essai. Tu vas nous faire un "Saké Sour". Si tu réussis, tu auras des points. Si tu échoues...

Il ne termina pas sa phrase. C'était plus terrifiant ainsi.

Sacré se leva, s'approcha du plan de travail qui lui était assigné, et contempla les ingrédients. Du

saké, du citron, du sucre, un blanc d'œuf – des choses simples, des choses qu'il avait vues son grand-père manipuler des centaines de fois dans l'appartement saturé d'objets magiques approximatifs. Il prit le shaker – un shaker en cuivre lourd, froid, presque hostile – et se mit au travail.

Il versa le saké. Le liquide, ambré et épais, coula comme un souvenir qu'on n'a pas demandé. Le citron, pressé, produisit un jus acide qui lui piqua les yeux. Le sucre, une poudre blanche, tomba en formant un petit monticule qu'il égalisa du bout du doigt. Le blanc d'œuf – le blanc d'œuf se sépara du jaune avec une facilité déconcertante, comme s'il avait attendu cet instant, comme s'il savait.

Il secoua. Une fois. Dix fois. Vingt fois. Le shaker vibra dans ses mains, et Sacré sentit quelque chose – une présence, une chaleur, une intention – lui parcourir les bras. La baguette, dans sa poche, devint soudain très chaude. Très active. Comme si elle répondait à l'appel du shaker, ou du saké, ou du professeur aux yeux noirs. Il versa.

La boisson était d'un jaune pâle, presque transparente, surmontée d'une mousse épaisse qui formait des motifs – des motifs qui ressemblaient à des lettres, des lettres qui formaient des mots, des mots qui disaient... quelque chose que Sacré n'eut pas le temps de lire car le verre explosa.

Le verre explosa, et à la place du cocktail, il y avait une baguette. La sienne. La baguette du boulanger. Elle était sortie toute seule de sa poche et avait atterri sur la table, fumante, triomphante, et entourée d'une odeur de pain frais.

— Du pain, dit Jack Daniel, les sourcils levés si haut qu'ils disparaissaient sous sa frange. Ta baguette a produit du pain. En plein cours de cocktails.

— Ce n'est pas... commença Sacré.

— Pas grave ? Pas normal ? Pas inquiétant ? Je connais la chanson, Rotter. J'ai connu ton père. Il passait son temps à dire "ce n'est pas grave" alors que tout était grave. Ta mère disait "ce n'est pas normal" alors que tout était normal. Et toi, tu es leur fils. Tu as leurs yeux, leurs cheveux, leur manie de tout compliquer.

Il ramassa la baguette, l'examina, la flaira, la reposa sur la table avec une délicatesse qui contrastait avec sa voix.

— Tu as trois secondes pour ranger ça, Rotter. Trois secondes pour reprendre ton shaker, refaire ton cocktail, et me servir quelque chose de buvable. Si tu échoues, tu auras un zéro. Si tu

réussis, tu auras un zéro aussi. Parce que je n'aime pas les Rotter. C'est comme ça. C'est pédagogique.

La classe retint son souffle. Cassie, à sa table, avait son stylo prêt, son carnet ouvert, ses yeux verts fixés sur Sacré comme pour lui dire « ne craque pas, ne lui donne pas cette satisfaction ».

Sacré rangea la baguette. Il la sentit vibrer dans sa poche, comme un animal qu'on vient de réprimander, comme une force qu'on essaie de contenir. Il prit un nouveau verre, de nouveaux ingrédients, et se remit au travail.

Le deuxième cocktail réussit. Pas parfait, mais buvable. Jack Daniel le but, fit la grimace, et dit: "Zéro, comme prévu. Mais un zéro qui a du potentiel. Ce qui est pire."

Le reste du cours fut une litanie d'humiliations subtiles. Chaque fois que Sacré levait la main, Jack Daniel l'ignorait. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, le professeur trouvait une raison de le rabaisser. "Pas comme ça, Rotter." "Trop lent, Rotter." "Trop rapide, Rotter." "Tu tiens ton shaker comme ton père tenait son râteau – mal." Les autres élèves riaient – pas méchamment, par nervosité, par désir de ne pas être les prochains sur la liste. Cassie ne riait pas. Elle notait.

— Ce type est dangereux, murmura-t-elle à la fin du cours, alors qu'ils quittaient la salle et que Jack Daniel les regardait partir avec ses yeux noirs qui ne s'intéressaient à rien – ou qui s'intéressaient trop.

— C'est un indice, répondit Sacré. Preuve n°97: Jack Daniel déteste les Rotter au point d'en faire un cas pédagogique. Question: pourquoi ? Réponse: parce qu'il cache quelque chose. Parce qu'il sait quelque chose. Parce que mon père et lui... il y a une histoire. Et les histoires, à Boudebar, ne sont jamais racontées jusqu'au bout.

Cassie le regarda. Ses yeux verts, ces yeux qui contenaient des forêts entières, s'étaient assombris.

— Tu vas enquêter sur Jack Daniel ?

— Je vais enquêter sur tout le monde, Cassie. C'est ma mission. Je suis choisi.

— Tu n'es pas choisi. Tu es à Sakédor. Comme moi. Comme tout le monde.

— C'est la même chose, répéta-t-il.

Chapitre 12 – Défense contre les forces du bien

La salle de Défense contre les forces du bien se trouvait au sous-sol de Boudebar, dans cette région intermédiaire que les architectes appellent « entre-sol » et les étudiants « entre-deux-verres ». Pour y accéder, il fallait descendre un escalier en colimaçon dont chaque marche émettait un son différent – certaines grincements, d'autres soupirs, d'autres encore des bribes de conversations que personne n'avait eues depuis des siècles. Sacré compta les marches. Trente-trois. Un chiffre qu'il nota mentalement. Trente-trois, l'âge qu'avait son père quand il avait disparu de sa vie – non pas physiquement, mais émotionnellement, ce qui est pire. *Preuve n°101*, pensa-t-il. *Les marches sont un code. Tout est un code.*

La porte de la salle était en chêne massif, sculptée de scènes représentant des anges déchus, des héros repentis, et des sourires dont la bienveillance semblait masquer des intentions moins louables. Une pancarte clouée sur le bois indiquait: « Cours de Défense contre les forces du bien – Attention, la bonté peut blesser. Signé: Crayonne Badranger, Professeure (et accessoirement mère de quelqu'un dans la salle, mais cela n'affectera en rien son objectivité pédagogique, ou peut-être que si, on verra bien) ».

Cassie poussa la porte. Sacré entra.

La salle était ronde, éclairée par des vitraux qui ne laissaient passer qu'une lumière blanche, une lumière sans couleur, une lumière qui ressemblait à une absence plutôt qu'à une présence. Les murs étaient couverts de miroirs – des miroirs qui ne reflétaient pas les visages, mais les intentions. Sacré s'y regarda et vit, pendant une fraction de seconde, non pas son propre reflet, mais celui d'un garçon qu'il ne connaissait pas, ou une version alternative de lui-même, ou simplement le produit d'un miroir défectueux. Il cligna des yeux, et le reflet redevint normal. Ou ce qui passait pour normal à Boudebar.

Les tables étaient disposées en cercle, comme pour une assemblée où chacun aurait son mot à dire, mais personne ne le dirait par peur des conséquences. Sacré choisit une place dos à un pilier – toujours dos à un pilier, c'était plus sûr, ça réduisait les angles d'attaque – et Cassie s'assit à côté de lui, son carnet rouge ouvert, son stylo prêt.

Crayonne Badranger était déjà là. Elle se tenait au centre du cercle, immobile, vêtue d'une robe grise qui semblait avoir été taillée dans un nuage d'orage. Ses cheveux bruns, raides et sévèrement tirés, descendaient le long de ses joues comme des coulées de lave refroidie. Ses mains étaient croisées devant elle, paume contre paume, dans une posture qui évoquait à la fois la prière et l'interrogatoire. Et ses yeux – ses yeux bleus, les

mêmes que Sacré, ces yeux qu'il voyait chaque matin dans le miroir des reflets hésitants – parcouraient la salle avec une lenteur méthodique, s'attardant sur chaque élève, évaluant, jugeant, classant.

– Défense contre les forces du bien, dit-elle d'une voix qui remplissait la pièce sans effort, une voix calme, posée, presque douce – et c'était précisément cette douceur qui la rendait inquiétante. Le programme de première année. Nous allons aborder trois concepts fondamentaux. Premier concept: la gentillesse excessive. Deuxième concept: les compliments sincères. Troisième concept: les actes altruistes.

Elle s'interrompt. Le silence. Ce silence que les professeurs de Boudebar maîtrisaient avec un art qui tenait de la magie noire, ou peut-être simplement de la pratique.

– La gentillesse excessive, poursuit Crayonne. À quoi la reconnaît-on ? À son excès, justement. Une personne gentille vous offre un verre. Une personne excessivement gentille vous offre une tournée générale, puis vous paie un taxi, puis vous propose de dormir chez elle, puis vous adopte, puis vous inscrit sur son testament. Où s'arrête la gentillesse ? Où commence le piège ? Réponse: la limite est floue. C'est pourquoi elle est dangereuse.

Elle fit un geste – un geste subtil, à peine perceptible – et une image apparut dans l'air, flottant au-dessus du cercle comme un hologramme mal réglé. C'était une femme, une femme âgée, aux cheveux blancs et aux mains tremblantes, qui souriait à un enfant. Le sourire était si large, si chaleureux, si rempli d'affection qu'il en paraissait presque douloureux à regarder.

– Cette image, dit Crayonne, est un test. Regardez-la. Que voyez-vous ?

Une fille aux cheveux courts leva la main. Elle s'appelait Eugénie.

– Une grand-mère qui offre un bonbon à son petit-fils, répondit Eugénie.

– Faux, déclara Crayonne. C'est une sorcière qui a infiltré la famille Rotter en 1874. Le sourire n'est pas chaleureux – il est calculateur. Les mains ne tremblent pas de vieillesse – elles tremblent d'impatience. Et le bonbon... le bonbon contenait un sortilège de suggestion. C'est ça, la force du bien. Elle ne se montre jamais pour ce qu'elle est.

Sacré sentit un frisson lui parcourir l'échine.

*Preuve n°102, pensa-t-il. Crayonne Badranger – ma mère – vient d'utiliser l'exemple de la famille

Rotter. Ma famille. Est-ce un hasard ? Est-ce un message ? Est-ce un avertissement ?*

— Second concept, poursuivit Crayonne. Les compliments sincères. Un compliment sincère, c'est un compliment qui ne cherche rien en retour. Or, comme tout le monde sait, tout compliment cherche quelque chose. Sinon, pourquoi le ferait-on ? La sincérité est donc suspecte. Plus un compliment paraît sincère, plus il faut s'en méfier. Exemple:

Elle désigna un élève au hasard – un garçon rondouillard nommé Barnabé, qui sursauta comme si on l'avait piqué.

— Barnabé, vous avez de beaux yeux.

Barnabé rougit.

— Merci, madame.

— C'était un test, Barnabé. Vous êtes tombé dans le piège. Vingt points de moins pour Whiskytard. J'ai réussi à vous complimenter sans que vous vous méfiiez. Retenez la leçon: la prochaine fois qu'on vous dit que vous avez de beaux yeux, répondez "qu'est-ce que vous voulez en échange ?". La politesse est une faiblesse. La méfiance est une force.

Elle se tourna vers Sacré. Ses yeux bleus – les yeux qu'il avait hérités d'elle, ou plutôt qu'elle lui avait donnés comme on donne une malédiction – se posèrent sur lui avec une intensité qui le cloua sur place.

– Sacré Rotter, dit Crayonne. Vous avez hérité de mon regard. C'est un compliment sincère. Qu'en dites-vous ?

Sacré sentit tous les regards de la classe se tourner vers lui. Il sentit Cassie, à côté de lui, retenir son souffle. Il sentit la baguette dans sa poche, tiède, presque brûlante.

– Je dis que c'est un compliment, répondit-il. Et que tout compliment est suspect. Donc je me méfie.

– De quoi ?

– De vous. De votre intention. De pourquoi vous avez choisi cet exemple, devant toute la classe, en insistant sur le fait que je vous ressemble.

Crayonne marqua une pause. Ses lèvres s'entrouvrirent, puis se refermèrent. Ce n'était pas un sourire, mais c'était quelque chose qui s'en approchait, une distorsion du visage qui aurait pu être de l'approbation, ou de la tristesse, ou de la

fierté qu'on cache comme on cache une maladie honteuse.

— Bonne réponse, dit-elle. Dix points pour Sakédor. Retenez tous l'attitude de Rotter: la méfiance systématique. Ne faites confiance à personne. Surtout pas à moi. Surtout pas à ceux qui vous disent de ne pas leur faire confiance – c'est un piège dans le piège. La défense contre les forces du bien, c'est ça: un empilement de pièges, une mise en abyme de la paranoïa, une quête sans fin de l'intention cachée derrière l'intention cachée.

Le cours continua. Crayonne parla des actes altruistes – ces gestes désintéressés qui n'existent pas, car tout geste a un intérêt, ne serait-ce que l'intérêt de se sentir bien en le faisant. Elle donna des exemples, des contre-exemples, des exercices pratiques où les élèves devaient répondre à des situations de bienveillance excessive par des formules de rejet poliment agressif. « Merci, mais je préfère porter mes propres bagages. » « C'est gentil de m'inviter à dîner, mais j'ai peur que vous ne me droguiez. » « Votre compliment me met mal à l'aise. Pourriez-vous plutôt m'insulter ? »

Et à chaque exercice, Sacré excellait.

Non pas parce qu'il avait étudié, non pas parce qu'il était particulièrement doué pour la matière –

mais parce que la méfiance, chez lui, n'était pas une compétence. C'était une seconde nature. C'était l'air qu'il respirait, l'eau dans laquelle il nageait, le feu qui brûlait dans sa baguette tiède. Depuis sa plus tendre enfance, élevé par un grand-père alcoolique que les phrases finissaient dans le coma et des parents absents qui lui parlaient par lettres interposées, Sacré avait appris à se méfier de tout. Des sourires. Des compliments. Des gestes d'affection. De la lumière, avait dit sa mère un jour, de cette lumière qui éclaire le plus dangereusement.

Lorsqu'un élève – une fille aux lunettes épaisses nommée Paméla – lui dit « tu as l'air sympa, Sacré », il répondit « c'est une technique pour me soutirer des informations ? » sans même réfléchir. Lorsqu'un autre – Barnabé, le garçon aux beaux yeux – lui proposa de partager son goûter, Sacré déclina en expliquant que « l'amitié naissante est une stratégie d'infiltration bien connue des forces du bien ». Lorsque la professeure elle-même – sa mère – lui demanda de rester un instant après le cours, il répondit « je ne reste jamais seul avec une autorité, c'est trop dangereux ».

– C'était un test, précisa-t-il ensuite, pour ne pas paraître impoli. La politesse étant une faiblesse.

Crayonne le regarda longtemps. Ses yeux bleus, dans la lumière blanche des vitraux, semblaient

presque transparents – des fenêtres ouvertes sur quelque chose qu'il ne voulait pas voir, ou qu'elle ne voulait pas montrer.

— Tu as raison de te méfier, dit-elle. De moi. De tout le monde. Ici, à Boudebar, la méfiance n'est pas une maladie. C'est un vaccin. Tu en as reçu une dose massive dès l'enfance, apparemment.

— Je n'ai pas choisi, répondit Sacré. C'est ainsi.

— Rien n'est ainsi. Tout est construit. Ta méfiance, Sacré, elle a été construite. Par ton grand-père, par tes absences, par cette lettre qui sentait le saké, par la baguette rare, par le boulanger aux phrases énigmatiques. Par moi, aussi. Parce que je t'ai dit de te méfier de la lumière, un jour, et tu as pris cela au pied de la lettre – comme tous les Rotter, d'ailleurs. Au pied de la lettre. C'est notre spécialité.

Elle fit un geste vers la porte, comme pour lui signifier qu'il pouvait partir. Mais avant qu'il ne franchisse le seuil, elle posa sa main – sa main froide, sa main qui sentait l'encre et les potions – sur son épaule.

— Sacré. Il faut que tu saches.

Il se retourna. Leur regard se croisa – identique, inversé, comme un miroir qui reflète un miroir.

– Quoi ?

– Rien, dit-elle. Rien du tout. C'est ça, la force du bien. Elle te fait croire qu'il y a quelque chose à savoir, et puis elle te dit que non. Elle crée un manque. Un vide. Une attente. Et dans cette attente, tu es vulnérable.

Elle retira sa main.

– C'était une démonstration pédagogique, ajouta-t-elle. Dix points pour Sakédor. Maintenant, va.

Sacré sortit de la salle. Dans le couloir, Cassie l'attendait, adossée au mur, son carnet rouge à la main.

– Alors ? demanda-t-elle.

– Elle m'a dit "il faut que tu saches", puis "rien".

– Un classique. Ma mère fait pareil.

– Et j'ai réussi tous les exercices. Méfiance systématique. Je suis bon en Défense contre les forces du bien.

— Tu devrais. Tu as été entraîné toute ta vie.

Ils remontèrent l'escalier aux trente-trois marches. Sacré compta à nouveau. Trente-trois, toujours trente-trois – aucun écart, aucune anomalie, ce qui était en soi une anomalie à Boudebar.

— Elle cache quelque chose, dit Sacré à mi-hauteur.

— Ta mère ?

— Oui.

— Tous les parents cachent quelque chose. C'est leur métier.

— Non. Je veux dire, elle joue un double rôle. Elle est professeure de Défense contre les forces du bien, mais elle est aussi... autre chose. Un agent du DESASTRE, peut-être. Ou une informatrice. Ou une complice de Bélial Lindanagall. Ou une résistante. Je ne sais pas encore. Mais elle n'est pas seulement ma mère. Elle est aussi quelque chose d'autre.

Cassie s'arrêta. Ses yeux verts, dans la pénombre de l'escalier, brillaient comme des phares dans la nuit.

— Tu crois que ta mère – ta propre mère – ferait partie d'un complot contre toi ?

— Je crois que ma mère, comme tout le monde à Boudebar, est exactement ce qu'elle dit être – une professeure de Défense contre les forces du bien. Et je crois qu'elle est aussi son contraire. Parce que c'est ça, Boudebar. Les choses sont ce qu'elles sont, et leur opposé en même temps. C'est pour ça que c'est dangereux. Parce qu'on ne peut jamais savoir.

Ils sortirent de l'escalier et retrouvèrent la lumière du couloir principal – cette lumière tamisée, alcoolisée, qui donnait envie de dormir ou de boire, ou les deux.

— Tu sais, dit Cassie en marchant à côté de lui, parfois je me demande si tu n'es pas en train de devenir exactement ce contre quoi ta mère t'apprend à lutter.

— Comment ça ?

— Les forces du bien, Sacré. Tu les combats avec tant d'ardeur que tu es en train de devenir... bon. Dans ce domaine. Tu excelles. Tu es le meilleur élève de Défense contre les forces du bien que j'aie jamais vu. Et être le meilleur, c'est déjà une forme de pouvoir. Et le pouvoir, c'est...

— ...ce que les forces du bien recherchent, compléta Sacré. Je sais. C'est le paradoxe. Pour combattre le bien, il faut devenir bon. Et en devenant bon, on risque de devenir le bien. C'est sans issue.

— Alors pourquoi tu continues ?

Sacré s'arrêta. Il regarda sa baguette – la baguette rare, la baguette tiède, la baguette qui produisait du pain en plein cours de cocktails. Il pensa à sa mère, à ses yeux bleus identiques aux siens. Il pensa à son père, absent, mystérieux, peut-être coupable, peut-être innocent. Il pensa à Saké, son grand-père, qui ne finissait jamais ses phrases mais qui avait fini par lui dire, sur le chemin de Dégrisement: "Les Rotter naissent prêts. Prêts pour quoi ? C'est une autre histoire."

— Parce que je n'ai pas le choix, répondit-il. Parce que c'est ma mission. Parce que je suis choisi. Peut-être pas pour sauver le monde, mais pour comprendre. Pour savoir. Pour extraire la vérité de ce tas de mensonges qu'on appelle Boudebar.

— Et après ? Quand tu auras la vérité ?

— Après, je verrai. Mais d'abord, il faut que je la trouve.

Il se remit à marcher. Cassie le suivit, son carnet toujours ouvert, son stylo toujours prêt.

Dans le dortoir, ce soir-là, Sacré écrivit:

Preuve n°108: Ma mère joue un double rôle. Elle est professeure, mais elle est aussi autre chose. Elle m'a dit "il faut que tu saches" puis "rien". C'est un code. Je dois déchiffrer ce code. Je dois comprendre pourquoi elle m'a donné ses yeux. Ses yeux ne sont pas un cadeau. C'est un outil. Un outil pour voir ce que les autres ne voient pas. Et ce que je vois, pour l'instant, c'est que la méfiance n'est pas une fin. C'est un moyen. Le moyen de survivre à Boudebar. Le moyen d'atteindre la vérité.

Il ferma son carnet. La bougie, sur sa table de nuit, vacilla. Dans la flamme, il crut voir le visage de sa mère – puis celui de son père – puis celui de ce garçon, Saturnin, qui lui ressemblait et dont personne ne parlait jamais.

Il souffla la bougie. Le noir l'enveloppa, et dans le noir, il se sentit étrangement en sécurité. Parce que le noir, pensa-t-il, ne ment pas. Le noir est ce qu'il est. L'obscurité ne prétend pas être la lumière. La lumière, c'est ce qui éclaire dangereusement. Sa mère avait raison.

Chapitre 13 – Le fantôme Loïco

Le terrain de vol en râteau se situait à l'extrémité nord de Boudebar, dans une zone que les cartes officielles appelaient « la Falaise du Vertige » et les étudiants « l'Endroit où on va quand on veut se casser la figure ». C'était un promontoire de pierre grise qui surplombait les douves de saké, et dont la bordure était équipée – par mesure de sécurité, disait le règlement – de barrières en bois si pourries qu'elles semblaient avoir été installées spécifiquement pour encourager les chutes. Le vent, ce matin-là, soufflait en rafales chargées d'embruns alcoolisés, et le ciel avait cette teinte laiteuse qui précède les catastrophes ou les lendemains de cuite, les deux étant souvent confondus à Boudebar.

Sacré Viktor Rotter serrait entre ses mains un râteau.

Ce n'était pas un râteau ordinaire. Ses dents, au lieu d'être en acier, étaient en un métal bleuté qui semblait vibrer doucement, comme un diapason qu'on aurait oublié sur un piano. Son manche, long d'environ un mètre, était sculpté de runes dont la signification exacte se dérobaît à la compréhension mais évoquait, dans leur agencement, des concepts tels que « élévation », « chute », et « prière désespérée ». Et à son extrémité, là où se trouvait habituellement la poignée, il y avait une selle – une

selle en cuir usé, avec des étriers qui tintaient au vent comme des carillons funèbres.

— Vous allez monter sur vos râteaux, avait expliqué Madame Bibine à l'arrivée des élèves. Enfourchez-les comme vous enfourcheriez un balai, sauf que c'est un râteau. La technique est différente. Plus de torsion. Plus de vibrations. Et surtout...

Elle s'était interrompue, avait cherché ses mots, n'en avait pas trouvé, et était allée s'asseoir contre un rocher, à l'abri du vent. Dans son coin, elle avait sorti une flasque de sa poche, avait bu une longue gorgée, poussé un soupir profond, et avait fermé les yeux.

C'était il y a vingt minutes.

Depuis, Madame Bibine cuvait.

Ses ronflements, lents et réguliers, rythmaient l'attente des élèves. Certains, les plus téméraires, s'étaient aventurés à quelques centimètres du sol, s'élevant en équilibre précaire sur leurs râteaux avant de retomber dans un bruit de branches cassées. D'autres, les plus prudents, étaient restés au sol, discutant en cercle, échangeant des rumeurs sur la vieille professeure – une légende, disait-on, qui avait autrefois traversé la Manche sur un

râteau en pleine tempête, mais qui n'avait jamais vraiment redescendu depuis, ni physiquement ni mentalement. D'autres encore, la majorité, avaient simplement abandonné, allongés sur l'herbe rase, contemplant le ciel laiteux avec l'expression de ceux qui ont accepté leur destin.

Cassie, assise sur son râteau comme on s'assied sur un banc public – c'est-à-dire avec un mélange de défi et d'indifférence – tournait les pages de son carnet rouge, relisant ses notes, ajoutant ici et là des commentaires en marge. Sacré, à côté d'elle, n'avait pas bougé. Il tenait son râteau d'une main, et de l'autre, il caressait machinalement la poche où reposait sa baguette – la baguette tiède, la baguette rare, la baguette qui avait produit du pain en plein cours de cocktails mais qui, depuis, se tenait tranquille, comme si elle attendait son heure.

– Tu vas finir par monter, Sacré ? demanda Cassie sans lever les yeux.

– Je réfléchis.

– À quoi ?

– À la physique de l'équilibre. Au centre de gravité. À la façon dont un râteau – un objet conçu pour ratisser, pas pour voler – peut défier les lois

de l'aérodynamique. À la possibilité que ce cours soit une mise en scène, un test, un piège.

– C'est un cours de vol, Sacré. Le seul piège, c'est le sol quand tu tombes.

– C'est ce qu'ils veulent que je croie.

Il allait poursuivre, développer sa théorie – quelque chose impliquant le DESASTRE, les forces du bien, et une conspiration internationale des fabricants de râteaux – lorsqu'un bruit le fit taire.

C'était un bruit étrange. Un bruit de souffle qu'on retient. Un bruit d'apparition.

L'air, devant eux, se déchira.

Pas littéralement. Métaphoriquement. Une déchirure dans le visible, une couture qui s'ouvre sur quelque chose qu'on n'avait pas vu jusque-là, quelque chose qui était toujours là mais qu'on ne regardait pas. Et de cette déchirure émergea une silhouette.

C'était un fantôme.

Sacré en avait vu, des fantômes. L'appartement de son grand-père en était rempli – des fantômes d'objets, de souvenirs, de phrases inachevées. Mais

celui-ci était différent. Il était... théâtral. Il était... dramatique. Il était, sans aucun doute, la création d'un être qui avait passé des décennies à préparer son entrée, à répéter ses gestes, à composer son éclairage.

Le fantôme était un jeune garçon d'une quinzaine d'années – ou du moins, il l'avait été au moment de sa mort. Il était vêtu d'un costume trois pièces d'un bleu si pâle qu'il virait au gris. Il avait le teint – si l'on peut dire – d'une perle, cette blancheur nacrée qui n'appartient qu'aux morts qui refusent de l'être. Il leva les bras.

– HO ! fit-il d'une voix qui portait à l'opéra, cette voix pleine de vibratos et de souffrances incomprises.

Il attendit. Rien ne se produisit.

– HO ! répéta-t-il, plus fort.

Toujours rien.

– HOOOOO ! hurla-t-il, les bras si écartés qu'il semblait vouloir embrasser l'univers entier, ou du moins la partie de l'univers qui se trouvait sur la Falaise du Vertige ce matin-là.

Cette fois, quelques élèves tournèrent la tête. La plupart, cependant, étaient trop occupés à essayer de ne pas tomber de leurs râteaux ou à observer Madame Bibine qui cuvait dans son coin, un filet de bave au coin des lèvres.

Le fantôme sembla déçu. Il baissa les bras, secoua la tête, et entreprit de recommencer. Cette fois, il prit son temps. Il se plaça face au vent, histoire que ses cheveux flottent dans la bonne direction. Il inspira profondément – ce qui est étrange pour un fantôme, eux qui n'ont plus de poumons, mais Sacré ne fit pas la remarque – et leva à nouveau les bras.

— HO, pauvres mortels ! HO, étudiants de Boudebar ! HO, âmes en peine des couloirs alcoolisés ! Écoutez mon histoire ! Écoutez ma plainte ! Écoutez le récit de Loïco, le fantôme éploré, le spectre brisé, l'ombre qui erre depuis trente ans dans ces murs sans jamais trouver le repos !

Cette fois, toute la classe se retourna. Non pas à cause du contenu du discours – à Boudebar, les fantômes qui se prennent pour des héros de tragédie grecque étaient monnaie courante – mais à cause du volume. Le fantôme, en effet, hurlait. Il hurlait avec une telle intensité que Madame Bibine elle-même, dans son sommeil alcoolisé, ouvrit un œil, grogna, le referma.

– Qui est Loïco ? murmura Cassie à l'oreille de Sacré.

– Je ne sais pas, répondit Sacré. Mais j'ai un mauvais pressentiment.

– Tu as toujours un mauvais pressentiment.

– C'est pour ça qu'ils ne me surprennent jamais.

Le fantôme – Loïco, donc – flotta au-dessus du terrain, ses chaînes traînant derrière lui comme un cortège nuptial. Il s'arrêta devant le groupe, parcourut les élèves du regard, et son expression changea. Ce n'était plus de la déception. C'était de l'attente. Une attente chargée de sens, de destin, de la certitude que l'univers, dans toute sa mécanique absurde, l'avait conduit à cet endroit, à cet instant, pour une raison.

– Je cherche, dit-il d'une voix qui avait baissé d'un ton, passant du hurlement au murmure avec une maîtrise qui trahissait des années de pratique. Je cherche le fils de Sano Rotter. Le rejeton de celui qui m'a... ô douleur... ô honte... ô tragédie insurmontable...

Il porta la main à son front – un geste théâtral, un geste de tragédien, un geste qui disait « je souffre, contemplez ma souffrance ».

— ...qui m'a ôté la vie.

Silence. Le vent souffla. Les râteaux tremblèrent.
Madame Bibine rota dans son sommeil.

Sacré sentit les regards de toute la classe converger vers lui. Il sentit la chaleur de sa baguette dans sa poche, cette chaleur qui n'était jamais anodine, cette chaleur qui précédait toujours les révélations ou les catastrophes. Il sentit la main de Cassie se poser sur son bras, légère, presque imperceptible, comme pour lui dire « je suis là, mais je te regarde faire ».

— C'est moi, dit-il.

Le fantôme se retourna. Ses yeux se posèrent sur Sacré, et quelque chose en lui se figea. Ou plutôt, se dégela. Ou plutôt, fit les deux à la fois, ce qui est impossible pour un vivant mais apparemment possible pour un mort.

— Toi, souffla Loïco. Toi... tu es lui.

— Je suis Sacré Viktor Rotter, oui. Fils de Sano Rotter et de Crayonne Badranger.

— Crayonne...

Le nom sembla frapper le fantôme en pleine poitrine – non pas qu'il en eût une, mais il fit le geste de s'y prendre, portant ses deux mains à son sternum avec une expression de douleur si exagérée qu'elle en devenait presque comique.

– Crayonne... J'ai aimé Crayonne. Je l'ai aimée d'un amour... d'un amour...

Il chercha ses mots, ne les trouva pas, opta pour un sanglot.

– Je l'aimais, quoi ! Voilà ! Et ton père, Sano Rotter, est arrivé. Avec son air de ne pas y toucher. Crayonne est tombée amoureuse de lui. Je suis resté seul. Je suis allé rejoindre la Confrérie des Sorciers Maléfiques pour oublier. Et là... ô ironie du sort... ô cruauté du destin... là, je suis tombé sur ton père. Qui combattait la Confrérie. Mais pas du même côté. Lui, il était du côté... attend, je réfléchis...

Il marqua une pause. Ses yeux vagues se levèrent vers le ciel laiteux, comme pour y chercher l'inspiration.

– Du côté des gentils, oui. Et moi, j'étais... je n'étais pas du côté des gentils. J'étais du côté... franchement, je ne sais plus. La mémoire, quand

on est mort, c'est pas ce qu'il y a de mieux. Les souvenirs s'effacent. Surtout les humiliations.

— Vous étiez du côté de la Confrérie ? demanda Cassie, qui avait sorti son carnet.

— Non ! Enfin... peut-être. Un peu. Par erreur. Bon, j'ai signé sans lire. Erreur de jeunesse. Mais ensuite, quand j'ai compris qu'ils voulaient ramener Dolldemort... celle-dont-on-ne-sait-prononcer-le-nom... à la vie, j'ai voulu me retirer.

— Et alors ?

— Alors Sano Rotter m'est tombé dessus. Enfin, non. Je lui suis tombé dessus. Dans le feu de l'action, on ne sait plus qui tombe sur qui. L'important, c'est qu'à la fin, je suis tombé. Définitivement. Une histoire de faux mouvement. Et voilà. Trente ans que je hante Boudebar. Trente ans que j'attends... que j'attends...

Il s'interrompit. Il regarda Sacré. Ses yeux s'emplirent de larmes. Des larmes de fantôme, transparentes, qui traversaient son visage sans couler, existant juste assez longtemps pour qu'on les voie avant de s'évanouir dans l'air.

— J'attendais de te voir, dit-il. Le fils de Sano. Pour te jurer... te jurer que je te hanterai jusqu'à ce que tu termines ta scolarité à Boudebar.

Sacré cligna des yeux.

— Jusqu'à ce que je termine... ma scolarité ?

— Oui. Pas plus. Une fois ton diplôme en poche, j'arrête. Promis. C'est une question de principe. Les fantômes, nous avons des principes. Malheureusement, on les oublie souvent.

— Vous allez me hanter. Pendant sept ans.

— Huit, si tu redoubles. Cinq, si tu es surdoué. Mais au vu de ton dossier... le chapeau a dit "potentiel instable"...

— Je sais ce que le chapeau a dit.

— Alors tu sais que ça risque de prendre du temps.

Cassie, qui avait jusque-là écouté avec une expression de fascination mêlée d'ironie, éclata soudain de rire. Pas un rire moqueur – un rire franc, un rire qui secouait ses épaules et faisait danser ses taches de rousseur.

— C'est génial, dit-elle. Vraiment. Tu as un fantôme personnel. Un fantôme qui est amoureux de ta mère, qui a été tué par ton père, et qui te hantera jusqu'à ce que tu obtiennes ton diplôme. C'est du grand art. C'est du Boudebar pur jus.

— Ce n'est pas génial, grogna Sacré. C'est une preuve supplémentaire.

— De quoi ?

— De complot. Tout est trop arrangé. Le chapeau, la baguette, les cours, ma mère, mon père, et maintenant ce fantôme... tout s'aligne. Tout se connecte. C'est une tapisserie. Une toile.

— Ou c'est juste la vie, Sacré. La vie qui est bizarre.

Loïco, qui avait flotté un peu à l'écart pour laisser les enfants discuter, revint vers eux.

— Alors, dit-il. On a un deal ? Je te hante, tu étudies, on se croise dans les couloirs, j'apparais dans tes rêves pour te donner des conseils (parfois bons, parfois moins), et à la fin, quand tu as ton diplôme, je disparaïs. Envolé. Fini. Poussière de fantôme. Tu veux ?

— Je n'ai pas le choix, dit Sacré.

— C'est la meilleure réponse que tu pouvais donner. Parce que non, tu n'as pas le choix. Je suis un fantôme. Je passe à travers les murs. Je peux te suivre partout, même aux toilettes. Même sous la douche. Même...

— J'ai compris.

— Dans ton lit, aussi, je peux. Mais je te préviens, je ronfle.

Sacré poussa un soupir. Il sentit la chaleur de sa baguette, la présence de Cassie à ses côtés, le regard des autres élèves qui assistaient à la scène avec l'indifférence polie de ceux qui, à Boudebar, avaient déjà vu plus étrange. Il sentit aussi, confusément, une forme d'attendrissement pour ce fantôme ridicule, ce Loïco amoureux transi, victime d'un quiproquo magique qui l'avait envoyé dans l'au-delà sans lui laisser le temps de dire au revoir.

— D'accord, dit-il. Tu me hanteras.

— Jusqu'à la fin de ta scolarité.

— Jusqu'à la fin de ma scolarité.

— Youpi ! s'exclama Loïco, levant les bras en l'air. Enfin une mission ! Enfin un but ! Enfin une raison

de me lever le matin – enfin, si je me levais, ce qui n'est pas le cas, je suis un fantôme, je flotte.

Il s'approcha de Sacré, lui passa la main dans les cheveux – une main froide, éthérée, qui ne laissait aucune trace – et lui sourit.

– Tu ressembles à ton père, dit-il. Mais en mieux. T'as les yeux de ta mère. C'est bien. Garde-les. Ils te serviront.

Il recula, s'inclina devant Cassie, salua l'assistance d'un geste large, et disparut – non pas en s'évanouissant progressivement, comme l'auraient fait les fantômes ordinaires, mais en plongeant littéralement dans le sol, comme s'il avait ouvert une trappe invisible.

Un silence.

Puis Madame Bibine se réveilla, regarda autour d'elle d'un air hagard, et dit:

– Les râteaux. Enfourchez-les. Vous avez trente minutes pour atteindre les nuages. Ceux qui n'y arrivent pas... réviseront. Ceux qui n'y arrivent toujours pas... redoubleront. Ceux qui redoublent... finissent par comprendre que le vol, comme la vie, n'est qu'une chute retardée. Elle se rendormit.

Les élèves s'élancèrent. Certains montèrent haut, d'autres restèrent bas, d'autres encore passèrent leur temps à se demander s'ils avaient vraiment vu ce qu'ils avaient vu. Sacré enfourcha son râteau, sentit le manche vibrer sous lui, sentit la baguette tiède battre contre sa cuisse, et s'éleva dans les airs.

À côté de lui, Cassie volait avec une aisance déconcertante, ses cheveux flottant au vent comme un drapeau de rébellion.

— Alors, dit-elle. Un fantôme. Ça te fait quoi ?

— Ça me fait une preuve de plus, répondit Sacré. Preuve n°113: l'univers Boudebar est conçu pour que je me sente spécial, suivi, traqué. Loïco est soit un véritable fantôme, soit un acteur engagé par Bélial Lindanagall pour me surveiller. Dans les deux cas, je dois me méfier.

— Tu te méfies déjà de tout, Sacré. C'est pas une preuve, c'est une condition.

— C'est la même chose, répéta-t-il.

Ils volèrent encore un moment, au-dessus des douves de saké, au-dessus des tours coiffées de bonnets de nuit, au-dessus de ce château étrange où les professeurs cuvaient pendant les cours et les fantômes prenaient leur temps pour faire leur

entrée. En contrebass, Sacré aperçut Loïco qui traversait une cour intérieure, sa silhouette nacrée se détachant sur les pierres noires.

Le fantôme leva la tête. Leurs regards se croisèrent. Loïco sourit – un sourire triste, un sourire qui disait « je t'ai trouvé, je ne te lâcherai pas, tu es ma dernière chance ».

Sacré détourna les yeux. Il serra son râteau plus fort, sentit le vent glacial lui cravacher le visage, et se promit, une fois de plus, que tout cela avait un sens. Que tout cela formait une tapisserie. Que chaque événement – le chapeau hésitant, la baguette rare, Jack Daniel hostile, sa mère aux doubles rôles, et maintenant ce fantôme ridicule – était un fil dans la grande toile du complot. Il ne savait pas encore ce que la toile montrerait. Mais il la tissait. Patiemment. Preuve après preuve.

Derrière lui, Cassie riait encore, les yeux brillants, le carnet rouge battant contre sa cuisse. Le duo volait vers Boudebar. Ou vers autre chose. Ils ne savaient pas encore. Mais ils volaient ensemble. Et c'était déjà beaucoup.

Chapitre 14 – Le premier message inquiétant

La salle de Stylisme Gothique se trouvait au sommet de la tour la plus sombre de Boudebar, cette tour que les étudiants appelaient « le Crayon » à cause de sa forme effilée et de sa couleur anthracite, mais aussi parce qu'elle griffonnait sur le ciel des messages que personne ne savait déchiffrer. Pour y accéder, il fallait emprunter un escalier en colimaçon dont les marches étaient si étroites que Sacré dut monter de profil, frottant son épaule contre la pierre humide, sentant l'odeur de moisi et de vieux tissus qui imprégnait les lieux comme une mélancolie devenue architecture. Cassie, plus agile, le précédait, ses cheveux roux flamboyant dans la pénombre comme un signal de détresse qu'on aurait allumé par mégarde.

— Tu as vu Loïco, ce matin ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Dans mes cauchemars, oui. Il était assis au pied de mon lit. Il récitait des poèmes. En alexandrins. Sur ma mère.

— C'est romantique.

— C'est un fantôme, Cassie. Les fantômes, ce n'est pas romantique. C'est une preuve.

– De quoi ?

– De complot. Un fantôme qui a aimé ma mère, tué par mon père, et qui décide de me hanter moi ? C'est trop parfait. C'est trop écrit. C'est du théâtre.

– À Boudebar, tout est théâtre. Même les tragédies.

Ils atteignirent le palier. La porte devant eux était en chêne noir, sculptée de motifs représentant des crânes, des lys fanés, et des miroirs brisés. Une pancarte était clouée sur le bois, écrite dans une calligraphie si ornée qu'elle en devenait presque illisible: « Cours de Stylisme Gothique – Rochelderoy Belheart, Professeur. Attention: le noir n'est pas une couleur. C'est un mode de vie. Si vous n'êtes pas prêts à souffrir pour votre esthétique, passez votre chemin. Des mouchoirs noirs sont à disposition pour ceux qui pleurent facilement. »

Sacré poussa la porte.

La salle était plongée dans une obscurité presque totale – non pas l'obscurité ordinaire, celle qui vient de l'absence de lumière, mais une obscurité épaisse, veloutée, une obscurité qui semblait avoir été tissée à la main par des artisans dont le métier se perdait dans la nuit des temps. Des bougies

noires – car les bougies, ici, étaient noires, leur flamme brûlant d'un bleu si pâle qu'elle éclairait à peine – étaient disposées sur les murs, sur les tables, sur le bureau du professeur. Leur lumière, parcimonieuse, créait des ombres qui dansaient comme des pensionnaires d'un bal dont personne n'avait voulu.

Les élèves étaient assis en silence. On les avait prévenus: le cours de Rochelderoy Belheart était un cours où l'on apprenait moins à coudre qu'à souffrir, moins à assembler des vêtements qu'à assembler une identité. Les tables étaient recouvertes de patrons, de tissus noirs aux textures variées – velours, dentelle, cuir, soie – et de mannequins en bois dont les visages avaient été grattés, comme si quelqu'un avait voulu effacer leur identité avant même qu'ils n'en aient une.

Rochelderoy Belheart se tenait devant le tableau noir – un tableau si noir qu'on ne voyait pas la différence entre la pierre et l'ardoise, entre l'écrit et l'effacé. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'une longue redingote noire dont les boutons étaient en argent massif, gravés de têtes de mort miniatures. Ses longs cheveux, noirs eux aussi, étaient coiffés vers l'arrière, et son visage – son visage était blanc, d'une blancheur qui n'appartenait qu'aux personnes qui ne voient jamais le soleil, ou qui l'ont vu une fois et en ont été à jamais déçues. Ses mains, gantées de cuir

noir, tenaient une grande paire de ciseaux dont les lames luisaient comme des promesses de fin du monde.

— Le noir, dit-il.

Sa voix était grave, lente, comme un glas qui aurait pris son temps pour annoncer une mort dont personne ne se souvenait.

— Le noir, répéta-t-il. Qu'est-ce que le noir ?

Il parcourut la salle du regard. Ses yeux, d'un brun si foncé qu'ils paraissaient noirs eux aussi, s'arrêtèrent sur un élève – Barnabé, le garçon rondouillard aux beaux yeux – qui leva timidement la main.

— Une absence de couleur ? proposa Barnabé.

Rochelderoy ferma les yeux. Il les rouvrit. Il poussa un soupir si profond que les bougies vacillèrent.

— Zéro, dit-il. Zéro pointé. Et une insulte à la famille Belheart, qui a consacré sept générations à la défense du noir. Le noir n'est pas une absence. C'est une présence. Une présence si pleine, si intense, si absolue qu'elle absorbe toutes les autres. Le noir, mes chers élèves, est la couleur de ceux

qui ont compris que la vie est une tragédie et que le meilleur moyen d'y faire face est de s'habiller en conséquence.

Il fit un geste – un geste large, un geste théâtral, un geste qui embrassait la salle, les mannequins sans visage, les bougies aux flammes pâles, et au-delà de la salle, l'univers entier dans toute sa futilité.

– Aujourd'hui, nous allons apprendre à coudre une cape. Pas n'importe quelle cape. Une cape qui vous protégera du regard des autres – non pas parce qu'elle est épaisse, mais parce qu'elle est noire. Le noir, voyez-vous, n'est pas un vêtement. C'est une armure. Une armure contre la banalité, contre la gaieté, contre cette chose abominable qu'on appelle "la bonne humeur". À la fin de ce cours, vous serez capables de confectionner une cape si noire que les gens détourneront les yeux en vous croisant. Et c'est précisément ce que nous voulons. N'est-ce pas ?

– Oui, professeur, répondirent les élèves d'une voix monocorde.

– Je ne vous ai pas entendus.

– OUI, PROFESSEUR.

– Bien. Commençons.

Le cours s'étira dans une lenteur délibérée, comme si Rochelderoy Belheart avait décidé que l'apprentissage de la souffrance passait d'abord par l'apprentissage de l'ennui. Sacré, muni d'une aiguille et d'un fil d'un noir si profond qu'il semblait aspirer la lumière de la bougie posée devant lui, essaya de coudre les premiers points de sa cape. Le tissu – un velours épais, lourd, presque hostile – résistait sous ses doigts. L'aiguille glissait, se tordait, refusait de traverser cette matière qui semblait avoir été conçue par des ennemis de la couture.

– Tu y arrives ? murmura Cassie, assise à côté de lui, ses doigts manipulant l'aiguille avec une dextérité qui trahissait des années de pratique – sans doute chez sa mère, au Chaudron Fêlé, où les ourlets se faisaient à la main parce que la machine à coudre avait été transformée en distributeur de bière par un sortilège approximatif.

– Le tissu me résiste, répondit Sacré.

– C'est normal. C'est du velours noir. Il a une conscience. Il ne se laisse pas dompter par n'importe qui.

– Tu veux dire par moi ?

— Par les Rotter, oui. Les Rotter et le velours, ça fait deux. Mon père dit que le tient ne supportait pas cette matière. Il disait qu'elle le grattait.

— Mon père n'a jamais été du genre à porter du velours.

— Justement. Le velours le savait. Et il le lui a rendu.

Sacré allait répondre, développer une théorie sur les propriétés sensibles des tissus magiques, lorsque la porte de la salle s'ouvrit. Ce ne fut pas une ouverture ordinaire – la porte grinça, bien sûr, comme toutes les portes de Boudebar, mais ce grincement était différent. Il avait une qualité particulière, une intention, une signification qu'il ne put déchiffrer immédiatement mais qu'il nota mentalement: *preuve n°121, le grincement des portes à Boudebar n'est jamais anodin, il annonce toujours quelque chose.*

Ce quelque chose, c'était un hibou.

Un hibou de taille moyenne, au plumage d'un gris si pâle qu'il paraissait presque blanc, tenant dans son bec une lettre. Il vola au-dessus des têtes des élèves, ignorant les exclamations de surprise, les bougies qui vacillaient sur son passage, le professeur Rochelderoy Belheart lui-même qui

leva les yeux au ciel d'un air excédé – « Encore une interruption, gémit-il, on ne peut donc plus enseigner le noir en paix dans cet établissement ? » – et vint se poser directement sur la table de Sacré, devant son velours à moitié cousu.

La lettre était blanche. Enveloppe blanche, parchemin blanc, sceau blanc. Du blanc sur blanc, du blanc qui aurait pu être du noir si on l'avait regardé sous un certain angle – mais sous aucun angle, en réalité, le blanc n'est du noir, même à Boudebar où les contraires s'épousent volontiers. Sacré prit la lettre d'une main tremblante. Ses doigts, malhabiles, déchirèrent l'enveloppe avec la précaution d'un artificier désamorçant une bombe – car à Boudebar, pensait-il, toute lettre est une bombe, toute correspondance administrative est un engin explosif dont on ignore le mécanisme.

Il lut.

À S.V.Rotter, Maison Sakédor, Boudebar.

Objet: Constat administratif relatif à votre situation familiale.

Nous avons le regret de vous informer que votre dossier présente des "anomalies". Ces anomalies, sans être "graves" dans l'immédiat, pourraient "évoluer" en fonction de "paramètres non spécifiés".

Une enquête est ouverte. Des mesures pourraient être prises. La nature de ces mesures dépendra de votre "coopération" avec les autorités compétentes, à savoir: le DESASTRE et le rectorat de Boudebar, représenté par Mme Béliat Lindanagall, Directrice perpétuelle.

Nous vous prions de croire, Monsieur, en l'expression de notre considération la plus "vigilante".

Signé: Le Comité des Affaires Non Résolues (sous-commission "Cas Particuliers")

Sacré lut la lettre une fois. Il la lut deux fois. Il la lut trois fois, et à chaque lecture, les mots semblaient changer de sens, comme si l'encre bougeait sur le parchemin, comme si les guillemets étaient des pièges, comme si chaque mot entre guillemets était un code, un message, un avertissement qu'il devait déchiffrer avant qu'il ne soit trop tard.

Sa main se mit à trembler. Puis son bras. Puis tout son corps.

— Sacré ? fit Cassie, alarmée. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une lettre, répondit-il d'une voix blanche.

— Je vois bien. De qui ?

– Du Comité des Affaires Non Résolues.

– Jamais entendu parler.

– C'est parce que tu n'es pas un Rotter, Cassie. Les Rotter, on a toujours des affaires non résolues. C'est notre spécialité.

Il lui tendit la lettre. Cassie la lut, lentement, ses yeux verts parcourant les lignes avec une attention qu'elle n'avait pas eue jusque-là – cette attention qui vient quand on sent que quelque chose ne tourne pas rond, quand on comprend que "c'est Boudebar" ne suffit plus à expliquer l'inexplicable.

– C'est peut-être une facture, dit-elle en relevant la tête.

– Une facture ?

– Oui. Pour la baguette, peut-être. Ou pour un cours. Ou pour l'utilisation des douves de saké. Les écoles magiques, ça coûte cher, Sacré. Ma mère me l'a répété cent fois. "Cassie, si tu casse quelque chose, on te le facture. Si tu ne casse rien, on te le facture quand même, pour l'entretien de ce que tu aurais pu casser."

– Ce n'est pas une facture, Cassie. C'est un avertissement.

— Comment tu le sais ?

— Les guillemets. Ils ont mis des guillemets autour de "anomalies", "graves", "évoluer", "paramètres non spécifiés", "coopération", "vigilante". Des guillemets, Cassie. En typographie administrative, les guillemets sont un code. Ils veulent dire: "nous disons ceci, mais nous pensons cela". Anomalies entre guillemets, ça veut dire que mon existence entière est une anomalie. Graves entre guillemets, ça veut dire que c'est très grave, mais qu'ils ne veulent pas l'écrire. Coopération entre guillemets, ça veut dire qu'ils vont me forcer à collaborer, par la menace ou par le chantage. Et vigilant entre guillemets, ça veut dire...

Il s'interrompt. Sa bouche était sèche. Sa baguette, dans sa poche, était devenue brûlante – si brûlante qu'il sentait la chaleur à travers le tissu de sa robe.

— Ça veut dire quoi ? demanda Cassie.

— Ça veut dire qu'ils me surveillent. Les guillemets sont un aveu. Un aveu déguisé, hypocrite, administratif, mais un aveu quand même. On me surveille. On m'observe. On attend que je fasse une erreur. Et quand je la ferai...

— Tu vas être prudent, Sacré.

— La prudence ne suffit pas. Il faut que je découvre ce qu'ils me cachent. Pourquoi mon dossier a des anomalies. Pourquoi le chapeau a hésité. Pourquoi Jack Daniel me déteste. Pourquoi ma mère, dans son cours, m'a dit "il faut que tu saches" puis "rien". Pourquoi un fantôme amoureux d'elle me hante. Pourquoi tout, à Boudebar, tourne autour de ma famille.

Il plia la lettre avec des gestes saccadés, la glissa dans sa pêche – celle qui touchait son cœur, parce que si un avertissement devait être conservé, c'était là, contre le muscle qui battait trop vite, trop fort, qui lui disait "attention, danger, complot".

Le professeur Rochelderoy Belheart s'approcha. Ses pas, silencieux sur le sol de pierre, le trahirent par l'absence même de bruit – une absence si remarquable que Sacré leva la tête avant même que l'ombre du professeur ne tombe sur sa table.

— Rotter, dit Rochelderoy. Une lettre ? En plein cours de Stylisme Gothique ? Pendant que nous apprenons le noir ?

— Oui, professeur. Je suis désolé.

— Ne soyez pas désolé. Le noir, voyez-vous, englobe tout. Inclut tout. Absorbe tout. Même les interruptions. Même les lettres administratives.

Même les avertissements. Même la peur. Surtout la peur. La peur, Rotter, est une couleur qui n'existe pas, mais si elle existait, elle serait noire. Rangez votre lettre. Reprenez votre aiguille. Cousez votre cape. Et souvenez-vous: le noir ne juge pas. Le noir enveloppe. Le noir protège.

Il s'éloigna, retournant à son bureau, ses ciseaux d'argent luisant dans la lumière pâle des bougies noires. Sacré prit son aiguille. Ses doigts tremblaient encore. Le velours, sous ses mains, semblait plus lourd, plus hostile, comme s'il avait absorbé la peur de la lettre, comme s'il transformait l'encre des mots en fils qu'il faudrait coudre, en points qu'il faudrait assembler, en une cape noire qui le protégerait – peut-être – de ce qui l'attendait.

— Tu vas y arriver, murmura Cassie en posant sa main sur la sienne. Sa main était chaude – plus chaude que la baguette, plus chaude que la peur. Tu vas y arriver, Sacré. On va y arriver. Ensemble.

— Ensemble, répéta-t-il.

Il se mit à coudre. Point après point. Chaque piqûre de l'aiguille était un « je ne céderai pas ». Chaque nœud qu'il formait était un « je découvrirai la vérité ». Chaque centimètre de velours assemblé était une preuve qu'il avançait,

qu'il tissait sa toile, qu'il se préparait. La lettre, dans sa poche, brûlait contre son cœur. Les mots entre guillemets dansaient dans sa tête. Les anomalies. Les paramètres non spécifiés. La coopération. La vigilance.

Ce n'était pas une facture. Cassie avait tort. C'était un avertissement. Le premier avertissement. Il y en aurait d'autres. Il le savait. Il le sentait. Il l'avait noté dans sa liste de preuves, quelque part entre n°121 (*le grincement des portes*) et n°122 (*le noir n'est pas une couleur*).

La lettre était un début. Le début de la fin, ou le début du commencement. Il ne savait pas encore. Mais il saurait. Il le jura, en cousant les derniers points de sa cape noire, les derniers points de sa première semaine à Boudebar.

Dehors, la nuit tombait. Les douves de saké miroitaient sous les étoiles. Et quelque part, dans les couloirs de l'école, Loïco le fantôme errait, récitant des poèmes, ou peut-être simplement chantant pour lui-même, pour passer le temps, pour attendre que Sacré termine sa scolarité.

Chapitre 15 – Cassie enquête

La salle d'Histoire de la magie alcoolisée se situait dans les sous-sols de Boudebar, à un niveau si profond que les étudiants plaisantaient en disant qu'il fallait prendre un ticket de métro pour y accéder. L'air y était épais et immobile, chargé de l'odeur des parchemins centenaires, de l'encre qui avait séché depuis des siècles, et de cette mélancolie particulière aux lieux où le temps s'est arrêté, où les heures passent sans que personne les voie, où les cours s'égrènent comme des perles qu'on enfilerait dans le noir. Les murs étaient couverts de tapisseries représentant des scènes de beuveries historiques – la signature de la Charte de l'Ivresse en 1382, le Grand Traité du Houblon en 1475, la Révolte des Sobres en 1523 (rapidement matée, car les sobres, privés d'alcool manquent de coordination). Les fenêtres, inexistantes, laissaient place à des torchères dont la flamme brûlait d'un orange fatigué, comme si le feu lui-même trouvait ce cours soporifique.

Gwenolafée, la professeure, était une vieille dame si petite qu'on la voyait à peine derrière son bureau – un bureau en chêne massif, sculpté de scènes bachiques, sur lequel s'empilaient des manuscrits dont les titres semblaient avoir été choisis par un comité de ronchons: *Brève chronologie des ivresses oubliées, Les grands vins des petites époques, Du bon usage du saké dans les*

négociations diplomatiques avant l'invention du téléphone. Elle portait une robe grise dont les plis semblaient contenir des décennies de poussière, et ses cheveux blancs, fins comme des toiles d'araignée, flottaient autour de son visage dans un mouvement perpétuel qui n'était pas dû au vent – car il n'y avait pas de vent, dans cette salle – mais à une agitation intérieure que personne n'avait jamais réussi à identifier.

– Chapitre un, dit Gwenolafée d'une voix qui ressemblait au bruit d'une feuille qu'on froisse.

Les élèves avaient à peine eu le temps de sortir leurs parchemins.

– L'invention de la bière magique, poursuivit la professeure. On situe cet événement aux alentours de l'an 800 avant notre ère, dans une région que les historiens appellent aujourd'hui... aujourd'hui... attendez, je cherche...

Elle fouilla dans ses papiers, les bras disparaissant presque entièrement dans les piles de documents, comme si elle s'enfonçait dans des sables mouvants administratifs.

– ...aujourd'hui la Belgique. Oui, la Belgique. Un moine... ou peut-être une nonne... les sources divergent... aurait accidentellement laissé

fermenter sa soupe d'orge. En goûtant le résultat, il – ou elle – déclara: "Ceci n'est pas de la soupe. Ceci est autre chose." Et ainsi naquit la bière. Ainsi naquit la magie alcoolisée. Ainsi naquit...

Elle s'interrompit. Ses yeux vagues, d'un bleu si clair qu'ils paraissaient presque blancs, parcoururent la salle. La plupart des élèves étaient déjà endormis. Barnabé, la tête sur ses bras, ronflait doucement. Eugénie, les lunettes de travers, avait produit un petit filet de bave qui coulait lentement sur son parchemin. Même certains des plus studieux – ceux qui prenaient des notes frénétiques les premières minutes – avaient succombé, leurs plumes tombant de leurs doigts comme des oiseaux frappés par une fatigue soudaine.

Seuls Sacré et Cassie résistaient encore. Parce qu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre. Parce qu'ils s'étaient promis, la veille, de ne plus jamais s'endormir en cours. Parce que la lettre, le message aux guillemets, les avertissements – tout cela les maintenait dans un état d'éveil si intense que même le mal de mer des sous-sols ne parvenait pas à les happer.

— Note-le, murmura Cassie en poussant son carnet vers Sacré.

— Note quoi ?

— Ce qu'elle dit. "Ceci n'est pas de la soupe. Ceci est autre chose." Ça te rappelle quelque chose ?

— Le boulanger, dit Sacré. "Ce n'est pas du tout ce que vous croyez."

— Exactement. Les phrases qui disent qu'une chose n'est pas ce qu'elle paraît. C'est un motif récurrent à Boudebar. Comme les guillemets.

— Tu notes ?

— Je note. C'est toi qui m'as appris à noter, Sacré. Ne viens pas te plaindre maintenant.

Gwenolafée, qui avait entre-temps sorti un râteau – un râteau miniature, comme ceux qu'utilisent les jardiniers nains – pour désigner un point sur une carte accrochée au mur, continua son monologue. Sa voix, monocorde, hypnotique, était une arme de destruction massive contre la vigilance. Les mots s'écoulaient d'elle comme un liquide trop lent, trop épais, trop tiède, et chaque phrase était une invitation au sommeil, une caresse sur les paupières, une berceuse que personne n'avait demandée.

— ...et c'est ainsi que les Celtes, ayant découvert les vertus de l'hydromel, établirent les premières règles de la consommation rituelle. Ces règles, codifiées par le druide Aupaelfe au troisième siècle, stipulaient que...

Sa voix s'éloigna, devint un murmure, puis un bourdonnement, puis une simple présence sonore qu'on finissait par oublier, comme on oublie le bruit du réfrigérateur dans une cuisine – jusqu'à ce qu'il s'arrête, et qu'on réalise soudain qu'il était là.

Cassie écrivit:

Théorie n°1 – Boudebar est une école où l'on enseigne la méfiance au point que les élèves deviennent incapables de faire confiance à qui que ce soit, y compris à leurs propres sens. Les professeurs participent à ce conditionnement, chacun à sa manière: Jack Daniel par l'humiliation, Crayonne par la paranoïa programmée, Rochelderoy par l'esthétique de la souffrance, et Gwenolafée par... l'ennui ? L'ennui est-il une arme pédagogique ?

Elle poussa le carnet vers Sacré.

Il lut, hocha la tête, écrivit à son tour:

Preuve n°130 – Gwenolafée utilise l'ennui comme méthode d'endormissement de la conscience. Pendant que les élèves sommeillent, que se passe-t-il ? Des

informations sont-elles transmises que seuls les réveillés entendent ? Des complots se tissent-ils sous nos yeux fermés ? Je dois rester éveillé. Je dois noter tout. Même le rien.

— Note-le, murmura Cassie.

— Je note, répondit Sacré.

Un ronflement – plus fort que les autres – attira leur attention. C'était Barnabé, dont le nez émettait des sons qui ressemblaient à un instrument de musique mal accordé. D'autres élèves, dans la pénombre, s'étaient affaissés sur leurs tables, formant un champ de ruines vivantes que l'Histoire de la magie alcoolisée avait fauchées sans pitié. Eugénie, dont la tête avait glissé de son bras, était maintenant allongée sur le parchemin, ses cheveux formant une auréole autour de son visage paisible.

— On devrait peut-être les réveiller, dit Cassie.

— Pour quoi faire ? Ils ne notent rien. Ils n'enquêtent pas. Ils ne savent pas.

— Ils savent dormir. C'est déjà une compétence, à Boudebar.

— Pas la bonne.

Gwenolafée, indifférente aux corps qui s'affalaient autour d'elle, avait sorti une grande flasque d'argent de sous son bureau. Elle but une longue gorgée – l'occasion, pour Sacré, de remarquer que l'étiquette portait l'inscription « Eau – (contient de l'alcool, beaucoup d'alcool, mais l'étiquette dit "Eau" pour des raisons administratives) » – et reprit son discours.

— ...et c'est au quatorzième siècle, sous le règne de...

Elle hésita. Son regard, perdu dans les volutes de la torche la plus proche, semblait chercher quelque chose – un souvenir, une date, une raison d'être là.

— ...sous le règne de... quelqu'un... que la première école de sorcellerie alcoolisée fut fondée. Pas Boudebar. Non. Une autre. Qui a brûlé. Incendie criminel. Ou accident de chaudron. Les archives sont floues. Tout ça pour dire que Boudebar, finalement, c'est une chance. Une chance d'être là. Une chance d'apprendre. Une chance de...

Sa voix s'éteignit. Ses yeux se fermèrent. Sa tête bascula en arrière, et elle se mit à ronfler – un ronflement si discret qu'on aurait pu le confondre avec le bruit du vent, si le vent avait existé dans cette salle.

Le silence tomba. Le silence absolu. Ce silence qui n'arrive que quand tout le monde dort, y compris le professeur.

— Elle s'est endormie, dit Cassie.

— Elle enseigne l'Histoire de la magie alcoolisée. C'est probablement la méthode pédagogique la plus adaptée.

— On fait quoi ?

— On note, Sacré. On note tout.

Ils notèrent. Ils notèrent que le cours durait deux heures et que, selon leurs calculs, le temps de sommeil effectif des élèves était d'environ une heure cinquante-cinq – soit seulement cinq minutes d'attention réelle réparties sur l'ensemble de la session. Ils notèrent que Gwenolafée, malgré son air égaré, avait placé une boule de cristal sur son bureau, une boule de cristal qui ressemblait à un œil, un œil qui bougeait, un œil qui suivait les mouvements des rares élèves éveillés. Ils notèrent que le ronflement de la professeure était curieusement mélodieux, comme une berceuse inversée qui vous endormait non pas par sa douceur mais par sa perfection même.

— C'est un complot, murmura Sacré.

— L'ennui, tu veux dire ?

— L'ennui, le sommeil, la boule de cristal qui nous regarde. Tout est lié. On veut nous endormir pour mieux nous surveiller. L'Histoire de la magie alcoolisée n'est pas un cours. C'est une expérience.

— Ou c'est juste un cours chiant, Sacré. Parfois, les choses sont simples.

— Rien n'est simple à Boudebar. Tu le sais. Tu notes. Tu enquêtes. Tu es devenue comme moi.

Cassie le fixa. Ses yeux verts, dans la lumière orange des torchères, avaient cette nuance particulière qu'ils prenaient quand elle était en désaccord avec lui mais qu'elle ne parvenait pas à lui donner tort.

— Je ne suis pas devenue comme toi. Je t'accompagne. C'est différent.

— C'est la même chose.

— Non. Toi, tu notes pour prouver un complot. Moi, je note pour ne rien oublier. Toi, tu vois des ennemis partout. Moi, je vois des questions. Toi, tu es parano. Moi, je suis... prudente.

— La prudence est une forme de paranoïa douce.

— Et la paranoïa, une forme de prudence agressive. On tourne en rond.

Elle écrivit dans son carnet:

Théorie n°2 – Sacré a raison sur le fond mais pas sur la forme. Boudebar est effectivement une école où les apparences sont trompeuses et où les adultes cachent des choses. Mais est-ce un complot contre lui personnellement, ou simplement le fonctionnement normal d'une institution magique qui a passé huit siècles à accumuler les secrets et les non-dits ? Je ne sais pas encore. Mais je note.

Un bruissement – ce bruissement particulier – annonça l'arrivée de Loïco. Le fantôme émergea du mur du fond, traversa la rangée d'élèves endormis (Barnabé tressaillit dans son sommeil, comme s'il avait senti passer une ombre), et vint flotter au-dessus de la table de Sacré et Cassie.

— Ils dorment tous, constata Loïco en désignant la salle d'un geste large. Même la professeure. C'est impressionnant. À mon époque, on tenait mieux l'alcool. Et l'ennui. Surtout l'ennui.

— Loïco, dit Cassie. Tu pourrais nous aider, peut-être ?

— Vous aider ? À quoi ?

— À enquêter. Tu es un fantôme. Tu passes à travers les murs. Tu vois des choses que nous ne voyons pas. Tu entends des conversations que nous n'entendons pas. Tu pourrais être... un informateur.

Le fantôme parut surpris. Il se tourna vers Sacré, comme pour chercher une confirmation, ou une permission.

— Elle a raison, dit Sacré à contrecœur. Tu pourrais être utile.

— Utile ? répéta Loïco, comme s'il goûtait un mot qu'il n'avait jamais prononcé. On ne m'a jamais demandé d'être utile. On m'a demandé d'être décoratif. De faire peur aux petits. De réciter des poèmes la nuit dans les couloirs. Mais utile... c'est une promotion.

— Alors, tu acceptes ?

— J'accepte. Mais à une condition.

— Laquelle ?

Le fantôme s'approcha. Son visage nacré, dans la lumière des torches, prit une expression qu'il n'avait jamais eue – une expression sérieuse, presque grave, comme si lui aussi, le fantôme

ridicule, le fantôme amoureux de Crayonne, le fantôme qui s'était fait tuer par erreur, pouvait avoir des moments de profondeur.

— Tu me raconteras tout, dit-il à Sacré. Pas seulement les preuves. Pas seulement les théories. Tout. Ce que tu ressens. Ce que tu penses. Ce que tu caches. Parce que tu caches des choses, Sacré Rotter. Je les sens. Dans le noir de tes nuits, quand tu crois que personne ne te regarde, tu as des regards... des regards qui ne sont pas de ton âge. Des regards qui ont vu trop de choses, ou pas assez. Je veux savoir. Je veux comprendre pourquoi tu es comme ça. Pourquoi tu es le fils de Sano et Crayonne. Pourquoi tout le monde te regarde, là où tu passes. Pourquoi ta baguette est rare. Pourquoi le chapeau a hésité. Pourquoi Jack Daniel te déteste. Pourquoi ta mère ne te regarde pas dans les yeux quand elle te parle, même si ses yeux sont les mêmes que les tiens. Pourquoi...

— D'accord, coupa Sacré. D'accord. Je te raconterai. Mais en échange, tu nous aides. Tu écoutes. Tu observes. Tu nous rapportes tout ce que tu entends dans les couloirs, dans les salles des professeurs, dans les bureaux fermés, dans les caves où l'on ne va pas.

— Marché conclu.

Loïco tendit sa main – sa main froide, éthérée, qui traversa la table sans la déranger – et Sacré la serra. La poignée de main dura une seconde. C'en fut assez pour que Sacré sente tout le poids du fantôme, toute sa légèreté, toute sa tristesse, toute sa volonté de faire quelque chose – enfin – de son éternité inachevée.

– C'est donc ça, dit Cassie. On a un informateur fantôme.

– On a un allié, corrigea Sacré. C'est mieux.

Gwenolafée ronfla plus fort dans son sommeil. Les élèves endormis remuèrent à peine. Dans le couloir, quelque part, un escalier grinça, comme s'il changeait d'avis sur la direction qu'il devait prendre. Sacré sortit son carnet.

Preuve n°131. Loïco est désormais notre informateur. C'est risqué. Un fantôme amoureux de ma mère, qui a été tué par mon père, et qui me hante depuis mon arrivée. Peut-on vraiment lui faire confiance ? Je note: non. Mais on n'a pas le choix. À Boudebar, on n'a jamais le choix. On s'adapte. On survit. On note.

– Note-le, dit Cassie en voyant Sacré écrire.

– Je le note. Je note tout. C'est toi qui m'as dit de le faire.

— Je commence à regretter.

— Trop tard. Tu es complice, maintenant.

Cassie soupira. Mais c'était un soupir différent des soupirs précédents. Un soupir qui disait « je suis coincée avec toi, avec tes preuves, avec ton complot, avec ta paranoïa, et même si c'est absurde, même si c'est probablement faux, même si tout ça n'est qu'un gigantesque malentendu... je reste. Parce que c'est toi. Parce que c'est nous. Parce que c'est Boudebar ».

Elle écrivit dans son carnet:

Théorie n°3 – Sacré n'est pas fou. Ou plutôt, si, il l'est. Mais sa folie a une méthode. Et cette méthode, peut-être, est la seule façon de survivre à Boudebar. Je note. Je doute. Je note mes doutes. C'est ça, enquêter: douter de tout, y compris de ses propres doutes. Surtout de ses propres doutes.

Gwenolafée se réveilla soudain, comme si une alarme invisible avait sonné dans sa tête. Elle regarda la salle, les élèves endormis, la boule de cristal qui bougeait encore, Sacré et Cassie qui rangeaient leurs carnets.

— ...et c'est ainsi, dit-elle, comme si elle n'avait jamais cessé de parler, que Boudebar devint ce

qu'elle est aujourd'hui: une école, une maison, une légende. La séance est terminée. Révisez vos notes. Si vous en avez. Ceux qui n'en ont pas... réviseront quand même. Parce qu'à Boudebar, on révisé toujours. Toujours.

Les élèves se réveillèrent en sursaut, comme tirés d'un rêve collectif. Barnabé essuya la bave sur sa joue. Eugénie remit ses lunettes. Tous se levèrent, titubants, les yeux encore pleins de sommeil, les esprits encore engourdis par deux heures de berceuse historique.

Sacré et Cassie sortirent les derniers. Loïco, fidèle à sa promesse, traversa le mur et disparut dans le couloir, sans doute pour commencer sa mission d'information – ou pour aller réciter des poèmes à une statue, les deux n'étant pas incompatibles dans son emploi du temps spectral.

— Tu crois qu'il va vraiment nous aider ? demanda Cassie.

— Je crois qu'il va essayer. C'est déjà quelque chose.

— Et tu crois qu'on va vraiment découvrir quelque chose ? Ou qu'on va tourner en rond pendant sept ans, à noter des preuves qui n'en sont pas, à interpréter des signes qui n'existent pas ?

Sacré s'arrêta. Il sortit de sa poche la lettre – la lettre aux guillemets, le premier avertissement. Il la déplia, la relut. Les mots étaient toujours là. Les anomalies. Les paramètres non spécifiés. La coopération. La vigilance.

– On va découvrir, dit-il. Parce qu'il y a quelque chose à découvrir. Je le sens. Là. Dans ma baguette. Dans cette lettre. Dans le regard de ma mère. Dans la façon dont Jack Daniel serre les dents quand il me voit. Dans la boule de cristal de Gwenolafée qui nous regardait, toi et moi, pendant que tout le monde dormait. Ce n'est pas rien, Cassie. Ce sont des preuves. Des preuves qui s'accumulent.

– Et si ce n'était que des coïncidences ?

– Les coïncidences, à Boudebar, n'existent pas. C'est la première chose qu'on apprend. C'est la première chose qu'on note.

Il rangea la lettre, glissa la main dans sa poche pour toucher sa baguette – tiède, toujours tiède – et se remit à marcher.

Cassie le suivit. Son carnet rouge battait contre sa cuisse comme un cœur auxiliaire, comme un organe qu'elle avait développé pour survivre à Boudebar – un organe de notation, d'enquête, de doute. Elle n'avait pas demandé à devenir

complice. Mais elle l'était. Malgré elle. À cause de lui. À cause d'eux.

Dans le couloir, Loïco apparut brièvement, agitant la main, souriant de son sourire nacré.

— Je commence ce soir, dit-il. Les sous-sols d'abord. Les professeurs y tiennent des réunions secrètes, paraît-il. Ou alors c'est la cave à vin. Je vous dirai.

Et il disparut, laissant derrière lui un frisson dans l'air.

Le duo continua son chemin. Les preuves s'accumulaient. L'enquête commençait vraiment. Boudebar. C'était ça, Boudebar. Et ils étaient dedans. Pour sept ans. Ou six. Ou cinq. Selon le dossier, selon les anomalies, selon les paramètres non spécifiés. Sacré nota cette pensée, lui aussi. Et Cassie, complice malgré elle, nota la sienne. Le duo avançait. L'enquête continuait.

Chapitre 16 – À la Bibliothèque

La bibliothèque de Boudebar occupait l'intégralité de l'aile est du château, une aile que les architectes avaient conçue dans un style que l'on aurait pu qualifier de « gothique exacerbé » si l'on était bienveillant, et de « cauchemar architectural » si l'on était honnête. Des arcs-boutants soutenaient des arcs-boutants, eux-mêmes renforcés par des contreforts qui semblaient avoir été ajoutés par un maçon pris de panique. Des gargouilles, dont certaines avaient été animées par des sortilèges au quatorzième siècle et n'avaient jamais reçu l'ordre de s'arrêter, tournaient la tête en continu, fixant les passants avec un regard de pierre qui aurait pu être de l'indifférence ou du mépris, selon l'angle de la lumière. Et au-dessus de la porte d'entrée, gravée dans le linteau de chêne massif, une inscription en lettres d'or: « *Le savoir est une ivresse. Mais l'ivresse, quand elle est partagée, devient sagesse.* »

- C'est beau, dit Cassie en levant les yeux.
- C'est suspect, répondit Sacré.
- Tout est suspect, pour toi.
- Non. Juste ce qui l'est.

Ils poussèrent la porte.

L'intérieur de la bibliothèque était si vaste que Sacré eut l'impression, l'espace d'un instant, d'être entré dans une cathédrale dont le dieu serait l'oubli. Des rangées de rayonnages s'étendaient à perte de vue, alignant des milliers, des dizaines de milliers de livres dont les dos, dans des tons de cuir bruni, de velours élimé et de parchemin gratté, formaient une mosaïque de couleurs ternes où dominaient le brun, le rouge sombre et ce vert si foncé qu'il tire sur le noir. La hauteur des plafonds stupéfiait – on distinguait à peine les voûtes, perdues dans une pénombre que des lustres en fer forgé, suspendus à des chaînes d'une longueur déraisonnable, éclairaient d'une lumière jaune et vacillante. Des échelles mobiles, montées sur des roulettes, permettaient d'accéder aux rayonnages supérieurs, et certaines bougeaient toutes seules, comme si des mains invisibles les poussaient, comme si la bibliothèque elle-même s'animait, se déplaçait, se réorganisait selon des lois que personne ne connaissait.

Et au centre de tout cela, trônant comme un autel dans une église dédiée au chaos, se trouvait la salle des ordinateurs.

— Voilà, murmura Sacré. Notre outil de recherche. Notre fenêtre sur le monde. Notre preuve, si j'ose dire.

– Tu oses toujours, dit Cassie. C'est ton problème.

La salle des ordinateurs était une pièce vitrée, installée là par des administrateurs qui, dans les années 90, avaient cru que « l'informatique allait révolutionner l'enseignement de la magie alcoolisée ». Les vitres étaient couvertes d'une pellicule de poussière que nul nettoyage magique n'avait réussi à dissiper – parce que la poussière, à Boudebar, avait une conscience, et qu'elle refusait de partir. À l'intérieur, une dizaine d'ordinateurs étaient alignés sur des tables en formica beige, ce beige des années 80 que l'on ne trouve plus que dans les administrations qui ont cessé d'espérer.

Des ordinateurs. Sacré s'approcha. Le premier, allumé, affichait un fond d'écran bleu avec le logo de Windows 98 – ce logo qui ressemblait à un drapeau dansant, symbole d'une époque révolue où l'on croyait encore que la technologie rendrait heureux. Le second, également allumé, était bloqué sur un écran de veille dont les formes géométriques tournoyaient lentement. Le troisième, éteint, portait une affichette: « HORS SERVICE – (comme d'habitude) – Prière de contacter Saperlipopette, bibliothécaire, pour toute réclamation. Délai de traitement: entre trois jours et trois siècles. »

– Ils datent de quand, ces trucs ? demanda Cassie.

– De l'époque où mes parents étaient étudiants, probablement. Regarde.

Il désigna un autocollant sur le premier ordinateur:
« Intel Pentium – 200 MHz – Windows 98 –
Internet Explorer 5.0 – Connecté par modem 56k ».

– 56k, lut Cassie à voix haute. C'est... c'est lent, hein ?

– C'est historique. C'est pire que lent. C'est une insulte à la notion même de vitesse. Avec ça, une recherche qui prendrait cinq secondes sur un ordinateur normal prendra quatre heures ici. Cinq heures si le modem tousse. Six heures s'il pleut.

– Mais pourquoi ?

– C'est ce que je vais découvrir.

Sacré s'installa devant l'ordinateur le moins poussiéreux – un modèle beige dont l'écran cathodique bourdonnait doucement, comme un chat qui ronronne sans savoir pourquoi. Il appuya sur le bouton d'allumage. La machine mit trois minutes à démarrer. Pendant ce temps, il compta les secondes. 180 secondes. Trois minutes. Une éternité, en informatique. *Preuve n°135 – Lenteur délibérée* nota-t-il mentalement. *On veut nous*

décourager de chercher. On veut que nous abandonnions. Je ne céderai pas.

L'écran afficha enfin le bureau. Une icône « Internet Explorer » clignotait, comme pour dire « clique sur moi, si tu l'oses ». Sacré cliqua.

Le modem émit une série de sons stridents – cette mélodie d'une autre époque, faite de grésillements, de sifflements, de craquements, qui annonçait qu'une connexion s'établissait, lentement, péniblement, comme un vieillard qui monte un escalier. Le bruit remplit la bibliothèque, rebondit sur les voûtes, réveilla quelques livres qui sommeillaient dans les rayonnages.

– C'est quoi, ce bruit ? demanda une voix derrière eux.

Loïco émergea d'un rayonnage. Le fantôme flottait à quelques centimètres du sol, la tête légèrement inclinée, l'air de celui qui a été dérangé dans une activité importante – peut-être la contemplation de son propre nombril, ou la récitation de poèmes à une araignée.

– On cherche, dit Cassie.

– Vous cherchez dans des machines ? s'étonna Loïco. De mon temps, on cherchait dans les livres.

On les ouvrait, on les lisait, on tournait les pages.
Ça prenait du temps, certes.

— Les livres, on les consulte aussi, répondit Sacré.
Mais les livres sont écrits par des gens. Et les gens mentent. Alors que les ordinateurs...

— Les ordinateurs aussi mentent, l'interrompt Loïco. Surtout ceux de Boudebar. Ils sont programmés par l'administration. Et l'administration, c'est Bélial Lindanagall. Et Bélial Lindanagall...

Sa voix s'éteignit, comme si prononcer le nom de la directrice avait des conséquences qu'il préférait éviter. Il se contenta de lever les yeux au ciel – un geste qui, chez un fantôme, prenait une dimension particulière, car le ciel, à travers la voûte de pierre, n'était pas visible, mais Loïco le regardait quand même, par principe.

— ...Bélial Lindanagall, répéta-t-il plus bas, n'aime pas qu'on cherche. Elle préfère qu'on trouve ce qu'elle a décidé qu'on trouve. C'est pour ça que les machines sont lentes. C'est pour ça qu'Internet est en 56k. C'est pour ça que les pages mettent des heures à charger. Le temps qu'elles chargent, vous avez oublié ce que vous cherchiez. Ou vous avez changé d'avis. Ou vous vous êtes endormis. Stratégie classique.

— Stratégie de dissimulation, compléta Sacré. Je savais. Preuve n°136 – La lenteur des ordinateurs de Boudebar n'est pas un accident technique. C'est une mesure délibérée pour entraver l'accès à l'information. Les administrateurs veulent contrôler ce que les élèves savent, ce qu'ils découvrent, ce qu'ils pensent.

— Ou alors, proposa Cassie, c'est juste des vieux ordinateurs. Parce que l'école n'a pas d'argent. Parce que tout le budget passe dans le saké des douves. Parce que la modernité, à Boudebar, ça fait peur. Parce que...

— Arrête, Cassie. Tu ne vas pas trouver des excuses à tout.

— Je ne trouve pas des excuses. J'envisage des hypothèses alternatives. C'est ça, enquêter.

Loïco s'assit – ou plutôt, il fit le geste de s'asseoir – sur une chaise voisine. La chaise, sous son poids inexistant, ne bougea pas. Le fantôme croisa les jambes, posa ses mains sur ses genoux, et regarda les deux enfants avec une expression que Sacré ne put déchiffrer. C'était peut-être de la bienveillance. C'était peut-être de la curiosité. C'était peut-être, simplement, l'expression d'un mort qui n'a plus rien à faire de son visage et le laisse faire ce qu'il veut.

— Vous cherchez quoi, au juste ? demanda-t-il.

— L'histoire de Boudebar, répondit Cassie. Les vraies histoires. Celles qu'on ne raconte pas en cours.

— Les incidents, ajouta Sacré. L'incident de 1642, dont Béliat a parlé le premier jour. La grande beuverie de 1899. Les départs récents. Les anomalies. Mon dossier. Les guillemets. Les lettres. Tout.

Loïco parut réfléchir. C'était un spectacle étrange que celui d'un fantôme qui réfléchit – ses traits se figeaient, ses yeux devenaient encore plus vagues.

— L'incident de 1642, dit-il enfin. J'en ai entendu parler. Mais les versions divergent. Les uns disent que c'est une histoire de chaudron explosif. Les autres, une histoire de pacte avec une divinité mineure du houblon. Les troisièmes, moins nombreux, murmurent que c'est l'année où la première lettre administrative aux guillemets a été envoyée. Un élève l'avait reçue. Il s'appelait...

Il chercha dans sa mémoire, cette mémoire de fantôme qui stocke tout mais classe mal.

— ...il s'appelait Rotter, je crois. Oui. Un Rotter. Un ancêtre, peut-être. Lui aussi, il avait reçu une lettre

avec des guillemets. Lui aussi, il avait cru que c'était un avertissement. Lui aussi, il avait enquêté. Et lui aussi...

Le silence. Loïco ne termina pas sa phrase. Les Rotter, pensa Sacré, ne terminent jamais leurs phrases. C'est une maladie de famille.

— Et lui aussi quoi ? insista Cassie.

— Et lui aussi... on ne l'a plus jamais revu.

Le modem émit un bip. L'écran d'Internet Explorer s'était enfin chargé – une page blanche, avec un logo qui tournait indéfiniment.

— La page met un temps fou à s'afficher, dit Sacré. Regarde.

Il cliqua sur le champ de recherche. Tapa: « Incident 1642 Boudebar ». Puis il appuya sur Entrée.

Attente.

Cinq secondes. Dix secondes. Vingt secondes. Une minute. Le modem grésillait, sifflait, crachait des sons qui ressemblaient à une conversation dans une langue morte. L'écran restait blanc. La barre de progression, en bas, avançait par à-coups – 3%,

puis 5%, puis 3% à nouveau, comme si elle avait oublié où elle en était.

— Tu vas y passer l'après-midi, dit Cassie. On a trois heures entre deux cours, Sacré. Trois heures. Et la moitié de ces trois heures sera absorbée par le temps de chargement.

— C'est ce qu'ils veulent, répondit Sacré en serrant les dents. Que je perde mon temps. Que j'abandonne. Que je me contente de ce qu'on me donne. Je ne céderai pas.

— Tu es têtu.

— Je suis un Rotter. C'est pareil.

Loïco, qui s'était levé de sa chaise (ou plutôt, qui avait flotté hors de sa position assise), vint se placer derrière l'ordinateur. Il regarda l'écran, les yeux plissés, comme s'il essayait de lire à travers la lenteur, à travers la poussière, à travers les décennies d'oubli.

— Tu sais, Sacré, dit-il. Même si tu trouves quelque chose, est-ce que tu le croiras ? Est-ce que tu ne penseras pas que c'est un faux, un piège, un leurre ? Ta paranoïa, elle te protège, certes. Mais elle t'empêche aussi de voir. Parfois, les réponses sont simples. Parfois, l'incident de 1642, c'est

vraiment une histoire de chaudron qui a explosé. Parfois, la grande beuverie de 1899, c'est vraiment une beuverie. Parfois, une vieille machine lente, c'est juste une vieille machine lente. Pas un complot. Pas une dissimulation. Juste un budget insuffisant et une administration qui s'en fout.

Sacré tourna la tête vers le fantôme. Ses yeux bleus – ces yeux de sa mère, ces yeux qui voyaient trop, qui lisaient entre les lignes, qui décortiquaient chaque détail – rencontrèrent les yeux vagues de Loïco.

– Tu crois ça, toi ? demanda-t-il.

– Je ne crois rien, Sacré. Je suis un fantôme. Les fantômes ne croient pas. Ils savent. Ou ils ne savent pas. Moi, je ne sais pas. Je suis mort avant d'avoir appris à faire la différence entre un complot et une coïncidence. Peut-être qu'il n'y a pas de différence. Peut-être que tout est complot. Peut-être que rien ne l'est. Ça dépend de l'angle, de la lumière, du nombre de verres qu'on a bus avant de regarder.

L'écran s'anima soudain. La page, après une éternité, venait de se charger. Mais au lieu des résultats attendus, un message s'afficha, en lettres rouges sur fond blanc:

« Accès restreint. Cette requête nécessite une autorisation de niveau 3. Veuillez contacter l'administrateur réseau – Saperlipopette – pour toute demande d'accès. Délai de réponse: variable. Patience requise. Méfiance recommandée. »

— Niveau 3, lut Cassie. C'est élevé ?

— Béal est niveau 7, répondit Sacré. Les professeurs sont niveau 5. Les élèves sont niveau 0. Le niveau 3, c'est une catégorie spéciale. Pour les informations qu'on ne veut pas cacher complètement, mais qu'on ne veut pas non plus montrer librement. Des informations sensibles. Des informations dangereuses. Des informations...

— ...sur des incidents qui impliquent des Rotter ? compléta Loïco.

— Peut-être.

Le fantôme leva les yeux au ciel. Le silence, dans la bibliothèque, était si profond qu'on entendait la poussière tomber des rayonnages – un bruit infime, à peine perceptible, mais Sacré l'entendait. Il entendait tout.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Cassie.

— On trouve un autre moyen, dit Sacré. Les livres. Les livres ne sont pas protégés par des niveaux d'accès. Les livres, on peut les ouvrir, les lire, les interpréter. Les livres mentent, mais au moins, ils mentent de façon stable. On peut confronter leurs mensonges entre eux. Les recouper. Trouver la vérité dans l'écart.

— Sacré, les livres sur l'incident de 1642, ils sont où ?

— Pas dans les rayonnages publics. Dans les réserves. Les réserves sont fermées à clé. Mais nous avons un atout.

Il se tourna vers Loïco.

— Toi, dit-il. Tu passes à travers les murs. Tu passes à travers les portes. Tu passes à travers les serrures. Tu vas entrer dans les réserves, Loïco. Tu vas chercher les livres qui parlent de l'incident de 1642, de la grande beuverie de 1899, des départs récents. Tu vas nous les rapporter. Ou tu vas les lire sur place, et tu nous raconteras.

Le fantôme ouvrit la bouche. La referma. L'ouvrit à nouveau.

— C'est dangereux, dit Loïco. Les réserves, il paraît qu'elles sont gardées. Par des sorts. Des sorts anti-

fantômes. Des sorts qui brûlent, qui paralysent, qui envoient en enfer – enfin, en enfer des fantômes, qui est un endroit très triste, paraît-il, avec des nuages gris et de la musique d'ascenseur en boucle.

– Tu as peur ?

– Je suis mort, Sacré. Je ne peux plus avoir peur. C'est l'avantage. Mais je peux avoir... des réserves. Des hésitations. Des doutes. C'est la même chose, pour un fantôme.

– Est-ce que tu le feras, oui ou non ?

Loïco le regarda longtemps. Ses yeux vagues, dans la lumière jaune des lustres, prirent soudain une profondeur qu'ils n'avaient jamais eue – comme si le fantôme, pour la première fois depuis sa mort, se souvenait qu'il avait été vivant, qu'il avait été amoureux, qu'il s'était fait tuer par erreur, et que tout cela, peut-être, n'avait de sens que si maintenant, ici, avec ces deux enfants qui enquêtaient sur des complots, il faisait quelque chose d'utile.

– Oui, dit-il. Je le ferai. Mais pas maintenant. Cette nuit. Quand tout le monde dort. Quand les gardes sont moins vigilants. Quand les sorts anti-fantômes... enfin, les sorts anti-fantômes, ils sont

toujours actifs, mais la nuit, ils sont moins...
moins... je ne sais pas le mot. Moins motivés.
Comme tout le monde.

— Cette nuit, répéta Sacré. On se retrouve ici. Au
coup de minuit.

— Minuit, c'est bien, dit Loïco. C'est l'heure des
fantômes. Et des complots. Et des révélations.
J'aime minuit.

Il disparut – non pas en traversant un mur, mais en
s'évanouissant lentement, comme une fumée qui se
disperse, comme un souvenir qui s'efface, comme
une phrase qu'on ne finit pas. Les Rotter, pensa
Cassie, ne sont pas les seuls à ne pas finir leurs
phrases. Les fantômes non plus.

Le modem émit un dernier bip. L'écran affichait
toujours le message d'accès refusé. La barre de
progression, en bas, indiquait « 87% –
téléchargement interrompu ». Sacré éteignit
l'ordinateur. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

— Cette nuit, dit Cassie. On va vraiment se
retrouver ici à minuit ?

— Oui.

— Et si on se fait prendre ?

- On ne se fera pas prendre.
- Tu en es sûr ?
- Non. Mais on n'a pas le choix.

Il sortit son carnet, écrivit rapidement:

Preuves n°137 à 140. La bibliothèque de Boudebar, ses ordinateurs en Windows 98, son modem 56k, ses accès restreints. Tout cela est conçu pour empêcher la recherche. Pour décourager l'enquête. Pour maintenir l'ignorance. Je ne me laisserai pas faire. Cette nuit, Loïco entrera dans les réserves. Cette nuit, les secrets commenceront à se dévoiler.

Il referma le carnet, le glissa dans sa poche – celle qui touchait son cœur – et se leva.

- On y va, dit-il. Le prochain cours commence dans vingt minutes. Métamorphose des états d'ébriété. Avec le professeur Kvasir. Paraît qu'il est sévère.
- Tous les professeurs sont sévères, à Boudebar.
- Non. Ils sont suspects. C'est différent.

Il sortit de la bibliothèque, Cassie sur ses talons. Derrière eux, les ordinateurs bourdonnaient

doucement, comme des insectes endormis. Les rayonnages ployaient sous le poids des livres qui ne disaient pas toute la vérité. Les échelles mobiles, d'elles-mêmes, s'étaient arrêtées.

Minuit. La bibliothèque. Les réserves. Loïco.

Cette nuit, l'enquête franchirait une nouvelle étape. Sacré le sentait. Sa baguette, dans sa poche, était tiède – plus tiède que d'habitude – comme si elle aussi attendait.

Minuit. Dans quelques heures. Les secrets commenceraient à tomber. Ou pas.

Mais il fallait essayer. Il fallait toujours essayer. C'était ça, être un Rotter. Essayer. Toujours. Même quand tout disait que c'était inutile. Même quand on vous répétait que c'était normal. Sacré essayerait. Cette nuit.

Chapitre 17 – Le gardien des clefs... de la cave

Minuit à Boudebar n'était pas une heure comme les autres. C'était une heure liquide, une heure qui coulait entre les doigts, une heure qui semblait avoir été distillée dans quelque alambic oublié des sous-sols, puis versée sur le château comme un sirop trop épais. Les couloirs, si animés le jour, étaient déserts – non pas d'une désertion ordinaire, celle qui vient du sommeil, mais d'une absence plus profonde, plus définitive, comme si les murs eux-mêmes avaient retenu leur souffle. Les torches, qui le jour brûlaient d'une flamme jaune et dansante, s'étaient muées en une lumière bleutée, froide, presque funèbre, qui transformait les ombres en personnages à part entière, des personnages qui vous regardaient passer sans jamais vous parler, par discrétion ou par mépris.

Sacré Viktor Rotter avançait sur la pointe des pieds, sa baguette à la main – non pas pour lancer des sorts, mais pour la sentir, pour qu'elle le rassure, pour qu'elle lui rappelle qu'il n'était pas seul, que même dans ce labyrinthe de pierre et de secrets, quelque chose lui appartenait. Cassie marchait à côté de lui, son carnet rouge fermé mais prêt, ses yeux scrutant les recoins où la lumière bleue ne parvenait pas. Loïco flottait devant eux, traversant les murs quand le couloir faisait un détour, réapparaissant plus loin et semblait, cette nuit, plus contenu, plus discret, comme si le

fantôme lui aussi retenait son souffle – ce qui, pour un mort, était tout à fait superflu, mais Loïco aimait les gestes inutiles, cela lui rappelait qu'il avait été vivant.

– La bibliothèque, murmura Loïco. Elle est gardée, la nuit. Pas par des sorts. Par un homme. Teubé. Le gardien des clés... de la cave.

– Gardien des clés de la cave ? répéta Cassie.

– Oui. Il garde les clés. De la cave. C'est son titre officiel. Mais en réalité, il est un peu... tout. Concierge. Gardien. Homme à tout faire. Buveur à tout prix, aussi. Il était là du temps de tes parents, Sacré. Il les connaissait bien. Surtout quand ils venaient piquer des bouteilles dans la cave, la nuit. Paraît qu'ils étaient inséparables, tous les trois. Sano, Crayonne, Pini. Et Teubé, il fermait les yeux. Il fermait les yeux, mais il voyait tout. C'est son métier, de voir sans regarder.

Ils atteignirent la porte de la bibliothèque. Elle était entrouverte – non pas comme si quelqu'un avait oublié de la fermer, mais comme si on les attendait, comme si l'ouverture était une invitation, ou un piège, ou les deux. Sacré distingua, dans l'entrebâillement, une lumière tamisée – une lampe-tempête posée sur le bureau du

bibliothécaire, et, à côté de la lampe, une silhouette. La silhouette se leva.

C'était un elfe de maison. Ses yeux, d'un brun chaleureux – presque trop chaleureux, pensa Sacré – vous regardaient avec une intensité qui n'était pas de l'indifférence, pas de la curiosité, mais quelque chose entre les deux, quelque chose qui ressemblait à l'attente. Il portait une veste en cuir sur une chemise élimée, et à sa ceinture pendait un trousseau de clés si volumineux qu'il produisait un bruit de ferraille à chaque mouvement.

– Vous êtes là, dit-il d'une voix grave, pâteuse, comme une purée qu'on aurait laissée trop longtemps sur le feu. Je vous attendais.

– Vous nous attendiez ? demanda Cassie.

– Teubé attend toujours. C'est mon métier. Attendre. Surveiller. Garder les clés. Surtout celles de la cave. Mais les autres aussi. Les clés des réserves, par exemple. Celles que vous voulez.

Il fouilla dans son trousseau, en sortit une clé massive, en fer noir, à l'aspect ancien.

– C'est une mauvaise idée, dit-il en souriant. Ce que vous allez faire. Entrer dans les réserves à minuit. Chercher des livres qu'on ne veut pas que

vous lisiez. Des livres sur des incidents. Des livres sur des Rotter. Des livres sur des histoires que l'école préfère oublier. C'est une très mauvaise idée, ce que vous faites.

Il tendit la clé.

— Continuez.

Sacré prit la clé. Elle était froide – plus froide que le métal n'aurait dû l'être, comme si elle venait de passer la nuit dans un réfrigérateur, ou dans un endroit plus froid encore. Il la tourna dans ses mains, examina les gravures sur le manche – des initiales, des dates, des mots dans une langue qu'il ne comprenait pas.

— Vous étiez là, dit-il. Du temps de mes parents. Vous les connaissiez.

— Je les ai connus, oui. Sano Rotter. Le père. Tête brûlée. Toujours à vouloir sauver le monde. Et Crayonne Badranger, ta mère. La plus méfiante des trois. Et Pini Weaslate, le père de ta copine. Lui, c'était le fou rire.

— Et les trois ensemble ? demanda Cassie.

— Ensemble... ensemble, ils étaient invincibles. Ou ils le croyaient. Ils venaient ici, la nuit, comme

vous. Ils ouvraient les réserves, comme vous. Ils lisaient des livres interdits, comme vous. Ils cherchaient des réponses, comme vous. Et ils en trouvaient. Parfois. Pas toujours. Mais ils cherchaient. C'est ça, l'important. Chercher. Même quand on ne trouve rien. Surtout quand on ne trouve rien.

Il s'assit à nouveau, sa chaise craquant sous son poids. La lampe éclairait son visage par en dessous, creusant ses rides, allongeant ses ombres, lui donnant l'apparence d'un de ces personnages de contes qui semblent savoir tout ce que vous allez faire avant même que vous le sachiez.

— Les réserves, dit-il en désignant le fond de la bibliothèque. La porte est là-bas. Derrière les rayonnages de botanique comparée. Personne ne va jamais là-bas. Sauf les chercheurs. Sauf les enquêteurs. Sauf les fous. La clé ouvre. La clé ferme. La clé ne juge pas. Moi non plus. Allez-y. Et souvenez-vous: ce que vous cherchez n'est peut-être pas là où vous croyez. Ce qui est là où vous croyez n'est peut-être pas ce que vous cherchez. C'est la règle des réserves. Personne ne la comprend. Même moi, après quarante ans, je ne la comprends pas. Je me contente de garder les clés. C'est plus simple.

Le trio s'enfonça dans les rayonnages. Loïco traversa les étagères sans bruit. Sacré et Cassie

marchaient derrière lui, leurs pas étouffés par l'épaisse couche de poussière qui recouvrait le sol – une poussière qui n'avait pas été dérangée depuis des années, peut-être des décennies, et qui se soulevait en petits nuages sous leurs semelles, comme des fantômes de poussière, comme des souvenirs qu'on ne voulait pas réveiller.

La porte des réserves était massive, en chêne noirci, renforcée de barres de fer. La serrure, ancienne, compliquée, semblait appartenir à un autre siècle – ce qui était le cas, puisque la porte datait de la construction de l'école, en 1378, et que personne n'avait jamais eu l'idée de la changer. Sacré introduisit la clé. Elle tourna avec un bruit de succion, comme si la porte hésitait à s'ouvrir, comme si elle pesait le pour et le contre, comme si elle consultait ses souvenirs avant de prendre une décision. La porte s'ouvrit.

L'intérieur des réserves sentait le vieux papier, le moisi, et cette odeur indéfinissable que dégagent les choses qu'on a cachées trop longtemps – une odeur de mensonge, pensa Sacré, une odeur de secrets, une odeur de « on ne veut pas que vous voyiez ça, mais on n'a pas eu le courage de le détruire ». Des rayonnages s'étendaient à perte de vue, mais contrairement à la bibliothèque principale, ceux-ci n'étaient pas rangés. Les livres étaient entassés, empilés, jetés, certains la tête en bas, d'autres ouverts à des pages que personne

n'avait lues depuis des générations, d'autres encore recouverts de toiles d'araignée si épaisses qu'on aurait dit des nains de jardin emmitouflés contre l'hiver.

— Par où on commence ? demanda Cassie.

— Par tout, répondit Sacré. Par les étagères du fond. Les livres les plus anciens. Les plus poussiéreux. Les moins consultés. C'est là que se cachent les vérités qu'on veut oublier.

Ils cherchèrent.

Ils cherchèrent pendant une heure. Pendant deux heures. Pendant ce qui sembla être une éternité, dans cette pièce où le temps n'avait plus de sens, où les heures s'égrenaient comme les grains d'un chapelet qu'on égrène sans conviction. Loïco traversait les rayonnages, lisant les dos des livres de l'intérieur, réapparaissant de temps à autre pour dire « rien », « toujours rien », « peut-être qu'il n'y a rien à trouver ». Cassie feuilletait les ouvrages un par un, sautant les passages ennuyeux, cherchant les mots-clés – « incident », « Rotter », « 1642 », « complot », « guillemets ». Sacré, lui, ne feuilletait pas. Il lisait. Il lisait chaque page, chaque note de bas de page, chaque erratum, comme s'il était sûr que la vérité se cachait dans l'endroit le plus improbable, dans la phrase la plus

anodine, dans le silence entre deux mots. Mais il ne trouva rien.

Rien sur l'incident de 1642. Rien sur la grande beuverie de 1899. Rien sur les départs récents. Rien sur les anomalies de son dossier. Rien sur les guillemets. Rien sur son père, rien sur sa mère, rien sur Pini Weaslate, rien sur la Confrérie des Sorciers Maléfiques, rien sur Dolldemort, celle-dont-on-ne-sait-prononcer-le-nom. Rien.

Les réserves étaient pleines de livres. Des milliers de livres. Des millions de pages. Mais les réponses, les vraies, celles qu'il cherchait, n'étaient pas là.

— Peut-être qu'elles n'ont jamais été là, dit Cassie, comme si elle lisait dans ses pensées. Peut-être que les livres sur ces sujets n'existent pas. Peut-être que les seuls témoignages sont oraux. Ou détruits. Ou gardés ailleurs.

— Ou peut-être, répondit Sacré, que quelqu'un les a enlevés.

— Enlevés ?

— Déplacés. Cachés. Brûlés. Effacés. Les vérités dérangeantes, on ne les met pas dans des livres, Cassie. On les met dans des tiroirs fermés à clé. Ou on les garde dans sa tête. Ou on les transmet de

bouche à oreille, comme des légendes, comme des secrets, comme des maladies.

Loïco émergea d'un rayonnage, les mains vides. Lui aussi, semblait-il, n'avait rien trouvé. Son visage nacré, dans la pénombre, avait une expression que Sacré ne lui connaissait pas – de la frustration, peut-être, ou de la tristesse, ou ce mélange des deux qu'on appelle la déception.

– Je suis désolé, dit le fantôme. Je croyais... je croyais que les réponses étaient ici. Je les ai cherchées, moi aussi, après ma mort. Pendant des années. J'ai parcouru ces rayonnages, traversé ces murs, ouvert ces livres avec mes mains qui ne touchent rien. Et je n'ai rien trouvé. Rien. Juste du vide. Juste du silence. Juste des pages blanches là où il aurait dû y avoir des mots.

– Des pages blanches ? s'alarma Sacré.

– Oui. À plusieurs endroits. Des livres entiers, avec des pages blanches. Des chapitres manquants. Des sections arrachées. Comme si quelqu'un avait passé derrière nous, avant nous, pour effacer ce qu'il ne voulait pas qu'on lise.

– Teubé, murmura Cassie. Il nous a donné la clé trop facilement. Il nous a encouragés. "C'est une mauvaise idée. Continue." C'était une mise en

scène. Il savait qu'on ne trouverait rien. Il voulait qu'on cherche, pour qu'on perde notre temps, pour qu'on abandonne.

— Ou pour qu'on apprenne, dit Sacré. Pour qu'on apprenne que les réponses ne sont jamais là où on les attend. Pour qu'on apprenne à chercher ailleurs. Pour qu'on apprenne à douter de tout, y compris de l'absence de preuves.

Il rangea sa baguette dans sa poche, jeta un dernier regard aux rayonnages poussiéreux, aux livres muets, aux secrets qui n'étaient pas là.

— On rentre, dit-il. Il se fait tard. Demain, on a cours de cocktails. Jack Daniel va m'humilier, c'est certain. Mais au moins, je serai reposé. Un peu.

Ils sortirent des réserves, refermèrent la porte à clé – Sacré rendit la clé à Teubé, qui la rangea dans son trousseau sans dire un mot, avec un sourire qui en disait long sur ce qu'il pensait de leur expédition nocturne – et traversèrent la bibliothèque silencieuse. La lampe-tempête éclairait toujours le bureau. Le gardien des clés de la cave était déjà assis, les yeux fermés, ou peut-être ouverts – on ne voyait pas, dans cette lumière qui venait d'en dessous.

— À demain, dit Teubé sans ouvrir les yeux.

— À demain, répondit Sacré.

Ils montèrent les escaliers, traversèrent les couloirs déserts, passèrent devant les statues endormies et les portraits ronflants. Loïco les quitta près du dortoir de Sakédor, leur promettant de les retrouver le lendemain matin – « pour la suite, dit-il, parce qu'il y aura une suite, il y a toujours une suite dans les histoires de Rotter ».

Dans le dortoir, les autres élèves dormaient. Barnabé ronflait. Eugénie parlait dans son sommeil – « encore un peu de saké, s'il vous plaît, encore un peu ». Sacré se glissa sous ses couvertures, les vêtements encore froids de l'humidité des réserves, l'esprit encore plein de pages blanches et de clés trop faciles.

Cassie, du lit voisin, chuchota:

— Tu penses quoi de Teubé ?

— Je pense qu'il est trop utile pour être innocent, répondit Sacré. Il nous a donné la clé sans qu'on lui demande. Il nous a encouragés en nous disant que c'était une mauvaise idée. Il connaissait mes parents. Il était là. Il a tout vu, tout entendu. Et il n'a rien dit. Il garde les clés, mais il garde aussi les secrets. C'est un gardien, Cassie. Un gardien de secrets.

– Tu le trouves suspect ?

– Je trouve tout le monde suspect, à Boudebar. Mais lui... lui, il est suspect de façon professionnelle. C'est son métier, d'être suspect. Il est payé pour ça. Et ça, c'est encore plus suspect.

Il sortit son carnet, écrivit à la lueur d'une bougie:

Preuve n°144 – Teubé, le gardien des clés de la cave. Trop utile pour être innocent. Ses références constantes à Sano, Crayonne et Pini – toujours exagérées, toujours embellies, comme s'il construisait une légende. Comme s'il voulait que je croie que mes parents étaient des héros. Or, les héros, à Boudebar, sont toujours suspects. Les héros cachent quelque chose. Les légendes sont des mensonges organisés. Je me méfie de Teubé. Je me méfie de son sourire. Je me méfie de sa clé.

Il referma le carnet, souffla la bougie.

Dans le noir, il entendit Cassie tourner dans son lit, cherchant le sommeil qui ne venait pas. Demain, l'enquête continuerait. Ce soir, il dormirait. Ou du moins, il fermerait les yeux, et il ferait semblant. C'était ça, être un Rotter. Faire semblant. Surtout quand on ne trouve rien. Surtout quand les pages sont blanches. Surtout quand les clés sont trop faciles. Faire semblant que tout va bien. En attendant que la vérité émerge. Un jour. Peut-être. À Boudebar, les vérités ne courent pas les rues.

Elles se cachent. Elles attendent. Comme Teubé. Comme les clés. Comme les pages blanches. Elles attendent. Sacré aussi.

Il s'endormit en pensant aux mots de Loïco: « *Parfois, les réponses sont simples. Parfois, l'incident de 1642, c'est vraiment une histoire de chaudron qui a explosé.* » Mais il n'y croyait pas. Il ne pouvait pas y croire. Parce que si c'était simple, cela voudrait dire que toute sa paranoïa était vaine. Et si sa paranoïa était vaine, alors il n'était plus Sacré Rotter. Il était juste un garçon qui avait peur de tout, sans raison. Ce n'était pas possible. Il y avait une raison. Il la trouverait.

Dans son sommeil, il rêva de clés. Des milliers de clés. Des clés qui ouvraient des portes derrière lesquelles il n'y avait que d'autres clés. Des portes sans fin. Des clés sans serrures. Et dans ce rêve, Teubé souriait. Toujours. Le sourire suspect. Le sourire du gardien. Le sourire de celui qui sait et qui ne dit pas.

Chapitre 18 – Un cours de cocktails dangereux

La salle de Cocktails, ce matin-là, baignait dans une lumière livide qui semblait avoir été empruntée à un hôpital psychiatrique ou à une salle d'autopsie, les deux étant équivalents dans l'esthétique macabre que Jack Daniel affectionnait. Les chandeliers, qui d'ordinaire brûlaient d'une flamme jaune et dansante, étaient éteints – remplacés par des néons au spectre si froid qu'ils donnaient aux visages des élèves une teinte cadavérique, bleutée, irréelle. Les tables de travail, habituellement couvertes de shakers et de fioles, avaient été disposées en arc de cercle autour du bureau du professeur, comme pour un spectacle dont personne ne voulait être le spectateur, mais dont personne n'osait s'absenter.

Sacré Viktor Rotter s'assit à sa place habituelle – la plus éloignée du bureau, la plus proche de la sortie, un calcul qu'il avait fait dès le premier cours et qu'il n'avait cessé d'affiner depuis. À côté de lui, Cassie sortait son carnet rouge, ses yeux verts parcourant la salle avec cette vigilance qu'elle avait développée au contact de Sacré – non pas de la paranoïa, disait-elle, mais de « l'attention soutenue », ce qui revenait au même, mais elle refusait de l'admettre.

— Tu sens ? murmura Cassie.

— L'odeur ?

— Oui. C'est différent. D'habitude, ça sent le sucre, l'alcool, les agrumes. Là, ça sent...

— La méfiance, compléta Sacré. Ça sent la méfiance. Jack Daniel a préparé quelque chose.

— Comment tu sais ?

— Il a ses yeux, Cassie. Ses yeux noirs. Quand ils brillent comme ça, c'est qu'il attend. C'est qu'il a tendu un piège. C'est qu'il veut me voir tomber.

— Tu ne tomberas pas.

— Je tomberai peut-être. Mais je me relèverai. C'est ça, être un Rotter.

La porte s'ouvrit. Jack Daniel entra, non pas en coup de vent comme à son habitude, mais avec une lenteur délibérée, une lenteur de prédateur qui sait que sa proie est dans la pièce et qu'il n'a pas besoin de se presser. Il portait aujourd'hui une veste de cuir noir – du cuir véritable, du cuir qui avait été tanné dans la peau d'animaux dont on ne prononçait pas le nom – et ses bottes, cirées à la perfection, résonnaient sur le sol de pierre avec un bruit de jugement dernier. Sa barbe, drue et

grisonnante, semblait plus noire que d'habitude, comme si elle avait bu toute la lumière de la pièce.

— Aujourd'hui, dit-il sans préambule, nous allons faire un cocktail dangereux. Le "Souffle du Dragon". Ingrédients: saké vieilli, jus de citron vert, sirop de sucre de canne, trois gouttes d'essence de piment de Cayenne, et une larme de votre propre sang – prélevée par sortilège, rassurez-vous, je ne vous demande pas de vous tailler les doigts. La réglementation sur l'hygiène dans les écoles, voyez-vous...

Il ricana. C'était un ricanement sec, sans humour, qui glaça l'assistance.

— ...la réglementation, elle est stricte. Même à Boudebar. Surtout à Boudebar.

Il commença la démonstration. Ses mains – ces mains couvertes de cicatrices, ces mains qui avaient tout vu, tout touché, tout brûlé – se déplaçaient avec une précision chirurgicale, mesurant les doses, secouant le shaker, versant le liquide dans un verre à pied d'une finesse si extrême qu'on aurait dit qu'il allait se briser au simple contact de l'air. La boisson, une fois terminée, fumait – non pas de la vapeur, mais une véritable fumée, épaisse, parfumée, qui sortait du verre en volutes grises et formait, l'espace d'un

instant, la silhouette d'un dragon avant de se dissiper.

— À vous, dit Jack Daniel. Chacun va préparer son propre "Souffle du Dragon". Les ingrédients sont sur vos tables. La recette est au tableau. Vous avez trente minutes. Ceux qui réussiront auront des points. Ceux qui échoueront... réviseront. Ceux qui exploseront... seront soignés par l'infirmier, qui est, je tiens à le préciser, très bien équipée. Question subsidiaire: quelqu'un sait-il pourquoi l'infirmier de Boudebar est si bien équipée ?

Silence.

— Parce que les explosions, dans ce cours, sont fréquentes. C'est pédagogique.

Les élèves se mirent au travail. Sacré suivit la recette pas à pas, mesurant le saké, pressant le citron, dosant le sirop. Il ajouta les trois gouttes d'essence de piment de Cayenne – la pipette trembla un peu, mais il réussit à ne pas en mettre plus. Puis vint le moment du sang. Il prononça le sortilège indiqué sur le tableau, sentit une piqûre à l'index, et une petite goutte rouge tomba dans le shaker. Il secoua. Dix fois. Vingt fois. Le shaker vibrait dans ses mains, comme d'habitude, mais cette vibration était différente – plus intense, plus

chaotique, comme si quelque chose, à l'intérieur, se rebellait.

Il versa.

La boisson était d'un rouge orangé, presque fluorescent, et elle fumait – mais la fumée n'avait pas la forme d'un dragon. Elle avait la forme d'un visage. Un visage qu'il ne reconnut pas tout de suite. Puis si. C'était le sien. Le sien, mais déformé, tordu, comme dans un miroir de foire. Le visage de Sacré Rotter, mais avec des yeux noirs, des cheveux blancs, un sourire qui n'était pas le sien – un sourire de Jack Daniel, peut-être, ou de quelqu'un d'autre.

– Tu as raté, dit Jack Daniel, debout derrière lui sans qu'il l'ait entendu approcher. La fumée n'est pas bonne. Le dosage du sang est mauvais. Le piment domine. Zéro.

Il tendit la main pour prendre le verre.

Mais Sacré, par réflexe – ou par intuition, ou par cette méfiance qui ne le quittait jamais – recula son verre.

– Je vais le boire, dit-il.

— Tu vas le boire, Rotter ? Et si je te disais de ne pas le faire ?

— Je le boirais quand même.

— Pourquoi ?

— Parce que vous voulez que je ne le boive pas. Et que tout ce que vous voulez, moi, je fais le contraire. C'est pédagogique, vous avez dit.

Il porta le verre à ses lèvres.

La première gorgée fut un incendie. La seconde, un ouragan. La troisième, une révélation – non pas sur le monde, mais sur son propre corps, qui se mit à trembler, à vibrer, à produire des sons qu'il n'avait jamais entendus. Le verre, dans sa main, se mit à chauffer. À chauffer de plus en plus. À chauffer jusqu'à ce que Sacré le lâche, le verre tombant sur la table et explosant.

Non pas une petite explosion. Une grande. Une explosion qui projeta du verre et du liquide en fusion sur les murs, sur le plafond, sur Jack Daniel lui-même, qui recula d'un bond, son visage barbu éclairé par les flammes qui léchaient les débris.

— Qu'est-ce que... commença Jack Daniel.

— Ce n'est pas moi, dit Sacré. J'ai suivi la recette. À la lettre.

— La recette ne provoque pas d'explosion, Rotter. La recette provoque un cocktail. Toi, tu as provoqué une catastrophe.

— Ou quelqu'un a saboté mon verre. Quelqu'un a ajouté quelque chose dans mes ingrédients. Quelqu'un voulait que ça explose.

Les yeux noirs de Jack Daniel brillèrent. Il se pencha sur la table, examina les restes du verre, les éclats de cristal, la flaque fumante.

— Du Jus de Phénix, murmura-t-il. De l'essence de Jus de Phénix. Ça ne fait pas partie de la recette. Quelqu'un en a mis dans ton shaker, Rotter. La question est: qui ?

— Vous, peut-être.

— Moi, Rotter ? Pourquoi je ferais ça ?

— Parce que vous me détestez. Parce que je ressemble à mon père. Parce que vous voulez me voir échouer. Parce que vous êtes...

— Je suis votre professeur, Rotter. Pas votre ennemi.

— À Boudebar, la différence est parfois floue.

Jack Daniel le regarda. Pendant un long moment, aucun des deux ne parla. Les autres élèves, figés derrière leurs tables, regardaient la scène avec des yeux écarquillés – même Barnabé, même Eugénie, même ceux qui, d'ordinaire, ne prêtaient attention à rien. Cassie, elle, avait son carnet ouvert, son stylo à la main, et elle écrivait.

— Va à l'infirmerie, dit finalement Jack Daniel. Tu t'es brûlé. On parlera plus tard.

— Je ne suis pas brûlé.

— Tu vas l'être, si tu restes. Va.

Sacré sortit. Dans le couloir, Cassie le rattrapa.

— Ce n'était pas un accident, dit-elle.

— Bien sûr que non.

— Tu crois que c'est Jack Daniel ?

— Peut-être. Ou quelqu'un d'autre. Le Jus de Phénix, c'est rare. C'est cher. Quelqu'un a investi dans cette explosion. Quelqu'un voulait me faire mal. Ou me faire peur. Ou les deux.

— Saturnin, peut-être.

— Saturnin ?

— Oui. Le garçon qui te ressemble. Celui qui a redoublé. Peut-être que c'est lui qui a saboté ton verre. Par erreur. En croyant que c'était le sien. Ou par hasard. Ou...

— Ou par complot, compléta Sacré. Mais lequel ?

Ils marchèrent un moment en silence, longeant les couloirs déserts, croisant des portraits endormis et des armures qui bougeaient légèrement, comme si elles rêvaient de batailles oubliées. L'infirmierie était à l'autre bout du château, mais Sacré n'y alla pas. À la place, il tourna dans un couloir latéral, puis dans un autre, puis dans un escalier dérobé qu'il avait repéré quelques jours plus tôt – un escalier qui menait à une coursive extérieure, et de là, à la cabane de Teubé.

— On va où ? demanda Cassie.

— Chez Teubé. Il nous avait dit qu'on pouvait venir. Pas H24, mais... de temps en temps.

— Et le cours ?

— On a deux heures de pause. Jack Daniel nous a donné deux heures de pause, en fait. Il nous a envoyés à l'infirmerie, mais on n'y va pas. On va chez Teubé. Pour comprendre. Pour écouter ses histoires. Pour voir s'il sait quelque chose sur le Jus de Phénix.

La cabane de Teubé se trouvait au bout de la coursière, adossée à la muraille extérieure du château, dans un recoin que les architectes avaient oublié de finir. De l'extérieur, elle était petite et moche – des planches de récupération clouées n'importe comment, un toit de tôle ondulée qui avait vu meilleur siècle, une cheminée en tuyau de poêle d'où s'échappait une fumée verte, épaisse, qui sentait la clope et le saké. Une pancarte était clouée sur la porte: « Cabane de Teubé – Entrée interdite (sauf aux amis – et encore) ».

— On frappe ? demanda Cassie.

— On entre, répondit Sacré en poussant la porte.

L'intérieur était immense. Non pas « un peu plus grand que l'extérieur », comme dans ces maisons magiques où l'on triche avec l'espace. Immense. Une cathédrale. Une gare. Un hangar à dirigeables. Le plafond s'élevait tellement haut qu'on y voyait des nuages – de vrais nuages, qui flottaient paresseusement, comme chez eux. Des étagères

couvertes d'objets – des bibelots, des livres, des bouteilles, des clés, des milliers de clés – s'étendaient à perte de vue, formant un labyrinthe dans lequel on aurait pu se perdre pendant des jours. Au centre, un poêle à bois chauffait une bouilloire qui sifflait doucement, et à côté du poêle, dans un fauteuil en cuir défoncé, Teubé lisait un journal.

– Vous êtes là, dit-il sans lever les yeux. Je vous attendais. Jack Daniel vous a virés, hein ?

– Il nous a envoyés à l'infirmerie, précisa Sacré.

– Vous n'y êtes pas allés.

– Nous sommes venus ici.

– Parce que l'infirmerie, c'est pour les faibles. Ici, c'est pour les curieux. Asseyez-vous.

Il désigna deux tabourets, des tabourets en bois qui semblaient avoir été fabriqués par un ébéniste aveugle. Sacré et Cassie s'assirent. Teubé sortit une cigarette de sa poche, l'alluma avec un sortilège qui fit apparaître une petite flamme bleue au bout de son pouce, et inspira profondément. La fumée, verte elle aussi, forma des anneaux qui montèrent vers les nuages.

– Du Jus de Phénix, dit Teubé. C'est ce qu'ils ont mis dans ton verre, Sacré. Je l'ai senti. Ça sent le brûlé et l'espoir, le Jus de Phénix. C'est rare. C'est cher. C'est dangereux.

Teubé tira une longue bouffée de sa cigarette magique. La fumée verte s'éleva, se mêla aux nuages du plafond, forma un instant le visage d'un homme – Sano Rotter, peut-être – puis se dissipa.

– Vous êtes venus pour les histoires. Les histoires d'avant. Les histoires de Sano, Crayonne et Pini.

– Si vous voulez bien, dit Cassie.

– Je veux bien. Asseyez-vous. Écoutez. Mais ne prenez pas tout pour argent comptant. Je suis un vieil ivrogne. Ma mémoire, c'est du gruyère. Des trous partout. Et ce qui n'est pas trou, c'est du fromage. Le fromage, ça pue. L'alcool aussi. Alors, méfiez-vous.

Il se cala dans son fauteuil, ferma les yeux, et commença.

– C'était il y a vingt ans. Ou trente. Sano, Crayonne et Pini étaient en troisième année. Inséparables. Comme vous. Peut-être plus. Ils venaient ici, dans cette cabane. J'ouvrais la porte. Je

fermais les yeux. Je leur donnais du chocosaké – comme celui-ci.

Il tendit deux tasses à Sacré et Cassie. Le breuvage était brun, épais, fumant, et il sentait le chocolat, l'alcool, et un arrière-goût de nostalgie.

— Sano était le leader. Tête brûlée. Toujours à foncer dans le mur, puis à se demander pourquoi le mur avait gagné. Il voulait sauver le monde. Il croyait que c'était possible. Crayonne, elle, ne croyait à rien. Sauf à la méfiance. Elle se méfiait de tout, des ombres, des sourires, des compliments. Tu tiens ça d'elle, Sacré. C'est dans les gènes. Et Pini... Pini, c'était le fou rire. Il riait de tout. De leur amour, surtout. Parce qu'ils étaient amoureux, Sano et Crayonne. Depuis la première année. Mais ils ne se l'avouaient pas. Par fierté, par peur, par méfiance. Alors Pini, il était là, il servait d'entremetteur, de confident, de tampon. Il était le meilleur ami des deux, et ça, c'est le plus beau rôle, et le plus triste. Parce que le meilleur ami, à la fin, il se retrouve souvent tout seul.

Il but une gorgée de chocosaké, reposa sa tasse.

— Un jour, Sano a reçu une lettre. Une lettre administrative. Avec des guillemets.

— Comme moi, dit Sacré.

— Comme toi, oui. Il a paniqué. Il a enquêté. Il a cherché des réponses. Crayonne l'a aidé. Pini aussi. Ils ont découvert des choses. Sur le DESASTRE. Sur Boudebar. Sur la Confrérie des Sorciers Maléfiques. Sur Dolldemort. Sur des secrets que l'école voulait cacher. Et puis...

Il s'interrompt. Ses yeux, sous les paupières, bougeaient rapidement, comme s'il regardait un film intérieur que personne d'autre ne pouvait voir.

— Et puis ?

— Et puis ils sont sortis de l'école. Ils ont grandi. Ils ont eu des enfants – toi, Sacré, et toi, Cassie. Ils ont pris des chemins différents. Sano au DESASTRE. Crayonne à Boudebar. Pini... Pini, il travaille pour... je ne sais pas. Moi, je suis resté ici. À garder les clés. À regarder les générations passer. À boire du chocosaké. À fumer des clopes magiques. À attendre.

— Attendre quoi ? demanda Sacré.

— Attendre que quelqu'un vienne poser les bonnes questions. Tu les poses, Sacré. Mais les réponses... les réponses, tu devras les trouver seul. Je ne peux pas t'aider. Je ne veux pas. Parce que si je t'aide, je mets les pieds dans le plat. Et dans le plat, il y a

des serpents. Des serpents qui mordent. Des serpents qui ont déjà mordu. Sano, Crayonne, Pini – ils sont encore vivants, mais ils ont des cicatrices. Des cicatrices invisibles. Des cicatrices qui saignent encore, la nuit, quand ils croient que personne ne regarde.

Il se leva, secoua la cendre de sa cigarette, jeta un regard vers les nuages du plafond.

– Il est temps pour vous de retourner en cours. Jack Daniel va s'inquiéter. Enfin non, il s'en fiche. Mais la directrice, elle, elle note les absences. Et les notes, à Boudebar, c'est sacré. Presque autant que le saké.

Ils se levèrent. Sacré sentait le chocosaké lui réchauffer l'intérieur, lui donner une audace qu'il n'avait pas en arrivant. Il regarda Teubé – ce vieil homme étrange, gardien des clés, gardien des secrets, trop utile pour être innocent.

– On peut revenir ? demanda-t-il.

– Vous pouvez squatter. Mais pas H24, hein. Comme vos parents à l'époque. Ils voulaient vivre ici. J'ai dû les mettre à la porte. Plusieurs fois. Ils revenaient toujours. Comme vous, peut-être. On verra. La cabane est ouverte. La clé est sous le paillason. Enfin, il n'y a pas de paillason. Mais si

vous cherchez bien, vous trouverez. C'est ça, le métier de gardien. Cacher les clés pour que les gens les trouvent. Les trouver pour qu'ils puissent ouvrir. Ouvrir pour qu'ils puissent voir. Voir pour qu'ils puissent comprendre. Comprendre pour qu'ils puissent...

Il n'acheva pas sa phrase. Bien sûr, pensa Sacré. Un Rotter n'achève jamais ses phrases. Teubé a fréquenté assez de Rotter pour attraper la maladie.

Ils sortirent. La cabane, dehors, était toujours petite et moche. Sacré toucha le mur – du bois, du vrai bois, pas de l'illusion. Mais à l'intérieur, l'immensité. Comme les gens, pensa-t-il. Comme Teubé. Petit et moche dehors. Immense et rempli de bazar dedans.

– On va où, maintenant ? demanda Cassie.

– En cours, répondit Sacré.

Ils marchèrent. Dans sa poche, la baguette était tiède. Dans sa tête, les histoires de Teubé tournaient en boucle: Sano, Crayonne, Pini. Des enfants comme eux. Qui enquêtaient. Qui cherchaient des réponses. Qui avaient trouvé... quoi ?

Il le saurait. Un jour. Peut-être. À Boudebar, les réponses ne courent pas les rues. Elles se cachent. Dans les cabanes. Dans les souvenirs des vieux ivrognes. Dans les lettres aux guillemets. Il les trouverait. Il le jura. La guerre était déclarée. Contre l'ignorance. Contre les secrets. Contre les pages blanches. Sacré Rotter ne céderait pas.

Chapitre 19 - La salle interdite

L'après-midi s'étirait sur Boudebar comme une mélasse tiède, cette mélasse particulière que l'on sert dans les réfectoires les jours de grève des cuisiniers, quand les sorts de conservation ont cessé de fonctionner et que le temps lui-même semble avoir décidé de faire une sieste. La lumière, par les fenêtres à ogives, avait cette couleur ocre des fins d'automne où l'on ne sait plus si le soleil se couche ou si les nuages ont simplement bu trop de saké. Les couloirs - ces couloirs que Sacré commençait à connaître comme sa propre poche, cette poche où reposait la baguette, cette poche qui battait contre son cœur à chaque pas - étaient déserts. Les autres élèves suivaient des cours optionnels: Calligraphie des étiquettes de bouteilles ou peut-être simplement des siestes programmées dans l'emploi du temps sous l'intitulé pompeux de "Méditation alcoolisée avancée".

Sacré Viktor Rotter avançait en silence, ses doigts courant le long des murs de pierre comme un pianiste aveugle chercherait les touches d'un clavier dont il aurait oublié la mélodie. Cassie marchait à côté de lui, son carnet rouge fermé pour une fois, ses yeux verts fixant les ombres avec cette intensité particulière qu'elle avait développée au contact de son ami - non pas de la peur, disait-elle, mais de "l'attention soutenue", nuance qu'elle était

seule à percevoir mais qu'il avait cessé de discuter. Loïco flottait devant, servant de guide ou de leurre, traversant les murs pour vérifier que le chemin était libre, réapparaissant avec un froissement qui était devenu, pour le duo, aussi familier que le battement de leur propre cœur.

— La salle secrète, avait dit Loïco en les rejoignant à la sortie du déjeuner. J'en ai entendu parler quand j'étais vivant. Les étudiants en chuchotaient. Un lieu caché, disaient-ils, où se trouvent des réponses. Des réponses aux questions qu'on n'ose pas poser. Des réponses aux questions qu'on a posées trop tard. Des réponses...

— ...que personne n'a jamais trouvées ? avait complété Cassie.

— Que personne n'a jamais trouvées, oui. Mais ça ne veut pas dire qu'elles n'y sont pas. Ça veut juste dire que personne n'a assez bien cherché.

Ils avaient cherché. Ils avaient descendu des escaliers que personne n'empruntait, des escaliers dont les marches grinçaient sous le poids de siècles d'indifférence. Ils avaient longé des couloirs où les portraits, d'un commun accord, avaient décidé de ne pas les regarder - tournant leurs visages peints vers d'autres horizons, comme s'ils voulaient dire "nous n'avons rien vu, nous ne savons rien, ne

nous impliquez pas dans vos histoires de complots et de vérité". Ils avaient passé devant des statues dont les yeux de pierre bougeaient, les suivant du regard, comme si elles aussi voulaient voir où ils allaient, peut-être pour le raconter à quelqu'un, peut-être pour le garder pour elles, on ne savait jamais, à Boudebar.

La salle secrète, quand ils la trouvèrent, se révéla être une porte. Pas une grande porte. Pas une porte ornée de symboles mystérieux ou gardée par des sorts impressionnants. Une petite porte. Une porte en bois blanc, du genre qu'on trouve dans les cuisines ou les débarras. Une porte sur laquelle était écrit, en lettres manuscrites, à la peinture qui bavait: « Rangements - Prière de ne pas ouvrir (sauf Teubé) ».

— C'est ça ? demanda Cassie, déçue.

— C'est ça, répondit Loïco, déçu lui aussi. Enfin... je crois.

Sacré poussa la porte. Elle s'ouvrit sans difficulté, sans grincements dramatiques, sans résistance - comme si elle était là, ouverte, depuis toujours, attendant que quelqu'un daigne la pousser. L'intérieur était... un placard à balais.

Un vrai. Avec des balais. Des seaux. Des serpillières. Des produits d'entretien dont les étiquettes avaient jauni avec le temps. Et sur une étagère, au milieu de tout cela, des paquets de cigarettes magiques. Les mêmes que Teubé fumait dans sa cabane. La même marque: « Mirage - Le goût de l'évasion - Fumer tue, mais lentement, comme tout le reste ».

— Ce n'est pas une salle secrète, dit Cassie.

— C'est un placard à balais, confirma Loïco.

— Non, dit Sacré. Non. Tu as mal cherché, Loïco. Ou alors, ce n'est pas la bonne porte. Il y a plusieurs portes. Il y a des portes dans les portes. Il y a des murs qui s'ouvrent. Il y a des escaliers qui se dérobent. Il y a...

Il se mit à taper sur les murs du placard. Toc, toc, toc. Panneau de bois. Panneau de bois. Panneau de plâtre. Panneau de pierre. Rien. Pas de passage secret. Pas de mécanisme caché. Pas de sortilège à déjouer. Juste un placard à balais. Juste les cigarettes de Teubé. Juste l'inutilité de leur expédition.

— On a perdu deux heures, dit Cassie.

— Ce n'est pas perdu, répondit Sacré sans conviction. On a découvert que Teubé cache ses clopes dans le placard à balais du couloir des réserves. C'est une information. Ça peut servir.

— À quoi ?

— Je ne sais pas encore. Mais je le saurai.

Il sortit ses carnets - car il avait maintenant deux carnets, le premier étant presque plein - et écrivit rapidement:

Preuve n°156 – La "salle secrète" de Boudebar n'est qu'un placard à balais. Conclusion: soit l'information de Loïco était erronée, soit quelqu'un a déplacé le contenu de la vraie salle secrète dans ce placard pour le cacher, soit cette fausse piste est un leurre destiné à nous décourager. Je ne suis pas découragé. Je suis plus déterminé que jamais. Teubé fume des Mirage. Je note.

Cassie jeta un coup d'œil à ce qu'il écrivait, et soupira.

— Tu ne veux pas accepter la réalité, Sacré. Parfois, une salle secrète, c'est juste une salle qui est restée secrète parce que personne n'avait envie d'y aller. Parfois, un placard à balais, c'est juste un placard à balais. Parfois, les réponses que tu cherches...

— ...ne sont pas là, je sais. Mais parfois, si. Et tant que je n'aurai pas la certitude qu'elles n'y sont pas, je continuerai à chercher. C'est ça, enquêter.

— C'est ça, être parano.

— C'est la même chose.

Il referma la porte du placard. Les balais, derrière, bougèrent légèrement, comme pour dire "nous avons assisté à cette scène, nous en garderons le silence, comme toujours".

Le cours de Défense contre les forces du bien, quand ils y pénétrèrent, baignait dans une lumière blanche et impitoyable - cette lumière que Crayonne Badranger affectionnait parce qu'elle ne laissait aucune place à l'ombre, parce qu'elle exposait tout, les visages, les intentions, les failles. Les miroirs des murs - ces miroirs qui ne reflètent pas les visages mais les intentions - étaient aujourd'hui d'une clarté glaçante. Sacré s'y regarda et vit, non pas son reflet déformé ou le visage de Saturnin, mais son propre visage. Juste son visage. Ses yeux bleus - les yeux de sa mère - qui le regardaient avec une expression qu'il n'aimait pas. De la vulnérabilité, peut-être. De l'attente, sûrement.

Les autres élèves étaient déjà assis en cercle, comme pour une thérapie de groupe dont personne ne voulait. Barnabé, à sa place habituelle, digérait son déjeuner avec une lenteur apparente. Eugénie, ses lunettes sur le nez, notait frénétiquement des choses qu'elle seule comprenait. Loïco, qui n'était pas censé suivre les cours mais qui les suivait quand même, flottait discrètement dans un coin.

Crayonne Badranger se tenait au centre du cercle, comme toujours. Sa robe blanche - blanche comme la lumière, blanche comme les miroirs, blanche comme les intentions non avouées - tombait droit le long de son corps, sans plis, sans faiblesse. Ses cheveux bruns, tirés en arrière, accentuaient la sévérité de son visage. Ses yeux - les mêmes que Sacré - parcouraient les élèves avec une intensité qui aurait fait pleurer les moins aguerris.

— Aujourd'hui, dit-elle, nous allons parler du don. Du don désintéressé. De l'acte de donner sans rien attendre en retour. Existe-t-il ?

Elle fit une pause. La lumière vacilla.

— Non, reprit-elle. Le don désintéressé n'existe pas. Derrière tout don, il y a une attente. Une attente de reconnaissance, de gratitude, de pouvoir. La personne qui donne se place en

position de supériorité. La personne qui reçoit se place en position d'infériorité. Le don, mes chers élèves, est une arme. Une arme blanche, émoussée, douce au toucher - mais une arme quand même. Celui qui donne sait ce qu'il fait. Celui qui reçoit ne le sait pas. C'est pour cela que les forces du bien affectionnent les dons. Les soupes populaires. Les distributions de jouets. Les "je t'aide parce que je t'aime". Des pièges. Des pièges tous.

Elle s'approcha d'un élève - un garçon pâle, aux cheveux filasse, que Sacré ne connaissait pas.

— Toi, dit-elle. Si je te donnais dix points pour Sakédor. Tu les accepterais ?

— Oui, professeure.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un don. Parce que c'est gentil. Parce que...

— Parce que tu es faible, l'interrompit-elle. Dix points, ce n'est pas un don. C'est un test. Et tu as échoué. Zéro.

Elle s'éloigna, se rapprocha de Sacré. Ses yeux bleus, dans la lumière blanche, étaient presque transparents.

— Toi, Rotter. Si je te donnais un biscuit. Tu le prendrais ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Parce que vous êtes ma mère, mais c'est justement pour ça que je me méfie. Parce que les mères sont les premières à nous donner des choses qui nous empoisonnent - des bonbons, des conseils, des souvenirs. Parce que le don, comme vous l'avez dit, est une arme. Et que je ne me laisse pas désarmer.

Crayonne sourit. C'était un sourire étrange, un sourire qui n'était pas un sourire - plutôt une distorsion du visage, une sortie de route des muscles faciaux, une expression qui disait "je suis fière de toi" et "je suis désolée pour toi" en même temps.

— Dix points pour Sakéador, dit-elle. Et un biscuit, quand même. Tu le mangeras quand tu te sentiras prêt. Ou jamais. C'est le principe du don: on donne, mais on ne force pas à prendre. C'est ça, la vraie générosité: offrir la possibilité du refus. La plupart des donneurs ne le comprennent pas.

Elle lui tendit un biscuit. Sacré le prit, l'examina, le flaira, le rangea dans sa poche.

Le cours continua. Crayonne parla des pièges de la bonté, des leurre de la compassion, des stratégies de l'altruisme. Elle cita des exemples, des contre-exemples, des cas d'école où un acte désintéressé avait mené à une catastrophe. Elle raconta l'histoire d'un sorcier qui avait sauvé un chaton et découvert, trop tard, que le chaton était un mage noir déguisé. Elle raconta l'histoire d'une sorcière qui avait offert son manteau à un mendiant et s'était retrouvée, quelques jours plus tard, dépouillée de tous ses biens, y compris de sa baguette. Elle raconta l'histoire d'un professeur qui avait donné des points à un élève et que cet élève, des années plus tard, avait assassiné.

— L'assassinat, précisa-t-elle, n'a pas de lien direct avec les points. Mais c'est pour vous montrer que tout est lié. La méfiance, mes chers élèves. La méfiance est la seule vertu. Le doute, la seule certitude. Le refus, la seule acceptation.

À chaque phrase, Sacré notait. Non pas des preuves - aujourd'hui, Crayonne ne disait rien qu'il ne sût déjà - mais des confirmations.

Preuve n°157: ma mère enseigne la méfiance comme d'autres enseignent l'amour. Preuve n°158: elle m'a donné un biscuit. Je ne le mangerai pas. Preuve n°159:

elle m'a regardé, pendant tout le cours, avec des yeux identiques aux miens. Ces yeux, elle me les a donnés. Est-ce un don désintéressé ? Ou une arme ? Je note.

Le cours s'acheva. Les élèves sortirent, l'air plus hagard qu'à l'entrée, comme si la méfiance enseignée par Crayonne avait rongé quelque chose en eux - leur innocence, peut-être, ou leur capacité à faire confiance, qui n'était pas la même chose mais s'en approchait dangereusement.

Sacré resta le dernier. Cassie attendait dans le couloir, il le savait. Loïco flottait quelque part, à moins qu'il ne fût passé à travers le plafond pour espionner une conversation de professeurs - les deux étaient possibles.

— Sacré, dit Crayonne.

— Maman.

— Ici, je suis professeur Badranger.

— Oui. Professeur Badranger.

Elle s'approcha. Sa robe blanche faisait un bruit de soie froissée, comme un drap qu'on défait, comme un secret qu'on dévoile.

— Tu as entendu, aujourd'hui. Le don. L'arme. Le piège.

— J'ai entendu.

— Je t'ai donné la vie, Sacré. Est-ce un don désintéressé ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. J'aimerais croire que oui. Mais la méfiance, c'est une maladie. On la transmet. Moi, je l'ai transmise à toi. Comme mes yeux. Comme cette façon que j'ai de ne jamais finir mes phrases. C'est un héritage, Sacré. Lourd. Encombrant. Mais c'est le mien. C'est le tien.

Elle posa la main sur son épaule - une main froide, légère, une main qui ne pesait pas.

— La salle secrète, dit-elle. Tu as cherché. Tu as trouvé un placard à balais. Tu as été déçu.

— Comment savez-vous ?

— Je suis ta mère. Et je suis professeur à Boudebar. Les mères savent. Les professeurs aussi. Les deux ensembles, c'est pire.

— Pourquoi m'avoir caché la vraie salle secrète ?

— Parce que la vraie salle secrète, Sacré, ce n'est pas un lieu. C'est un état d'esprit. C'est la méfiance. C'est le doute. C'est cette voix dans ta tête qui te dit "ne fais pas confiance" alors que tout le monde te dit "fais confiance". Cette voix, elle est en toi. Tu n'as pas besoin de salle secrète. Tu es ta propre salle secrète.

Elle retira sa main.

— Va. Cassie t'attend. Le prochain cours, c'est Histoire de la magie alcoolisée. Gwenolafée va encore s'endormir. Toi aussi, peut-être. Ce sera une bonne occasion de réfléchir à ce que je t'ai dit. Ou de ne pas y réfléchir. La méfiance, c'est aussi savoir quand arrêter de réfléchir.

Sacré sortit. Dans le couloir, Cassie lisait son carnet, ajoutant des notes en marge.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Sacré. Ma mère... ma mère est encore plus bizarre que d'habitude. Elle sait pour la salle secrète. Elle sait pour le placard à balais. Elle sait tout.

— Les mères savent tout, Sacré. C'est leur métier.

— Non. Pas tout. Pas comme ça. Elle m'a donné un biscuit. Elle m'a dit que la vraie salle secrète, c'était ma tête. Que j'étais mon propre secret. Tu trouves pas ça étrange ?

— Je trouve ça... Crayonne.

— Oui. Crayonne. Ma mère. Mon professeur. La femme qui m'a donné ses yeux pour que je voie ce que les autres ne voient pas. Mais est-ce que ce que je vois est réel ? Ou est-ce qu'elle m'a donné des yeux qui voient des choses qui n'existent pas ?

Cassie prit son carnet, écrivit:

Théorie n°17 – Sacré n'est pas parano. Il est programmé. Par sa mère, par son père, par son grand-père, par Boudebar tout entière. On lui a appris à voir des complots partout, non pas parce qu'il y en a, mais parce que c'est la seule façon de survivre dans un monde où la vérité est trop dangereuse à regarder en face. Ou peut-être que si, il y a des complots. Je ne sais plus. Je note.

Elle referma le carnet.

— On va en cours ? demanda-t-elle.

— On va en cours, répondit Sacré.

Ils marchèrent. Les couloirs de Boudebar défilaient, familiers et étranges à la fois. Les portraits, cette fois, les regardaient - avec des expressions que Sacré ne savait pas interpréter. De la compassion, peut-être. Ou de l'ironie. C'était si difficile, à Boudebar, de faire la différence.

Leurs pas résonnaient sur les dalles de pierre. Loïco, quelque part devant, les attendait, comme pour dire "je suis là, je veille, je ne vous oublie pas".

La salle secrète n'était qu'un placard à balais. Les réponses qu'ils cherchaient n'étaient pas là. Mais elles étaient ailleurs. Peut-être. Il le fallait. Il le fallait absolument.

Chapitre 20 – L'Appel de Sano

La salle d'Histoire de la magie alcoolisée, ce matin-là, était encore plus soporifique que d'habitude – si tant est que la chose fût possible, Sacré ayant cru, lors du cours précédent, avoir atteint le summum de l'ennui pédagogique. Mais Boudebar, il l'apprenait chaque jour, était une école où les records étaient faits pour être battus, où les limites étaient des invitations au dépassement, où le banal pouvait toujours devenir plus banal, comme une spirale qui s'enfonce dans les entrailles de la médiocrité. La lumière des torchères, d'un orange pâle et tremblotant, avait cette consistance particulière des liquides trop vieux, trop épais, trop chargés de sédiments pour être encore buvables. Les tapisseries, sur les murs, semblaient s'être assoupies elles aussi, leurs personnages brodés figés dans des attitudes de somnolence éternelle – un chevalier bâillait, une dame se curait le nez, un dragon ronflait la gueule ouverte, des flammes de laine lui sortant des naseaux par intermittence.

Cassie Weaslate, prévoyante, avait apporté un coussin.

Non pas un petit coussin discret, glissé sous sa robe comme elle l'aurait fait d'un carnet de notes. Un grand coussin. Un coussin moelleux, rebondi, recouvert d'une housse à motifs de chouettes ivres

mortes. Elle l'installa sur sa chaise avec une autorité tranquille, s'y assit, et sortit une couverture – une couverture en laine épaisse, couleur lie-de-vin, qu'elle déplia sur ses jambes avec la satisfaction de quelqu'un qui a prévu l'imprévisible.

— Tu as pensé à tout, murmura Sacré, assis à côté d'elle, sans coussin, sans couverture – il avait pensé, lui, à prendre des carnets, des stylos, des preuves, mais il n'avait pas pensé au confort, et cette négligence, en cet instant précis, lui semblait résumer toutes ses faiblesses.

— C'est le premier conseil que ma mère m'a donné avant de partir, répondit Cassie en s'enfonçant dans son siège. "Cassie, m'a-t-elle dit, les coussins ne servent pas qu'à s'asseoir. Ils servent à ne pas sombrer. Quand le cours est trop barbant, quand l'Histoire de la magie alcoolisée menace d'engloutir ton âme, pose ton coussin, pose ta tête, et rêve. Rêve à autre chose. Rêve à tout sauf à ce qu'on t'enseigne. Parce que ce qu'on t'enseigne, tu l'oublieras. Ce que tu rêves, tu t'en souviendras. C'est ça, la vraie pédagogie."

— Ta mère est une femme sage.

Gwenolafée, la professeure, entra dans la salle avec la lenteur d'un glas qui n'a plus d'église où sonner. Elle portait aujourd'hui une robe d'un gris si terne qu'elle semblait faite de cendre compactée. Dans ses mains, elle tenait un parchemin déroulé, si long que ses extrémités traînaient par terre, ramassant la poussière des siècles.

— Chapitre vingt, dit-elle d'une voix qui ressemblait au bruit d'un papier qu'on froisse pour la énième fois. La guerre des alcools. 1745-1748. Conflit opposant les distilleries françaises aux brasseries anglaises. Prétexte: une querelle sur la couleur légitime du whisky. Fond: des décennies de rancœurs accumulées, de bières renversées, de sakés volés. Trois ans de combats. Mille morts. Dix mille blessés. Et, au traité de paix, une clause absurde: l'obligation, pour tout magicien alcoolique, de trinquer avec son ennemi avant de le tuer. D'où l'expression: "boire pour tuer, tuer pour boire".

Elle s'interrompt. Ses yeux vagues parcoururent la salle. La plupart des élèves étaient déjà endormis, leurs têtes enfouies dans leurs bras, leurs ronflements formant une mélodie lente que seul Barnabé, de temps à autre, venait ponctuer d'un grognement sourd.

— C'est important, dit Gwenolafée sur le ton de celle qui sait que rien n'est important, mais qui fait

son travail quand même. La guerre des alcools, c'est... c'est...

Elle chercha ses mots. Ne les trouva pas. Piocha dans son parchemin.

— ...c'est ce qui a mené à la création du DESASTRE. Enfin, d'une commission préparatoire. Qui a précédé le comité provisoire. Qui a fondé l'organisation provisoire. Qui est devenue définitive par la force des choses. Parce que les guerres, quand elles s'arrêtent, il faut bien que quelqu'un surveille les vainqueurs et les vaincus. Les empêche de recommencer. Les force à boire ensemble, mais pas trop. C'est ça, le DESASTRE. Une organisation censée maintenir l'ordre magique... mais qui ressemble davantage à une brigade anti-catastrophes... qui arrive après la catastrophe.

Sacré sursauta. Ces mots, il les connaissait. Il les avait lus quelque part. Dans un dossier. Dans une lettre. Dans la description que son grand-père Saké avait faite du DESASTRE, un jour, entre deux gorgées de whisky. « Tu sais, Sacré, le DESASTRE, c'est une organisation censée maintenir l'ordre magique, mais qui ressemble davantage à une brigade anti-catastrophes... qui arrive après la catastrophe. » C'était texte. Mot pour mot. Comme si Gwenolafée répétait Saké. Ou comme si Saké répétait Gwenolafée. Ou comme si quelqu'un,

quelque part, avait écrit ce discours et le faisait prononcer à tout le monde, sans que personne ne s'en souvienne.

Il nota. Preuve n°168 – Gwenolafée a utilisé mot pour mot la description du DESASTRE que fait mon grand-père. Coïncidence ? Ou programme ? Les deux, probablement. Je note.

Puis le cours s'enfonça dans une brume encore plus épaisse. La voix de Gwenolafée devint un bourdonnement, un murmure, un bruit de fond aussi familier et aussi insignifiant que le ronronnement d'un réfrigérateur. Les dates. Les noms. Les traités. Les clauses. Tout se mélangea, se dilua, s'évapora. Cassie posa sa tête sur son coussin, ferma les yeux. Sacré essaya de résister, de noter encore, mais ses paupières étaient lourdes – plus lourdes que ses preuves, plus lourdes que sa mission, plus lourdes que tout.

Il s'endormit.

Le réveil fut brutal. La sonnerie – une cloche que personne n'avait jamais vue mais que tout le monde entendait, comme si elle existait dans une dimension parallèle – retentit, et les élèves émergèrent de leur léthargie collective, les yeux collés, la bouche pâteuse. Gwenolafée, qui s'était endormie elle aussi, se réveilla en sursaut, rassembla ses parchemins, et sortit sans dire un

mot. Le cours était fini. Personne n'avait rien appris. C'était le but, probablement. C'était pédagogique.

Le déjeuner, au réfectoire, fut une affaire silencieuse. Les élèves mangeaient machinalement, l'esprit ailleurs – ailleurs dans leurs rêves, ailleurs dans leurs cauchemars, ailleurs dans ce no man's land où les cours soporifiques vous laissent quand ils se retirent. Sacré avala une soupe grise – « Soupe du jour: potage aux légumes oubliés », indiquait une ardoise magique qui changeait de menu toutes les cinq minutes, sans que personne n'y prête attention – et mâcha un morceau de pain dont la consistance évoquait celle d'un caoutchouc ayant perdu toute envie de rebondir. Cassie, à côté de lui, picorait une salade dont les feuilles semblaient avoir été cueillies dans un jardin que les elfes de maison utilisaient pour tester de nouveaux désherbants.

Le téléphone sonna.

C'était un téléphone fixe, accroché au mur du réfectoire, dans une alcôve que les élèves utilisaient rarement – parce que les téléphones fixes, à Boudebar, étaient considérés comme des antiquités, des curiosités, des objets dont on ignorait même s'ils fonctionnaient, comme la plupart des choses dans cette école. Il sonna une fois. Deux fois. Trois fois. Personne ne bougeait.

Les élèves levaient la tête, intrigués, puis la baissaient, indifférents. Une sonnerie de téléphone, à Boudebar, c'était aussi banal et aussi étrange qu'une gargouille qui éternue – ça arrive, mais on ne sait jamais si c'est normal.

Sacré se leva. Il ne savait pas pourquoi. Ses jambes le portaient vers l'alcôve sans qu'il les commande, comme si quelque chose en lui – une intuition, une prémonition, un de ces pressentiments qu'il prenait pour des preuves – lui soufflait que cet appel le concernait.

Il décrocha.

– Allô ?

– Sacré, fiston. C'est moi. Ton père.

La voix de Sano Rotter était à la fois familière et étrangère – familière parce qu'il l'avait entendue dans son enfance, par bribes, par intermittence, lors de ces rares visites où son père daignait quitter le DESASTRE pour passer quelques heures avec lui ; étrangère parce qu'elle était déformée par la ligne téléphonique, par la distance, par ces silences entre les mots qui en disaient plus long que les mots eux-mêmes. Sano parlait vite, comme s'il avait cent choses à dire et cent secondes pour les dire, comme s'il redoutait que la communication

ne s'interrompe à tout moment, ce qui arrivait souvent, avec les lignes magiques.

— Père, dit Sacré.

— Ne m'appelle pas "père", fiston. Ça fait trop solennel. Appelle-moi papa. Ou "le vieux". Ou "celui-qui-t-a-engendré-par-mégarde". Ce que tu veux. Mais pas "père". Ça me donne l'impression d'être un portrait dans un couloir.

— Papa.

— C'est mieux. Écoute, Sacré. Je n'ai pas beaucoup de temps. La réunion du DESASTRE, elle dure depuis six heures. On parle de toi. Enfin, on parle de ton dossier. Des anomalies. Des paramètres non spécifiés. Des guillemets. Tu sais, ces trucs administratifs qui font peur à tout le monde mais qui ne veulent rien dire en réalité.

— Mon dossier a des anomalies ?

— Tous les dossiers ont des anomalies, fiston. L'administration, c'est une machine à produire des anomalies. Plus tu as de paperasse, plus tu as de chances d'être anormal. C'est mathématique. C'est statistique. C'est...

Il chercha le mot. Ne le trouva pas. Les Rotter, pensa Sacré, ne sont pas les seuls à ne pas finir leurs phrases. Les pères non plus.

— C'est bureaucratique, compléta Sacré.

— Exactement. Bureaucratique. Ta mère, elle connaît ça par cœur. Elle a passé des années à décortiquer les formulaires, à traquer les erreurs, à rédiger des notes de bas de page plus longues que les textes qu'elles commentaient. C'est pour ça qu'elle enseigne la Défense contre les forces du bien. Parce que la bureaucratie, c'est la force du bien déguisée. Tout en papier, tout en guillemets, tout en sourires. Mais derrière, il y a... il y a...

— Une machine à broyer les âmes ?

— Je n'aurais pas dit mieux, fiston. Tu as le style Rotter. Court, incisif, un peu dramatique. J'aime ça.

— Papa, j'ai des problèmes ici. Jack Daniel me déteste. Il a essayé de me faire exploser avec du jus de phénix. Enfin, c'était Saturnin, en fait, mais Jack Daniel a jubilé. Et maman, elle est bizarre. Plus bizarre que d'habitude. Elle me donne des biscuits et elle dit que la vraie salle secrète, c'est ma tête. Et Teubé, le gardien des clés, il nous a raconté des histoires sur vous trois – toi, maman, et Pini. Et j'ai reçu une lettre. Avec des guillemets. Un

avertissement. Et Loïco, le fantôme, il me hante parce qu'il était amoureux de maman et que tu l'as tué par erreur. Et...

— Sacré, l'interrompt Sano. Doucement. Je n'entends rien, là. Tu parles trop vite. Comme ta mère. Elle parlait toujours trop vite, quand elle était énervée. Moi, au contraire, je parle lentement. C'est un contraste. C'est ce qui nous a rapprochés. Les contrastes. Ils attirent. Ils repoussent. Ils...

Nouvelle pause. Nouvelle recherche de mot.

— C'est la vie, dit Sano.

— Papa, écoute-moi. Je pense être au centre d'une mission. Une mission que vous m'avez confiée, toi et maman, sans me le dire. Une mission pour démasquer un complot, pour découvrir la vérité sur Boudebar, sur le DESASTRE, sur...

— Sacré, fiston. Je t'appelais pour te dire autre chose.

— Quoi ?

— Rien d'important. Enfin, si. Pour toi. Tu as oublié ta mallette de potions chez ton grand-père. Crayonne m'a dit de te le rappeler. La mallette. Elle est posée sur la table de la cuisine, à côté de la

flasque de whisky que Saké a entamée hier soir. Il faudra la récupérer aux prochaines vacances. Sans ça, tu ne pourras pas faire ton devoir de Métamorphose des états d'ébriété. Et tu vas rater ton contrôle continu. Et si tu rates ton contrôle continu, tu redoubles. Et si tu redoubles...

— Je sais, je sais. Je redouble.

— Non. Tu ne sais pas. Parce que si tu redoubles, tu vas... les gens... ils disent...

La communication s'embrouilla. Des parasites, des grésillements, des sifflements. La voix de Sano devint lointaine, comme venue d'une époque révolue, ou d'une dimension parallèle.

— Mais toi, Sacré, tu es un Rotter. Les Rotter, ils attirent les catastrophes aussi. C'est notre métier. Notre mission. Notre...

La ligne s'arrêta. Le silence, au bout du fil, était aussi profond que les sous-sols de Boudebar, aussi vide que les réserves de la bibliothèque, aussi blanc que les pages que personne n'avait remplies. Sacré raccrocha.

Il resta un moment immobile, la main sur le combiné, l'esprit en vrac. Il avait parlé à son père. Pour la première fois depuis des mois. Et son père

lui avait parlé d'une mallette de potions. D'une mallette oubliée chez son grand-père. D'une mallette sans importance. Pendant que Sacré lui décrivait des complots, des jus de phénix, des fantômes amoureux, des lettres aux guillemets, des missions sacrées, son père lui répondait: « Tu as oublié ta mallette, fiston. Il faudra la récupérer. »

Ce n'était pas possible. Ce n'était pas possible que ce soit tout. Ce n'était pas possible que son père ne comprenne pas. Ce n'était pas possible que la mallette de potions soit plus importante que les preuves, que les anomalies, que les paramètres non spécifiés, que la vérité.

— Eh bien ? demanda Cassie, qui l'avait rejoint dans l'alcôve, son coussin sous le bras, sa couverture pliée sur le coussin, comme un pèlerin qui aurait troqué sa coquille contre un confort moderne.

— C'était mon père. Il m'a parlé d'une mallette, répondit Sacré, la voix blanche.

— Une mallette ?

— Une mallette de potions. Que j'ai oubliée chez mon grand-père.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

Cassie le fixa. Ses yeux verts, ces yeux qui contenaient des forêts entières, s'étaient agrandis d'étonnement – ou peut-être d'autre chose. De compassion, peut-être. Ou de désarroi.

— Tu lui as parlé de Jack Daniel ? Du jus de phénix ? De la lettre ? Des guillemets ? Du fantôme ? De la salle secrète ?

— De tout.

— Et il t'a répondu "mallette de potions" ?

— Oui.

— Sacré... Sacré, je crois que ton père...

— Ne me dis pas qu'il n'est pas au courant. Ne me dis pas qu'il s'en fiche. Ne me dis pas que ma mission n'existe pas.

— Je n'allais pas dire ça.

— Quoi, alors ?

— Je crois que ton père t'aime. Mais que les pères, parfois, ne savent pas quoi dire. Alors ils parlent de mallettes. De choses concrètes. De potions

oubliées. Parce que les complots, les guillemets, les anomalies, tout ça, c'est flou. C'est abstrait. Ça n'a pas de contours. Alors que la mallette, elle, elle est là. Sur la table de la cuisine. À côté de la flasque de ton grand-père. Réelle. Solide. Qu'on peut toucher. C'est ça, un père. Quelqu'un qui te rappelle les mallettes oubliées, quand toi tu veux parler de l'âme du monde.

Sacré la regarda. Longtemps. Il aurait voulu la croire. Il aurait voulu se dire qu'elle avait raison, que Sano l'aimait, que la mallette n'était pas un prétexte, que les pères ne savaient pas parler d'autre chose. Mais au fond de lui, quelque chose – sa méfiance, sa paranoïa, sa voix intérieure – lui soufflait le contraire.

Preuve n°169 – Mon père m'a appelé pour me parler d'une mallette. Une mallette oubliée. Ce n'est pas un hasard. C'est un code. La mallette contient quelque chose qu'il veut que je retrouve. Ou bien c'est un prétexte pour me dire autre chose, en filigrane, entre les lignes. Ou bien il était gêné, et il a parlé de la première chose qui lui venait à l'esprit. Ou bien...

Il nota. Puis il rangea son carnet.

– On y va, dit-il. Le prochain cours, c'est Stylisme Gothique.

Ils sortirent du réfectoire. Les couloirs de Boudebar, à cette heure de l'après-midi, baignaient dans une lumière ocre, celle des fins d'automne où le soleil se couche tôt et où l'on ne sait plus si la journée est finie ou si elle n'a jamais commencé. Les portraits, sur les murs, les regardaient passer. L'un d'eux – un sorcier du dix-septième siècle, à la perruque poudrée et au nez violacé – leur adressa un clin d'œil.

– Les parents, dit-il d'une voix pâteuse. On ne peut pas vivre avec eux. On ne peut pas vivre sans eux. C'est comme l'alcool.

– C'est comme l'alcool ? répéta Cassie.

– L'alcool, ça rend triste, puis gai, puis triste à nouveau. Les parents aussi. C'est la vie, mes enfants. C'est la vie.

Le portrait se rendormit.

Sacré marchait. Il pensait à son père. À Sano. À l'homme qui l'avait appelé pour lui parler d'une mallette. Était-ce de l'incompétence ? De la maladresse ? De l'indifférence ? Ou au contraire, était-ce un message crypté, un code que Sacré devait déchiffrer pour comprendre la véritable nature de sa mission ? Il se promet d'appeler son

grand-père, ce soir. Pour la mallette. Pour voir ce qu'elle contenait. Pour comprendre.

La cloche sonna. Les élèves pressèrent le pas. Sacré aussi. Cassie à côté de lui. Loïco, quelque part, les précédait. La mission continuait. Malgré tout. Malgré les pères distraits, les mallettes oubliées, les cours soporifiques. Sacré ne céderait pas. Il était un Rotter. Les Rotter ne renoncent jamais. C'est leur force. C'est leur faiblesse. C'est leur...

Il ne finit pas la phrase. Bien sûr. Les Rotter ne finissent jamais leurs phrases.

Chapitre 21 – Trouver un titre

L'atelier de Stylisme Gothique, cet après-midi-là, était plongé dans une obscurité si profonde que Sacré eut l'impression, l'espace d'un instant, d'être aveugle – non pas aveugle au sens physique, mais aveugle au sens métaphysique, celui où l'on ne voit plus la différence entre la lumière et son absence, entre le noir absolu et le gris le plus sombre, entre l'encre qui coule et la toile qui l'absorbe. Les bougies noires, dont les flammes brûlaient d'un bleu si pâle qu'elles auraient pu être confondues avec des souvenirs de flamme, étaient disposées cette fois non pas sur les murs mais sur les tables, une par élève, comme des veilleuses funéraires dans une chambre où l'on attendrait la visite d'un mort qu'on n'a jamais vraiment connu. L'odeur, dans la pièce, était celle des tissus neufs – du velours, de la soie, du cuir – mêlée à celle, plus ancienne, des patrons usés, des fils égarés, des ciseaux qui avaient coupé plus de vies que de vêtements.

Rochelderoy Belheart, le professeur, était adossé à son bureau, enveloppé dans une cape noire si vaste qu'elle semblait contenir des écosystèmes entiers – des forêts, peut-être, ou des océans, ou simplement des poches dans lesquelles il rangeait son désespoir. Ses mains gantées de cuir noir tenaient, entre le pouce et l'index, un ruban de velours dont la couleur – si tant est que le noir fût une couleur –

absorbait la lumière des bougies avec une voracité presque dégoûtante.

— L'étole, dit-il d'une voix qui portait en elle des siècles de mélancolie. Aujourd'hui, nous allons confectionner l'étole. Un accessoire. Un simple accessoire. Mais un accessoire, mes chers élèves, peut changer une tenue. Peut changer une vie. Peut changer l'idée qu'on se fait de celui qui le porte. Une étole noire, jetée négligemment sur une épaule, dit: "Je suis triste, mais élégant." Une étole noire, nouée autour du cou, dit: "Je suis désespéré, mais raffiné." Une étole noire, tordue entre les mains, dit: "Je souffre, mais mes souffrances sont belles." Le vêtement n'est pas un déguisement. C'est une confession. Une mise à nu. Un aveu qu'on porte sur soi, au grand jour, pour que les autres le voient – mais ne le comprennent pas.

Il fit une pause. Les élèves, assis devant leurs machines à coudre – des machines anciennes, à pédale, dont le fil noir se dévidait avec une lenteur théâtrale – attendaient la suite. Cassie, à sa place habituelle, avait sorti son carnet rouge et notait en silence, ses yeux verts parcourant la salle avec cette vigilance qui lui était devenue naturelle. Sacré, à côté d'elle, taillait un morceau de velours avec des ciseaux dont les lames étaient si émoussées qu'elles semblaient préférer déchirer plutôt que couper, par esthétique ou par incapacité technique, on ne savait pas.

Loïco entra.

Le fantôme ne passa pas par la porte – c'eût été trop banal, trop attendu, trop respectueux des conventions architecturales. Il traversa le mur du fond, émergeant du plâtre comme une pensée qu'on aurait eue sans la vouloir, ses chaînes tintant avec une discrétion inhabituelle – car Loïco, ce jour-là, semblait préoccupé, comme s'il avait quelque chose à dire mais ne savait pas comment le formuler. Il flotta au-dessus des rangs d'élèves, ignorant les regards ébahis de ceux qui n'étaient pas encore habitués aux fantômes – car à Boudebar, les fantômes étaient monnaie courante, mais Loïco avait ce don particulier de rendre chaque apparition unique, chaque entrée mémorable, chaque instant passé en sa compagnie légèrement plus gênant que le précédent.

— Sacré, murmura-t-il en s'approchant. Il faut que je te parle.

— Là ? Maintenant ? répondit Sacré sans lever les yeux de son velours, qu'il était en train de coudre de travers – le fil noir, rebelle, refusait obstinément de se laisser guider.

— Oui. Maintenant. C'est important.

– Rochelderoy Belheart n'aime pas les interruptions. Il dit que le noir exige le silence. Que le silence est la seule musique digne du noir. Que...

– Je m'en fiche, Sacré. C'est à propos de Saturnin.

Sacré leva la tête. Ses yeux bleus – les yeux de sa mère – rencontrèrent les yeux vagues de Loïco, et dans cet échange, quelque chose se passa. Une étincelle. Une compréhension. Une certitude.

– Quoi, Saturnin ?

– Il est dangereux. Plus dangereux que tu ne le penses.

Loïco chercha le mot. Ne le trouva pas. Les morts, comme les Rotter, ne finissent pas leurs phrases.

– Ce n'est pas un garçon maladroit. C'est un artiste. Un artiste du chaos.

– Et tu as des preuves ?

– J'ai mes yeux. Enfin, ce qu'il en reste. Je le vois, la nuit, dans les couloirs. Il marche. Il parle tout seul. Il dessine des symboles sur les murs – des symboles que je ne connais pas, mais qui ressemblent à des guillemets. Des guillemets

partout. Sur les pierres, sur les portes, sur les tableaux. Comme s'il voulait mettre le monde entier entre parenthèses. Comme s'il voulait dire: "rien de ce que vous voyez n'est réel, tout est citation, tout est commentaire, tout est interprétation."

Sacré nota mentalement. *Preuve n°174 – Saturnin dessine des guillemets sur les murs. Lien avec la lettre administrative. Lien avec les anomalies de mon dossier. Lien avec...*

Mais Loïco n'avait pas fini. Il s'approcha encore, son visage nacré se reflétant dans le velours noir que Sacré était en train de coudre, et dit, d'une voix si basse que seul Sacré put l'entendre:

— Il te ressemble, Sacré.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que j'ai peur pour toi. Parce que la frontière entre enquêteur et obsédé est mince. Très mince. Un jour, tu te réveilleras, et tu ne sauras plus si tu cherches la vérité ou si tu inventes des mensonges pour te rassurer. Et ce jour-là...

Il n'acheva pas.

— Loïco, tu dramatises pour rien, dit Cassie, qui avait levé les yeux de son carnet. Sacré ne va pas devenir Saturnin. Sacré a une mission. Saturnin n'en a pas. C'est la différence.

— La différence ? répéta Loïco, un sourire triste aux lèvres.

Le fantôme parut réfléchir. Puis il éclata de rire – un rire étrange, un rire de fantôme, un rire qui sortait de nulle part et allait nulle part, comme tout le reste chez lui.

— Tu as raison, Cassie. Tu as toujours raison. C'est agaçant.

— Je sais.

Rochelderoy Belheart, qui avait jusque-là observé la scène avec une indifférence étudiée – le professeur de Stylisme Gothique considérait que toute émotion autre que la tristesse était une faute de goût – s'approcha de leur table.

— Rotter, dit-il. Vous discutez. Pendant mon cours. Sur le noir.

— Je suis désolé, professeur.

— Ne soyez pas désolé. Le noir, voyez-vous, est la couleur du silence, mais aussi celle des secrets. Or, un secret, ça se partage. Autrement, ce n'est pas un secret. C'est un mensonge. Si vous avez des secrets à partager, partagez-les. Mais partagez-les en noir. En silence. En discrétion. Les autres élèves n'ont pas à entendre ce que vous avez à dire. Ça risquerait de leur donner des idées. Des idées de couleurs. Et le noir, mes chers élèves, est jaloux. Il n'aime pas partager l'affiche avec les autres teintes. Surtout pas avec le blanc. Le blanc, c'est l'ennemi.

Il s'éloigna, sa cape noire flottant derrière lui comme un nuage de deuil. Loïco, qui était resté à côté de Sacré, se pencha à nouveau.

— Ton étole, dit-il. Tu la couds de travers.

— Je sais.

— Tu veux que je t'aide ?

— Tu es un fantôme, Loïco. Tu ne peux pas toucher les objets.

— Je peux te conseiller. Conseil numéro un: arrête de regarder le fil. Regarde le tissu. Le fil, c'est l'accessoire. Le tissu, c'est l'essentiel. Les couturiers qui regardent le fil se piquent les doigts. Ceux qui

regardent le tissu... ceux-là, ils inventent des vêtements.

Sacré suivit le conseil. Il cessa de fixer l'aiguille et se concentra sur le velours, sur sa texture, sur sa manière de réagir sous ses doigts. La couture devint plus droite. Plus régulière. Presque professionnelle.

— Tu vois, dit Loïco, satisfait. Même les fantômes peuvent être utiles.

— Tu es utile, Loïco. Mais tu es aussi gênant.

— Les deux ne sont pas incompatibles. Ta mère, par exemple – pardon, ton professeur – était utile et gênante. Surtout pour ton père. Il ne savait jamais sur quel pied danser. Elle changeait d'avis tout le temps. Un jour, elle l'aimait. Le lendemain, elle se méfiait. Le surlendemain, elle lui lançait des sorts. Et le surlendemain du surlendemain...

— D'accord, Loïco. On a compris.

— Tu lui ressembles, Sacré. À ta mère. Cette façon de tout intellectualiser, de tout analyser, de tout mettre en doute. Même les évidences. Surtout les évidences. C'est une force. Mais c'est aussi une faiblesse. Parce que parfois, une évidence, c'est juste une évidence. Un placard à balais, c'est juste

un placard à balais. Un père qui appelle pour une mallette, c'est juste un père qui appelle pour une mallette. Il n'y a pas de code. Il n'y a pas de complot. Il y a juste la vie, qui est compliquée sans être mystérieuse.

Sacré ne répondit pas. Il continua de coudre. Le velours, sous ses doigts, prenait forme – une étole noire, longue, élégante, qu'il pourrait porter sur les épaules lors des froides nuits de Boudebar.

Le cours s'acheva dans un silence presque parfait – seul le bruit des machines à coudre, s'arrêtant les unes après les autres, venait troubler la quiétude de l'atelier. Les élèves rangeaient leurs affaires, pliaient leurs tissus, examinaient leurs coutures avec des expressions allant de la satisfaction à la résignation – personne, à Boudebar, n'était jamais pleinement satisfait de rien, car la satisfaction, comme l'ivresse, est un état instable, qui précède la gueule de bois ou l'ennui.

Le repas du soir, dans la salle des banquets, fut un moment étrange. La lumière des chandeliers – jaune aujourd'hui, d'un jaune pâle comme de la bière trop diluée – éclairait les tables avec une bienveillance distante, celle des luminaires qui font leur travail sans y mettre du cœur. Les plats, servis par des elfes de maison invisibles (on ne voyait qu'un plat qui s'approchait, une assiette qui se remplissait, un verre qui se levait tout seul, comme

par magie – ce qui était le cas, mais la magie, à Boudebar, n'étonnait plus personne), étaient simples, presque frugaux: une soupe verte, une salade rouge, un rôti dont l'origine animale était soigneusement tue. Sacré mangeait machinalement, assis entre Cassie et une fille dont il ne connaissait pas le nom, ses yeux parcourant la salle avec une vigilance qu'il ne contrôlait pas, qui s'exerçait malgré lui, comme un muscle qu'on a trop entraîné.

Jack Daniel, la table des professeurs, était installé à l'autre bout de la salle, entre Crayonne Badranger (qui ne le regardait pas) et Rochelderoy Belheart (qui le regardait comme on regarde un insecte qu'on s'apprête à écraser – sans haine, juste par hygiène). Il ne regardait pas Sacré. Il mangeait. Il buvait. Il parlait, parfois, d'une voix basse, à ses voisins. Il ne manifestait aucun intérêt particulier pour le garçon qui, quelques jours plus tôt, avait failli exploser à cause de son jus de phénix.

— Il ne te regarde pas, dit Cassie, qui avait remarqué l'attention de Sacré.

— Si, répondit Sacré.

— Non. Il mange. Il est en train de couper sa viande. Ses yeux sont baissés vers son assiette. Il ne te regarde pas.

– C'est ce qu'il veut que je croie. Il sait que je le regarde. Alors il fait semblant de ne pas me regarder. C'est une stratégie. Ma mère en a parlé en cours. La meilleure façon de surveiller quelqu'un, c'est de ne pas le regarder. De faire comme s'il n'existait pas. Comme ça, l'autre se sent en sécurité. Il baisse sa garde. Il commet des erreurs.

– Sacré, il est en train de couper sa viande.

– La viande, c'est un prétexte.

Cassie soupira. Elle sortit son carnet, écrivit:

Théorie n°23 – Sacré est convaincu que Jack Daniel l'observe, même quand ce n'est pas le cas. Est-ce de la paranoïa ? Ou est-ce que Jack Daniel l'observe d'une manière si subtile que même moi, qui suis attentive, je ne m'en rends pas compte ? Je note. Je doute. Je note mon doute. C'est fatigant.

Le repas s'acheva. Les élèves se levèrent, quittèrent la salle des banquets en petits groupes, regagnèrent leurs dortoirs. Les couloirs, à cette heure, baignaient dans une lumière bleutée – la lumière des torches de nuit, moins vives, moins chaudes, comme si Boudebar s'apprêtait à dormir et attisait ses dernières braises. Les portraits, sur les murs, étaient déjà endormis pour la plupart,

leurs ronflements mêlés au bruit des pas, au bruissement des robes.

Le dortoir de Sakédor, quand ils y pénétrèrent, était presque vide. Les autres élèves – Barnabé, Eugénie, la fille dont Sacré ne connaissait pas le nom – étaient déjà couchés, leurs rideaux tirés, leurs bougies soufflées. Seules quelques lumières veillaient encore, ici et là, pour les insomniaques et les paranoïaques.

Sacré et Cassie s'assirent sur le lit de Sacré – le lit près de la fenêtre, celui qui donnait sur les douves de saké, dont la surface miroitait sous la lune comme un miroir brisé, comme un souvenir d'ivresse, comme une promesse de lendemain difficile. Ils sortirent leurs carnets.

— Je relis mes notes, dit Cassie. Depuis le début. Pour voir si j'ai raté quelque chose. Des liens. Des coïncidences. Des fils rouges.

— Moi aussi, dit Sacré.

Ils lurent. En silence. Parfois, l'un commentait: « Tu as noté ça ? » « Oui. » « Et ça ? » « Oui. » « Et la chose avec le boulanger ? » « C'est la preuve n°12. Je la relis souvent. C'est ma préférée. »

— Ta préférée ? s'étonna Cassie.

— Oui. "Ce n'est pas du tout ce que vous croyez."
C'est la phrase qui a tout déclenché. Mon enquête.
Ma mission. Ma vie. Avant le boulanger, je n'étais
qu'un garçon parano. Après, je suis devenu un
garçon parano avec une cause.

— Tu es toujours un garçon parano, Sacré.

— Mais maintenant, j'en suis conscient. C'est la
différence entre un parano perdu et un parano
éclairé. Les lumières, à Boudebar, ça n'éclaire pas
la vérité. Ça éclaire le chemin.

Cassie nota cette phrase dans son carnet, en marge
de ses théories. *Sacré, parfois, dit des choses profondes.
Pas toujours volontairement. C'est peut-être ça, la
mission: être profond malgré soi.*

Ils vérifièrent leurs preuves. Les anomalies du
dossier. Les guillemets de la lettre. Le jus de
phénix de Jack Daniel. La mallette oubliée. Les
histoires de Teubé. Les discours de Crayonne. La
salle secrète devenue placard à balais. Le fantôme
Loïco. Saturnin et ses guillemets muraux. Et au
centre de tout, pivot et mystère, Sacré lui-même.
Ses yeux bleus. Ses cheveux ébouriffés. Sa
baguette. Son destin que personne ne finissait de
raconter.

— On a assez de preuves, dit Cassie.

— Pour quoi ?

— Pour écrire un livre. Une thèse. Une confession. Mais pas pour démasquer un complot.

— Parce que le complot, s'il existe, est plus grand que nos preuves. Il les dépasse. Les englobe. Les absorbe. Comme le noir, disait Rochelderoy.

— Tu vas te coucher, Sacré. Tu es fatigué. Tu délires.

— Je ne délire pas. Je réfléchis.

— C'est pareil, quand on est Rotter.

Elle se leva, rangea son carnet, lui souhaita bonne nuit. Sacré resta un moment seul, son carnet à la main, ses preuves dans la tête, sa baguette dans la poche. La nuit tombait sur Boudebar. Une nuit calme, presque paisible, où les complots se reposaient, où les preuves faisaient leur sommeil, où les garçons paranoïaques fermaient les yeux en espérant que le lendemain leur apporterait des réponses – ou au moins de nouvelles questions.

Sacré éteignit sa bougie. Dans le noir, il toucha sa baguette.

Il s'endormit en pensant à Saturnin. À ses guillemets sur les murs. À sa solitude. À cette frontière mince entre enquêteur et obsédé. Peut-être que Loïco avait raison. Il ne finit pas sa pensée. Il s'endormit. C'était mieux ainsi. Les pensées, la nuit, mènent aux cauchemars. Et les cauchemars, à Boudebar, sont parfois plus réels que la réalité. Sacré le savait. Il l'avait noté. Preuve n°179. Mais cette preuve, comme les autres, n'était peut-être rien. Juste un mot. Juste une phrase. Juste un garçon qui cherche du sens là où il n'y en a pas. Ou peut-être que si. On ne sait jamais, à Boudebar. On ne sait jamais.

Chapitre 22 – Une attaque nocturne ?

La nuit, à Boudebar, n'était jamais tout à fait silencieuse. Il y avait toujours quelque chose – un escalier qui grinçait par habitude, un portrait qui ronflait en rêvant de batailles oubliées, une gargouille qui éternuait dans la cour, les douves de saké qui clapotaient contre les murs comme une mer intérieure qui n'avait jamais décidé si elle était liquide ou rêve. Mais cette nuit-là, le silence était différent. Plus profond. Plus dense. Comme si l'école elle-même retenait son souffle, attendant quelque chose – une révélation, une catastrophe, ou simplement la fin d'un cauchemar dont elle ne voulait pas être le théâtre.

Sacré Viktor Rotter dormait d'un sommeil agité, peuplé de guillemets et de lettres administratives, de visages flous et de phrases inachevées. Il rêvait qu'il marchait dans un couloir sans fin, un couloir dont les murs étaient couverts de guillemets – des guillemets ouvrants, des guillemets fermants, des guillemets simples, des guillemets doubles, des guillemets qui dansaient et chuchotaient des choses qu'il ne comprenait pas. Au bout du couloir, une silhouette l'attendait. Saturnin. Ou peut-être lui-même. Ou peut-être les deux.

L'explosion le réveilla.

Ce n'était pas une explosion violente, comme celle du jus de phénix – plutôt un boum sourd, étouffé, comme si quelque chose avait éclaté très loin, ou très près, ou dans une dimension où les sons n'existaient pas vraiment. Le boum fut suivi d'un silence encore plus profond, puis d'un grésillement, celui des haut-parleurs magiques que l'on ne comprenait jamais.

La voix de Bélial Lindanagall emplit l'école – non pas sa voix normale, neutre, contrôlée, mais une voix fatiguée, irritée, celle de quelqu'un qu'on a réveillé au milieu de la nuit pour un problème qu'elle aurait préféré ne pas avoir.

« Attention. Attention. Tous les élèves... tous les professeurs... tous les fantômes... veuillez... veuillez ne pas paniquer. Un incident... un incident mineur... s'est produit... dans les sous-sols... veuillez rester... dans vos dortoirs... ne pas... ne pas ouvrir les portes... ne pas... ne pas regarder par les fenêtres... ne pas... ne pas penser à Dolldemort... surtout ne pas penser à elle... parce que penser à elle... c'est... c'est l'invoquer... et l'invoquer... enfin vous voyez le genre... »

La voix s'éteignit. Le silence revint. Puis les murmures. Dans le dortoir de Sakédon, les élèves se réveillaient les uns après les autres, échangeant des regards inquiets, des questions chuchotées.

— C'était quoi, ce bruit ? demanda Barnabé, la voix pâteuse de sommeil.

— Un incident, répondit Eugénie, qui avait déjà ses lunettes sur le nez – elle les portait même pour dormir, disait-on, par peur de ne pas voir ses cauchemars assez nettement. La directrice a dit "incident mineur".

— Les directrices disent toujours "incident mineur", murmura Cassie, qui s'était assise sur son lit, son carnet rouge déjà ouvert. C'est leur manière de dire "incident majeur, mais on ne veut pas que vous paniquiez".

— Et "ne pas penser à Dolldemort" ? demanda un autre élève, un garçon roux que Sacré ne connaissait pas. C'est étrange, non ?

— C'est Boudebar, répondit Cassie par automatisme.

Mais dans sa voix, il n'y avait plus la même assurance. Les "c'est Boudebar", ces dernières semaines, avaient perdu de leur superbe – ils n'expliquaient plus l'inexplicable, ils le constataient simplement, comme on constate la pluie avant de se résigner à prendre un parapluie.

Sacré, lui, n'avait pas attendu la fin des murmures. Il était déjà debout, ses vêtements enfilés à la hâte, sa baguette dans la poche, son carnet dans l'autre main. Il se dirigea vers la fenêtre, celle qui donnait sur la cour intérieure, et regarda. La cour était vide. Déserté. Les torches, qui brûlaient d'habitude d'une flamme jaune, s'étaient muées en une lumière bleutée, froide, presque triste. Et dans cette lumière, une silhouette. Une silhouette encapuchonnée.

Elle traversa la cour en courant, non pas comme quelqu'un qui fuit, mais comme quelqu'un qui veut qu'on le voie – un geste de la main, un pas plus lent, une pause théâtrale. La capuche était relevée, mais dans l'entrebâillement de l'étoffe, Sacré distingua quelque chose. Des cheveux noirs. Des yeux bleus. Son visage. Son visage à lui.

– C'est lui ! cria Sacré.

Les autres élèves se précipitèrent à la fenêtre.

– Qui ? demanda Barnabé.

– Saturnin ! Le garçon qui me ressemble ! Il est passé par là ! Il a provoqué l'incident ! Il est en train de fuir ! C'est un complot !

Sacré se précipita vers la porte du dortoir. Cassie l'attrapa par le bras.

— Sacré, arrête. Tu ne vas pas sortir. La directrice a dit de rester dans les dortoirs.

— La directrice ment !

— Les directrices mentent toujours, mais ça ne veut pas dire qu'il faut désobéir. Pas maintenant. Pas la nuit. Pas quand on ne sait pas ce qui se passe.

— Je sais ce qui se passe. Saturnin veut me faire peur. Saturnin veut me faire croire que Dolldemort est revenue. Saturnin veut...

— Saturnin veut quoi, Sacré ? Saturnin est un garçon de douze ans. Il a fait une bêtise, c'est tout. Comme tous les garçons. Toi aussi, tu fais des bêtises.

— Mes bêtises ne réveillent pas toute l'école.

— Tes bêtises font exploser des cocktails. C'est pas mal non plus.

Un souffle froid annonça l'arrivée de Loïco. Le fantôme traversa le mur du dortoir comme une feuille qu'un vent invisible pousserait, car même

en situation d'urgence, Loïco ne pouvait s'empêcher de faire son entrée.

— J'ai vu, dit-il. Saturnin. Il est passé par la cour. Il avait l'air paniqué. Et aussi... un peu satisfait.

— Tu vois ! s'exclama Sacré. Loïco confirme.

— Je ne confirme rien. Je rapporte ce que j'ai vu. Le voir paniqué et satisfait en même temps, c'est contradictoire. Comme toi, Sacré. Vous êtes pleins de contradictions, les Rotter. C'est ce qui vous rend intéressants. Et fatigants.

— Ce n'est pas le moment de faire de la psychologie, Loïco. C'est le moment d'agir.

— Agir comment ? Tu vas sortir, traverser les couloirs, déjouer les consignes de sécurité, pour rattraper Saturnin ? Et après ? Tu vas lui demander pourquoi il a provoqué une explosion dans les sous-sols ? Et s'il te répond "ce n'est pas moi", tu le croiras ? Et s'il te répond "c'est moi", tu feras quoi ? Tu appelleras la directrice ? Tu la préviendras que Saturnin, le garçon qui attire les catastrophes, a encore attiré une catastrophe ? Elle le sait déjà, Sacré. Tout le monde le sait. Saturnin attire les catastrophes comme d'autres attirent les mouches. C'est sa spécialité. C'est sa raison d'être à Boudebar.

— Sa raison d'être ?

— Oui. Les écoles, Sacré, ont besoin de boucs émissaires. De bouffons. D'élèves qui servent d'exemple. "Ne faites pas comme Saturnin." "Ne soyez pas comme Saturnin." "Saturnin a redoublé, Saturnin attire les catastrophes, Saturnin est dangereux." Ça permet aux autres de se sentir rassurés. "Moi, au moins, je ne suis pas Saturnin." C'est sa fonction. Comme toi, Sacré, ta fonction est d'être le héros. Celui qui enquête. Celui qui cherche la vérité. Celui qui voit des complots partout. Les deux rôles sont nécessaires. L'école a besoin de son héros et de son bouffon. C'est pour ça que...

Il n'acheva pas. Bien sûr.

Loïco, comme tous les morts, comme tous les Rotter, laissa sa phrase en suspens. Elle flotta dans l'air du dortoir comme un insecte qu'on n'arrive pas à attraper. Cassie profita du silence pour s'approcher de Sacré. Elle lui prit le carnet des mains – celui qu'il tenait encore, celui où il écrivait ses preuves – et le ferma doucement.

— Sacré. Écoute-moi. Il est trois heures du matin. Tu es en pyjama. Il fait froid. Il y a eu un bruit étrange. La directrice a dit des choses incompréhensibles. On a vu une silhouette. C'est

peut-être Saturnin. C'est peut-être quelqu'un d'autre. C'est peut-être une ombre. Mais ce n'est pas un complot. C'est une nuit agitée. Il y a des nuits comme ça, à Boudebar. Il y en aura d'autres. Tu ne peux pas te lever à chaque fois, sortir, crier au loup. Tu vas t'épuiser. Tu vas tomber malade. Tu vas rater tes contrôles continus. Et si tu rates tes contrôles continus...

— Je redouble, je sais.

Sacré la regarda. Ses yeux bleus – les yeux de sa mère – étaient fatigués. Les cernes, sous ses yeux, s'étaient creusés depuis son arrivée à Boudebar, comme si l'école le vidait de l'intérieur, comme si la quête de vérité était un vampire qui se nourrissait de son sommeil.

— Tu as raison, dit-il enfin.

— Je sais, répondit Cassie avec un sourire où se mêlaient la fierté et la fatigue.

— Mais je vais quand même noter. Pour ne pas oublier.

Il rouvrit son carnet, écrivit rapidement:

Preuve n°187 – Incident nocturne. Annonce de Béliat incompréhensible (volontairement ?). Silhouette

encapuchonnée dans la cour (Saturnin ?). Liens possibles avec Dolldemort, celle-dont-on-ne-sait-prononcer-le-nom. À surveiller.

Il referma le carnet, le rangea sous son oreiller, et se recoucha. La baguette, sur la table de nuit, avait cessé de fumer – elle était redevenue simplement tiède, comme une tasse de thé qu'on a laissée trop longtemps mais qu'on boit quand même, parce qu'on a besoin de chaleur.

Les autres élèves, voyant que le danger immédiat était passé – ou que Sacré avait renoncé à faire le héros – se recouchèrent eux aussi. Les rideaux se fermèrent, les bougies s'éteignirent, les ronflements reprirent.

Dans le noir, Cassie murmura:

- Tu crois vraiment que c'était Saturnin ?
- Je ne crois rien, Cassie. Je note. C'est différent.
- C'est la même chose.
- C'est la même chose, oui. Mais c'est ma manière de ne pas devenir fou. Noter. Tout noter. Les preuves, les doutes, les silences. En notant, j'essaie de maîtriser. De comprendre. De mettre de l'ordre dans le chaos.

Le silence revint. Un silence moins lourd, moins dense, comme si l'école, elle aussi, après son incident mineur, avait décidé de se rendormir. Loïco, qui flottait encore au-dessus du lit de Sacré, descendit doucement – ou monta, on ne savait pas, avec les fantômes – et s'assit sur le rebord de la fenêtre.

– Tu sais, Sacré, dit-il. Moi aussi, j'ai noté. Quand j'étais vivant. Je notais tout. Les regards, les silences, les phrases qu'on ne finissait pas. Je croyais que ça m'aiderait à comprendre. À aimer Crayonne, à la séduire, à la garder. Mais comprendre, ce n'est pas aimer. Et aimer, ce n'est pas comprendre. Noter, ce n'est pas vivre. Et vivre, ce n'est pas noter.

– Alors, c'est quoi, vivre ?

– Vivre, c'est accepter de ne pas tout comprendre. Accepter les zones d'ombre. Les silences. Les phrases qu'on ne finit pas. C'est ça, la vie, Sacré. Une phrase qu'on n'achève jamais, mais qu'on continue de prononcer, jour après jour, nuit après nuit, parce que c'est la seule phrase qui vaille la peine d'être dite.

Il se tut. La lune, derrière lui, brillait. Sacré ferma les yeux. Il pensa à Dolldemort. À celle-dont-on-ne-sait-prononcer-le-nom. À cette rumeur d'un

retour possible, que les annonces incompréhensibles de l'école n'avaient fait que renforcer. Était-ce vrai ? Était-ce faux ? Était-ce un complot de plus, un mensonge de Béliat Lindanagall, une manipulation pour tenir les élèves sous tension ?

Il ne savait pas. Il ne pouvait pas savoir. Pas encore. Pas cette nuit.

Preuve n°188, pensa-t-il avant de s'endormir. Douter de tout. Même de ce qu'on a noté. Surtout de ce qu'on a noté. C'est ça, la méthode Rotter. C'est ça, la mission. Ne jamais cesser de douter. Ne jamais cesser de noter. Ne jamais cesser de...

Il n'acheva pas sa pensée. Il s'endormit. La silhouette encapuchonnée avait disparu. L'incident nocturne était terminé. Les rumeurs sur Dolldemort, demain, seraient démenties ou confirmées – les deux étaient possibles à Boudebar, souvent en même temps. Cassie, dans son lit, écrivait encore, sa bougie allumée, son carnet rouge ouvert sur ses genoux. Elle nota:

Théorie n°31 – Sacré a besoin de croire au complot. Parce que si le complot n'existe pas, alors tout ce qu'il note n'est que du vent. Des preuves sans crimes. Des indices sans mystères. Une vie sans mission. Et une vie sans mission, pour un Rotter, ce n'est pas une vie. C'est une phrase qu'on n'a même pas commencé.

Elle ferma le carnet, souffla la bougie. Dans le noir, elle entendit Loïco qui chantonnait, doucement, une vieille chanson d'amour. Pour celle qui ne l'avait jamais aimé, mais qui lui avait donné, sans le savoir, une raison de flotter encore.

« L'amour, c'est comme le vin. Ça se boit, ça s'oublie, ça revient. Mais quand ça revient, il est trop tard. On est déjà mort. Ou ivre. Ou les deux. »

Sacré entendit ces paroles dans son sommeil – ou peut-être les rêva-t-il. Il ne sut jamais.

Au matin, l'incident nocturne ne fut plus qu'une rumeur, une légende, une de ces histoires qu'on raconte au petit-déjeuner et qu'on oublie au déjeuner. Les professeurs n'en parlèrent pas. Béliat Lindanagall, quand elle traversa le réfectoire, avait son visage neutre habituel – ni plus fatigué, ni plus alerte. Rien ne laissait penser qu'une attaque avait eu lieu, ou que Dolldemort était revenue, ou que Saturnin avait couru dans la cour en agitant les bras. Sacré, pourtant, avait noté. Dans son carnet, au lit des preuves, les pages se remplissaient.

Preuve n°187. Preuve n°188. Preuve n°...

Il n'y avait pas de fin. Il n'y avait que des nuits agitées et des annonces incompréhensibles. Des silhouettes encapuchonnées et des complots

imaginaires. Des garçons qui ressemblaient à d'autres garçons, et des directrices qui parlaient sans rien dire. C'était Boudebar. C'était la vie. C'était une phrase qu'on n'achève jamais. Sacré l'écrivit. Puis il rangea son carnet, toucha sa baguette et suivit Cassie au premier cours. Il était temps de noter autre chose.

Chapitre 23 – Lettres en retard

Le ciel, ce matin-là, était d'un gris si uniforme qu'il ressemblait à une immense feuille de papier sur laquelle personne n'avait encore écrit. Pas un nuage, pas une éclaircie, pas la moindre variation de teinte – juste ce gris, ce gris indéfinissable, ce gris qui n'était ni la promesse de la pluie ni la menace de l'orage, mais simplement l'expression d'une météo qui avait renoncé à toute forme d'ambition. La Falaise du Vertige, ce promontoire de pierre grise où se déroulaient les cours de vol en râteau, baignait dans une lumière diffuse, sans ombres, sans contours, comme si le monde, ce jour-là, avait décidé de faire une pause dans sa propre existence.

Madame Bibine était déjà là quand les élèves arrivèrent.

Elle était là, mais elle n'était pas présente – différence subtile que seuls les habitués de Boudebar savaient percevoir. La vieille professeure, vêtue de sa robe de vol constellée de taches d'alcool dont les contours dessinaient par endroits des cartes de géographie imaginaire, était affalée contre le même rocher que d'habitude, une flasque d'argent à la main. Ses yeux étaient ouverts, mais son regard était absent, parti en voyage dans des contrées lointaines – l'intérieur de sa propre flasque, sans doute, ou les souvenirs

d'une jeunesse qu'elle avait passée à traverser des tempêtes sur des râteaux plus rapides que le vent.

— Aujourd'hui, dit-elle d'une voix pâteuse, vous allez voler. En râteau. Comme d'habitude. Ceux qui savent voler voleront. Ceux qui ne savent pas... apprendront. Ou pas. C'est selon.

Elle but une longue gorgée, poussa un soupir qui sentait le gin à dix mètres, et ferma les yeux.

— Si j'ai besoin de vous, j'appellerai, ajouta-t-elle. Mais j'aurai probablement pas besoin. Dormir, c'est aussi une forme de vol. Un vol immobile. Une traversée de soi-même. C'est pédagogique.

Elle s'endormit. Les élèves, habitués à ce rituel, enfourchèrent leurs râteaux sans attendre. Certains s'élevèrent dans les airs, d'autres restèrent au sol à discuter, d'autres encore s'allongèrent sur l'herbe rase et imitèrent leur professeure, les yeux fermés, les bras croisés, le visage tourné vers ce ciel gris qui n'offrait aucune réponse à leurs questions existentielles.

Sacré et Cassie s'élevèrent à une altitude modeste – assez haut pour être tranquilles, assez bas pour entendre les ronflements de Madame Bibine et les rires des élèves qui faisaient des acrobaties maladroites.

— Tu progresses, dit Cassie à Sacré, qui tenait son râteau avec une assurance nouvelle, ses mains moins crispées, son corps moins rigide, comme si le bois avait fini par l'accepter, ou peut-être l'inverse.

— Je progresse parce que j'ai arrêté de penser, répondit Sacré. La première fois, je calculais tout. L'angle du vent, la position du centre de gravité, la résistance du manche. Je me disais que si je comprenais la physique du vol, je maîtriserais le râteau. Mais le vol, ça ne se maîtrise pas. Ça se subit. On monte, on descend, on va où le vent nous porte. C'est comme l'enquête. Plus je calcule, moins j'avance. Plus je me laisse porter, plus je découvre.

— Tu es en train de dire que tu renonces à ta paranoïa ?

— Je suis en train de dire que je la mets entre parenthèses. Comme les guillemets. Comme les lettres administratives. Comme les anomalies de mon dossier. Parfois, il faut cesser de chercher pour trouver.

Loïco, qui flottait à côté d'eux – le fantôme avait pris l'habitude de les accompagner en vol en râteau, traversant les courants d'air avec une grâce que ni Sacré ni Cassie ne possédaient – secoua la tête d'un air dubitatif.

— Cesser de chercher pour trouver, répéta-t-il. C'est une belle phrase. Presque poétique. Mais ça ne veut rien dire, Sacré. Ça sonne bien, c'est tout. Comme les discours de Bélial Lindanagall. Des mots qui brillent, mais qui n'éclairent rien.

— Parfois, briller suffit, dit Cassie. Parfois, les mots n'ont pas besoin de sens. Ils ont besoin de musique. Et la musique, ça n'a pas de sens non plus. Ça n'empêche pas les gens de danser.

— Je ne danse pas, dit Loïco.

— Les fantômes ne dansent pas, c'est vrai. Dommage. Tu aurais du style.

Ils volèrent un moment en silence, au-dessus des douves de saké, au-dessus des tours coiffées de bonnets de nuit, au-dessus de cette école étrange où les professeurs cuvaient pendant les cours, où les fantômes discutaient de poésie, où les enfants enquêtaient sur des complots qui n'existaient peut-être pas. Le vent, ce matin-là, était doux, presque tiède, comme une caresse qu'on aurait volée à une mère distraite.

— Tu as des nouvelles de ton père ? demanda Cassie.

— Non. Depuis l'appel sur la mallette, rien. Il a dû oublier qu'il a un fils. Ou alors, il est trop occupé à sauver le monde au DESASTRE. Les deux sont possibles.

— Mon père, lui, n'oublie jamais qu'il a une fille. Il oublie tout le reste, mais pas ça. C'est sa spécialité: se souvenir de moi, oublier le reste du monde.

— C'est une forme d'amour, dit Loïco. Sélective. Égoïste. Mais c'en est une.

Le vol dura deux heures. Madame Bibine se réveilla deux fois – une fois pour boire, une fois pour dire « continuez, vous êtes sur la bonne voie » à personne en particulier – puis se rendormit. Les élèves, livrés à eux-mêmes, firent des concours de vitesse, des courses-poursuites, des figures acrobatiques dont certains sortirent avec des bosses et des ecchymoses, mais avec le sourire. Sacré et Cassie, eux, préférèrent voler tranquillement, en cercle, en parlant de tout et de rien – de la météo, des cours, des professeurs, de cette vie à Boudebar qui était à la fois trop étrange et trop familière pour être tout à fait réelle.

— Tu crois que Madame Bibine était douée, autrefois ? demanda Cassie.

— On dit qu'elle a traversé la Manche sur un râteau, répondit Sacré. C'est peut-être une légende. Mais à Boudebar, les légendes sont souvent plus vraies que la réalité. C'est ce qui les rend si difficiles à déchiffrer.

— Comme les preuves, dit Loïco.

— Comme les preuves, oui.

La cloche sonna. La fin du cours. Madame Bibine se réveilla, ramassa sa flasque, tituba jusqu'à la sortie du terrain, et disparut sans un mot. Les élèves descendirent de leurs râteaux, rangèrent leurs affaires, et se dirigèrent vers le réfectoire.

Le déjeuner, dans la salle des banquets, fut animé. Les tables, couvertes de nappes blanches tachées de vin et de sauce, étaient bondées d'élèves qui échangeaient leurs impressions sur le cours de vol, sur l'incident nocturne, sur les rumeurs de Dolldemort - cette rumeur que Béliat Lindanagall avait alimentée sans le vouloir, par ses "ne pas penser à elle" qui étaient, comme chacun le savait, la meilleure façon d'y penser. Les elfes de maison invisibles servaient des plats fumants - une soupe de potiron, des rôtis de bœuf, des tartes aux pommes dont la pâte était si légère qu'elle s'envolait des assiettes si on ne la tenait pas. Sacré

mangeait machinalement, ses carnets rangés sous sa chaise.

Un hibou traversa la salle des banquets. Ce n'était pas un hibou ordinaire. C'était un hibou grand-duc, aux ailes si vastes que leur ombre couvrait plusieurs tables à la fois, au plumage brun et or qui brillait comme du vieux cuir ciré, aux yeux jaunes si perçants qu'ils semblaient lire dans les âmes. Il tenait dans son bec une pile de lettres - une pile si haute qu'on se demandait comment il pouvait encore voler, ou même tenir en l'air. Il vola au-dessus des tables, ignorant les exclamations des élèves, et vint se poser directement devant Cassie, sur la table, entre la soupe et le rôti.

— Pour moi ? demanda Cassie, surprise.

Le hibou inclina la tête, déposa la pile de lettres, laissa tomber une plume - une plume dorée, qui scintilla un instant avant de se transformer en poussière - et s'envola. Cassie examina les lettres. Il y en avait beaucoup. Une dizaine, peut-être plus. Toutes étaient adressées à elle, de l'écriture de son père - cette écriture qu'elle connaissait bien, cette écriture en pattes de mouche, hésitante, comme si Pini Weaslate n'était jamais tout à fait sûr des mots qu'il écrivait, ni de l'ordre dans lequel il devait les placer.

— C'est de mon père, dit-elle.

— Il t'écrit souvent ? demanda Sacré.

— Non. Il m'écrit rarement. C'est pour ça qu'il m'écrit beaucoup. Il attend que la pile soit haute, puis il envoie tout d'un coup. Comme une avalanche. Ou une confession. Tu sais, les gens qui se taisent longtemps finissent par tout dire d'un coup, sans préparation, sans tri. C'est ce que fait mon père. Il se tait pendant des mois, puis il me balance une pile de lettres haute comme ça, et il attend que je réponde à tout. Mais je ne réponds jamais à tout. Je réponds à la première, puis à la dernière, et les autres, je les lis en diagonale. C'est un jeu entre nous. Lui, il accumule. Moi, je sélectionne. C'est notre manière de communiquer. Compliquée, absurde. Mais c'est la nôtre.

Elle ouvrit les lettres une par une.

La première était une carte d'anniversaire. Un anniversaire passé - celui de ses dix ans, visiblement, car la carte était décorée de bougies et de gâteaux, et l'inscription disait: « Joyeux 10^e anniversaire, ma Cassie chérie » en lettres dorées. Pini avait ajouté, en dessous, de sa patte de mouche: « Désolé pour le retard. Comme d'habitude. Je t'aime. Père. »

— Il a du retard, commenta Sacré.

— Toujours, répondit Cassie. Une fois, il m'a envoyé une carte de Noël en août. Et une carte de Pâques en novembre. Et un jour, il m'a envoyé une lettre qui disait "j'espère que ton entrée en CE2 s'est bien passée" alors que j'étais déjà en CM2. Le retard, chez mon père, c'est une maladie. Une maladie chronique. Il ne peut pas s'en empêcher.

La deuxième lettre était une félicitation pour l'entrée à Boudebar.

« Ma chère Cassie, je suis si fier que tu aies été acceptée à Boudebar. Comme moi, comme tous les Weaslate avant nous. C'est une grande école. Une école étrange, parfois dangereuse, mais grande. Tu y apprendras des choses. Pas seulement la magie. La vie aussi. Le doute. La patience. L'art d'attendre que les lettres arrivent, même quand elles arrivent en retard. Je t'aime. Papa. »

La troisième lettre était plus étrange.

« Cassie, sais-tu où se trouve le programme télé qui était sur la table basse du salon ? Il a disparu. Je l'ai cherché partout. Sous le canapé, dans la cuisine, dans la salle de bain. Rien. Je commence à croire que les elfes de maison l'ont volé. Ou que tu l'as emporté par erreur dans tes bagages. Si c'est le

cas, renvoie-le-moi. Il y a une émission que je ne voudrais pas manquer. La suite de "Sorciers et Compagnie". Tu sais, celle avec le magicien qui parle aux plantes. Je l'aime bien. Il a l'air gentil. Mais peut-être que c'est un piège. La gentillesse, c'est une arme. Comme le programme télé, finalement. Rends-le-moi, s'il te plaît. Je t'aime. Père. »

Cassie lut cette lettre à voix haute. Sacré, qui écoutait, sentit sa baguette vibrer contre sa cuisse, comme si elle réagissait au contenu du message, comme si elle trouvait, elle aussi, que ce père était étrange.

— Il te demande où est le programme télé, résuma Sacré. Celui qui était sur la table basse. Qui a disparu.

— Oui.

— Et tu sais où il est ?

— Non. Je ne suis pas chez moi. Je suis à Boudebar. Je n'ai pas emporté le programme télé. Je n'ai même jamais regardé cette émission. "Sorciers et Compagnie", ça ne me dit rien.

— Alors, qui l'a pris ?

— Les elfes de maison, peut-être. Ou mon père qui l'a égaré. Ou quelqu'un d'autre. Je ne sais pas. Ce n'est pas important, Sacré.

— Ce n'est pas important ? Une lettre qui arrive en retard, qui demande où se trouve un objet, alors que tu es à des centaines de kilomètres ? Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Je trouve ça normal, Sacré. Mon père est comme ça. Il s'inquiète pour des trucs sans importance. Le programme télé qui disparaît, la lampe qui clignote, la cuillère qui n'est pas à sa place. Il note tout. Comme toi, Sacré. Il note tout. Mais lui, il note pour ne pas oublier les petites choses. Toi, tu notes pour ne pas oublier les grandes.

Il y avait d'autres lettres. Une qui disait « n'oublie pas de te couvrir, il fait froid à Boudebar », une qui disait « comment va ton chaudron ? Le mien est tout rouillé », une qui disait « j'ai vu ton ami Sacré sur une photo. Il ressemble à son père. Ne baisse pas ta garde, Cassie. La garde, c'est ce qui protège. »

Cassie rangea les lettres dans son sac, l'une après l'autre, sans les relire. Elle avait l'habitude. Les lettres de son père étaient comme lui : désorganisées, émotionnelles, étrangement attachantes. Il parlait de tout et de rien, des

programmes télé, des anniversaires oubliés, des félicitations en retard. Il disait "je t'aime" comme on dit "au revoir" – avec l'espoir que ce ne soit pas la dernière fois.

– Tu ne trouves pas ça étrange, répéta Sacré, qu'elles soient arrivées toutes en même temps ? En retard. Accumulées. Comme si quelqu'un les avait retenues.

– C'est la poste, Sacré. Elle fonctionne quand elle veut, comme elle veut. Parfois, les lettres mettent des jours. Parfois, des semaines. Parfois, des mois. Mon père envoie ses lettres à intervalle régulier, mais elles arrivent en bloc. C'est comme ça. C'est la vie.

– C'est un signe, insista Sacré. Quelqu'un intercepte votre correspondance. Quelqu'un lit vos lettres. Quelqu'un les retient pour les empêcher d'arriver à temps. C'est une preuve supplémentaire.

– Sacré, écoute-moi. Mon père est incapable d'envoyer une lettre à temps. Il oublie les timbres, il se trompe d'adresse, il écrit sur des tickets de caisse, des napperons, des vieux morceaux de carton. Les lettres arrivent en retard parce qu'il les envoie en retard. Parce qu'il est en retard. Parce que c'est mon père. Papa. Pini. L'homme qui m'a

appris à faire du vélo en reculant. L'homme qui a essayé de cuire un gâteau dans le chaudron. L'homme qui a appelé le DESASTRE parce qu'il avait perdu ses clés, et que les clés étaient dans sa poche. Mon père, Sacré. Il est comme ça. Je devrais m'inquiéter si quelque chose arrivait pile à l'heure ou en avance. Parce que ça voudrait dire qu'il a changé. Et changer, pour mon père, ce serait pire qu'être en retard. Ce serait devenir quelqu'un d'autre. Et mon père, c'est mon père. Je l'aime comme il est. En retard, éparpillé, désorganisé. C'est lui. C'est Pini Weaslate. L'ami de Sano. Le meilleur ami.

Sacré se tut. Il regarda Cassie. Elle était calme, presque sereine, les lettres de son père serrées contre sa poitrine, comme si elles étaient plus précieuses que n'importe quelle preuve, n'importe quel indice, n'importe quel complot.

— Tu as raison, dit-il enfin.

— Je sais. Je le savais avant de te le dire. C'est pour ça que je te l'ai dit.

— Mais je vais quand même noter.

— Bien sûr. Note tout. Les lettres en retard, les programmes télé disparus, les félicitations qui arrivent après l'événement. Tout ça, c'est des

preuves. Des preuves que mon père est en retard. Comme toujours.

Elle rangea les lettres dans son sac, referma la boucle, et se leva.

— On y va, dit-elle. Le prochain cours, c'est Cocktails avec Jack Daniel. Il va encore être odieux. Mais je m'en fous. J'ai des lettres. J'ai des nouvelles de mon père. J'ai la preuve qu'il pense à moi. Qu'il pense à son programme télé, à son gâteau raté, à ses clés perdues. Mais qu'il pense à moi. C'est l'essentiel.

Ils quittèrent la salle des banquets, traversèrent les couloirs, montèrent les escaliers. Loïco, qui les avait suivis en silence, les rejoignit près de la salle de Cocktails.

— Ton père, dit-il à Cassie. Il était comme ça, avant. Quand j'étais vivant. Pini Weaslate. Toujours en retard. Toujours éparpillé. Mais toujours là. Au rendez-vous, même quand il n'était pas à l'heure. C'est une qualité rare, de nos jours. La ponctualité, c'est surfait. L'absence, c'est ce qui compte. Être absent quand on devrait être présent. Mais être présent quand on devrait être absent. Ton père, Cassie, il a compris ça. Avant tout le monde. Avant même ta mère. C'est pour ça qu'elle

l'a aimé. Pour son retard. Pour son absence. Pour sa présence paradoxale.

– Tu parles comme Sacré, dit Cassie.

– Sacré parle comme moi. Il m'écoute, parfois, même quand il ne le veut pas. C'est ça, être un fantôme. On s'infiltrer. On influence. On laisse des traces. Même quand on a disparu depuis longtemps.

La cloche sonna. Le cours allait commencer. Sacré toucha sa baguette. Il la sentit battre contre sa cuisse, comme un cœur auxiliaire, comme un organe qu'il avait développé pour survivre à Boudebar – un organe de notation, d'enquête, de doute. Ils entrèrent.

Jack Daniel, au fond de la salle, les attendait. Ses yeux noirs brillèrent quand il vit Sacré. Mais Sacré ne le regarda pas. Il regarda Cassie. Elle souriait. Les lettres de son père étaient dans son sac. Les preuves dans ses poches. La vie, dans sa poitrine. C'était ça, l'essentiel.

Le reste, les complots, les guillemets, les anomalies – tout ça, c'était du vent. Du bruit. Des phrases qu'on n'achève jamais. L'essentiel, c'était d'être là. Ensemble. En retard ou à l'heure, cela n'avait pas

d'importance. Sacré le nota. En secret. Dans son carnet.

Preuve n°192 – L'essentiel, c'est d'être là. Pas de savoir pourquoi. Pas de chercher le sens. Juste être là. C'est ça, la mission.

Il referma le carnet. Le cours commença.

Jack Daniel, comme prévu, fut odieux. Mais Sacré n'écouta pas. Il pensait à Pini Weaslate. À ses lettres en retard. À son programme télé disparu. À cette façon d'être père malgré tout, malgré le retard, malgré l'absence. Il pensait à son propre père. À Sano. À l'appel sur la mallette. À cette mallette oubliée sur la table, à côté de la flasque de whisky.

Peut-être que tous les pères étaient comme ça. En retard sur l'essentiel. À l'heure sur le reste. C'était une preuve, peut-être. Ou une consolation. Ou les deux. Sacré nota. Puis il rangea le carnet. Le cours continua. La vie aussi. À Boudebar, les lettres arrivent toujours en retard. C'est normal. C'est pédagogique. C'est Boudebar. Ou c'est la vie. C'est la même chose.

Chapitre 24 – La grande Théorie du complot

Le déjeuner, dans la salle des banquets, fut interrompu par une apparition. Béal Lindanagall se matérialisa sur l'estrade comme si elle avait toujours été là, attendant patiemment que les convives lèvent les yeux de leurs assiettes. Vêtue de son éternel cuir noir, avec ses cheveux tirés en arrière et ses yeux balayant la foule avec une indifférence qui n'était qu'une forme savante d'attention déguisée, elle frappa dans ses mains. Le bruit fut sec, précis, comme une pierre qu'on laisse tomber dans un puits sans fond.

— Mesdames, messieurs, demoiselles, damoiseaux, et autres catégories non répertoriées, dit-elle de cette voix neutre qui faisait froid dans le dos même en plein été. L'après-midi est annulée. Les professeurs ont des réunions – des réunions importantes, des réunions interminables, des réunions dont je ne peux pas vous dire l'objet mais dont vous pouvez imaginer la teneur si vous avez l'esprit à la fois vif et suffisamment désabusé pour ne pas croire un mot de ce que je dis. En conséquence, les cours sont suspendus. Quartier libre. Ne faites rien de stupide. Si vous faites quelque chose de stupide, ne vous faites pas prendre. Si vous vous faites prendre, dites que c'était pédagogique. C'est ce que nous dirons au conseil de discipline. Vous êtes libres.

Elle tourna les talons et disparut, avalée par l'ombre de l'estrade comme si elle n'avait jamais été là. Un murmure parcourut les tables. Les élèves échangeaient des regards, des sourires, des plans pour l'après-midi libre. Certains envisageaient une balade dans la forêt, d'autres une partie de cartes au coin du feu, d'autres encore une sieste bien méritée après les nuits agitées que Boudebar leur avait offertes.

Sacré posa sa fourchette. Dans son esprit, une idée venait de germer, une idée qu'il caressait depuis des jours, depuis des nuits, depuis qu'il avait reçu la première lettre aux guillemets, depuis qu'il avait vu le boulanger au sourire suspect, depuis que sa mère lui avait dit « il faut que tu saches » puis « rien ». L'après-midi libre n'était pas une coïncidence. C'était une opportunité. Une opportunité de rassembler ses notes, ses preuves, ses intuitions, et de les confronter à la réalité.

— Cassie, dit-il.

— Sacré, répondit-elle avec un soupir. Je connais ce ton. Tu as une idée.

— J'ai une théorie.

— Tu as toujours une théorie.

— Celle-ci est différente. C'est la théorie. La grande théorie. Celle qui explique tout.

— Tu dis ça à chaque fois.

— Cette fois, c'est vrai.

Elle le regarda. Ses yeux s'étaient plissés, non pas par méfiance – elle avait cessé de se méfier de Sacré, ou du moins, elle avait appris à vivre avec sa méfiance – mais par résignation. Elle savait qu'elle allait le suivre. Elle savait qu'elle allait regarder ses preuves, écouter ses explications, et que, comme à chaque fois, elle aurait du mal à savoir s'il disait vrai ou s'il se racontait des histoires. C'était ça, être l'ami de Sacré Rotter: naviguer entre génie et folie, entre révélation et dérive, entre la quête de vérité et la construction d'un labyrinthe dont on était le seul prisonnier.

Dans le dortoir de Sakédor, les autres élèves étaient absents. Barnabé était parti jouer aux cartes, Eugénie avait rejoint un club de lecture dont personne ne connaissait le nom mais dont les membres portaient tous des chapeaux en forme de hibou, les autres avaient profité du quartier libre pour se disperser aux quatre coins du château. Le dortoir, vidé de ses occupants habituels, ressemblait à une coquille vide, une coquille où l'écho des rires et des disputes flottait encore,

comme un souvenir qu'on n'a pas eu mais qu'on invente pour tromper l'ennui.

Sacré se dirigea vers son lit – le lit près de la fenêtre, celui qui donnait sur les douves de saké – et tira de dessous le matelas une chose que Cassie n'avait jamais vue.

C'était un tableau blanc. Un grand tableau blanc, posé sur un chevalet pliant que Sacré avait dû acheter au chemin de Dégrisement, ou peut-être le fabriquer lui-même avec des planches de récupération et beaucoup d'obstination. Le tableau était couvert de parchemins scotchés, de post-it qui se décollaient par les bords, de flèches tracées au marqueur noir, rouge, vert – des flèches dans tous les sens, qui partaient d'un nom pour aller à un autre nom, d'un événement pour aller à un autre événement, d'une question pour aller à une autre question. Et au milieu, en gros, écrit en lettres si épaisses qu'elles semblaient vouloir s'échapper du tableau pour flotter dans l'air comme des oiseaux de mauvais augure, il y avait un nom.

SACRÉ.

– Voilà, dit-il en désignant le tableau comme un général désignerait une carte d'état-major. La grande théorie.

Cassie s'approcha. Elle examina les parchemins, les post-it, les flèches. Il y avait le boulanger (« Ce n'est pas du tout ce que vous croyez » – flèche vers « Mensonge institutionnel » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait la lettre aux guillemets (« Anomalies, paramètres non spécifiés, coopération » – flèche vers « Avertissement » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Jack Daniel (« Jus de phénix, sabotages, humiliations » – flèche vers « Complicité avec Saturnin ? » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Crayonne (« Donne des biscuits, dit des phrases étranges, regarde sans regarder » – flèche vers « Double rôle » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Sano (« Appel pour une mallette, indifférence apparente » – flèche vers « Code secret » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Saturnin (« Guillemets sur les murs, catastrophes, ressemblance physique » – flèche vers « Double maléfique » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Teubé (« Trop utile pour être innocent, clés, histoires exagérées » – flèche vers « Gardien des secrets » – flèche vers « SACRÉ »). Il y avait Loïco (« Amoureux de Crayonne, tué par Sano, hante Sacré » – flèche vers « Témoin gênant » – flèche vers « SACRÉ »).

Toutes les flèches pointaient vers SACRÉ.

– C'est... grand, dit Cassie.

– C'est complet, corrigea Sacré.

— Je n'ai jamais vu autant de post-it de ma vie.

— J'en ai utilisé deux cent trente-sept.

— Et les flèches, elles ont toutes la même direction ?

— Elles pointent vers moi. Parce que tout tourne autour de moi. Parce que je suis le centre. Parce que la mission... ma mission... c'est de comprendre pourquoi tout le monde, à Boudebar, semble savoir quelque chose que j'ignore. Pourquoi le boulanger a dit "c'est rare". Pourquoi le chapeau a hésité. Pourquoi ma mère me donne des biscuits. Pourquoi mon père appelle pour une valise. Pourquoi Saturnin a mon visage. Pourquoi Jack Daniel me déteste. Pourquoi Teubé nous raconte des histoires qui sonnent vraies mais qui sont peut-être fausses. Pourquoi Loïco me suit partout. Pourquoi toi, Cassie, tu es là.

— Je suis là parce que je suis ton amie, Sacré.

— Mais pourquoi ? Pourquoi toi ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Pourquoi ta mère a-t-elle épousé Pini, le meilleur ami de mon père ? Pourquoi nos pères étaient-ils inséparables ? Pourquoi nos mères se connaissaient-elles ? Pourquoi...

— Sacré, arrête. Tu vas trop loin. Tu as toujours été parano, mais là, tu dépasses les bornes. Moi, je suis là parce que le hasard nous a mis dans le même train, dans le même dragon, dans la même école. Pas parce qu'un complot a décidé que nous devions être amis. Les amitiés, ça arrive. Ça n'a pas besoin de raison. Ça n'a pas besoin de preuves.

Loïco, qui était entré discrètement par le mur du fond – le fantôme avait pris l'habitude de ne plus utiliser les portes, trouvant que traverser la pierre était plus élégant et plus rapide, même si cela l'obligeait parfois à réapparaître la tête la première, ce qui effrayait les élèves les plus sensibles – flotta jusqu'au tableau. Il examina les post-it, les flèches, le nom de Sacré en gros au milieu.

— Impressionnant, dit-il. Mais je ne comprends rien.

— C'est pourtant simple, dit Sacré. Regarde. La flèche rouge relie Jack Daniel à Saturnin. La flèche verte relie Crayonne à Teubé. La flèche bleue relie Sano au boulanger. La flèche jaune relie Loïco à...

— Je ne vois pas de flèche jaune.

— Elle est là, sous le post-it qui se décolle.

— Ah. Oui. Je la vois maintenant. Elle relie Loïco à... elle relie Loïco à... elle relie Loïco à moi ?

— À toi, oui.

— Pourquoi je serais relié à moi-même ?

— Parce que tu es à la fois le sujet et l'objet de ton obsession. Tu es amoureux de Crayonne, tu as été tué par Sano, tu me hanteras jusqu'à la fin de ma scolarité. Tu es un fantôme. Les fantômes, dans les complots, sont souvent les témoins involontaires. Ceux qui voient tout sans pouvoir rien changer. Ceux qui savent mais ne peuvent pas dire. C'est ton rôle, Loïco. Le rôle qu'on t'a donné sans te demander ton avis.

— Je n'ai jamais demandé d'avis, dit Loïco d'une voix triste. J'étais mort. Les morts ne demandent pas d'avis. Ils subissent. C'est leur fonction.

Cassie s'assit sur son lit. Elle regardait le tableau, puis Sacré, puis le tableau à nouveau. Ses doigts, machinalement, tournaient les pages de son carnet rouge – ce carnet où elle notait ses propres théories, ses propres doutes, ses propres preuves. Mais aujourd'hui, elle avait envie de déchirer les pages. De les jeter au feu. De recommencer à zéro.

— Sacré, dit-elle. Même si tout ce que tu dis est vrai. Même si le boulanger faisait partie d'un complot. Même si Jack Daniel a vraiment voulu te tuer. Même si Saturnin est ton double maléfique. Même si Ta mère joue un double rôle, si ton père te parle en code, si Teubé en sait plus qu'il n'en dit. Même si Loïco est un témoin involontaire. Même si moi, je suis là par hasard ou par destin. Même si tout est lié. Qu'est-ce que ça change ? Qu'est-ce que ça t'apporte ? Tu auras des réponses, oui. Des réponses à des questions que personne d'autre ne se pose. Mais après ? Après les réponses, il y a quoi ?

— La vérité, dit Sacré.

— La vérité, Sacré, elle est là, devant toi. Dans les yeux de tes amis, dans les lettres de mon père, dans le fait que ta baguette produit du pain et que c'est drôle, pas grave. La vérité, c'est que Boudebar est une école bizarre où les professeurs sont alcooliques, les fantômes sont amoureux et les garçons de onze ans voient des complots partout parce qu'ils ont trop lu de lettres administratives. La vérité, c'est que ça va te rendre fou, Sacré. Cette quête. Cette obsession. Ces flèches qui pointent toutes vers toi. Un jour, tu vas te réveiller, et tu ne sauras plus qui tu es. Tu ne sauras plus si tu es le héros ou la victime, l'enquêteur ou l'enquêté, le centre du monde ou un point parmi d'autres.

— Je sais qui je suis. Je suis Sacré Viktor Rotter. Fils de Sano et Crayonne. Petit-fils de Saké. Héritier d'une lignée d'ivrognes et d'enquêteurs. Celui qui a reçu une lettre aux guillemets. Celui dont la baguette est rare. Celui que le chapeau a hésité à répartir. Celui que Saturnin imite. Celui que Jack Daniel déteste. Celui que Loïco hante. Celui que...

— Arrête, Sacré. Arrête de te définir par ce que les autres pensent de toi. Arrête de chercher la vérité dans le regard des autres. La vérité, elle est en toi. Dans ce que tu ressens quand tu voles sur ton râteau. Dans ce que tu penses quand tu lis les lettres de mon père. Dans ce que tu écris dans ton carnet, la nuit, quand tout le monde dort. La vérité, Sacré, c'est toi. Pas un complot. Toi.

Un bruit de balai. Teubé, le gardien des clés de la cave, était entré dans le dortoir sans qu'on l'entende – c'était sa spécialité, se déplacer en silence, comme une ombre qui aurait appris à marcher. Il poussa devant lui un balai à franges usées, un balai qui avait dû servir à nettoyer Boudebar depuis sa fondation, et qui en avait vu plus que tous les professeurs réunis.

— Je passais par là, dit-il en s'arrêtant devant le tableau. C'est pour la poussière. Toujours la poussière. Elle s'accumule, même quand on ne la voit pas. Même quand on ne la cherche pas. C'est

comme les complots. Ils s'accumulent. Même quand ils n'existent pas.

Il examina le tableau. Ses yeux bruns, chaleureux, parcoururent les post-it, les flèches, le nom de Sacré en gros au milieu.

— Il manque des flèches, dit-il.

— Lesquelles ? demanda Sacré, tendu.

— Là, entre Teubé et le boulanger. Il y a un lien. Teubé et le boulanger, ils se connaissent. Le boulanger, il fournit le pain pour les réceptions. Teubé, il ouvre les portes. Les deux travaillent pour l'école. Les deux savent des choses. Les deux se taisent. C'est un réseau, Sacré. Un réseau de gens qui savent mais qui ne disent pas. Et toi, tu es au milieu. Parce que tu es le fils de Sano. Parce que Sano, lui, il n'a jamais su se taire. C'est pour ça qu'il est au DESASTRE. Pour l'empêcher de parler. Pour le faire taire. Pas par la violence, non. Par le travail. Par l'occupation. Par les réunions interminables où l'on parle de tout sauf de l'essentiel.

Il sortit un marqueur de sa poche – un marqueur noir, à l'encre indélébile – et ajouta quelques flèches sur le tableau. Des flèches qui ne menaient nulle part, qui partaient d'un post-it pour arriver à un autre post-it sans raison apparente, qui

zigzaguaient entre les noms comme des rubans de cérémonie qu'on aurait disposés au hasard.

— Comme ça, dit Teubé. C'est plus complet. Maintenant, même toi, tu ne comprendras plus rien. C'est mieux. Une théorie du complot, Sacré, ça doit être incompréhensible. Si c'est compréhensible, ce n'est pas une théorie du complot. C'est une explication. Et les explications, ça rassure. Ça endort. Ça empêche de chercher plus loin. Alors que l'incompréhensible, ça oblige à continuer. À se poser des questions. À douter. Et le doute, Sacré, c'est la seule chose qui vaille la peine d'être entretenu. Le reste, c'est de la poussière. De la poussière que je balaie. Tous les jours. Depuis quarante ans. Et elle revient. Toujours. Comme les flèches. Comme les théories. Comme les Rotter.

Il rangea son marqueur, saisit son balai, et sortit du dortoir en sifflotant un air que personne ne reconnut. Ses pas s'éloignèrent, puis s'évanouirent.

Sacré regarda le tableau. Les flèches ajoutées par Teubé étaient absurdes. Elles ne menaient nulle part, elles ne reliaient rien à rien, elles n'avaient aucun sens. Mais elles étaient là. Et du coup, tout le reste – ses propres flèches, ses propres post-it, ses propres preuves – semblait soudain aussi absurde qu'elles. Comme si Teubé, en ajoutant son chaos, avait révélé le chaos sous-jacent. Le chaos

que Sacré avait essayé d'organiser. Le chaos qu'il avait pris pour un ordre.

– Je ne comprends plus rien, dit Sacré.

– Moi non plus, dit Cassie.

– Moi, je n'ai jamais rien compris, dit Loïco.

Cassie se leva. Elle s'approcha du tableau, arracha quelques post-it qui se décollaient, les froissa en boule, les jeta dans la corbeille. Puis elle se retourna vers Sacré.

– Tu sais quoi ? Je commence à douter.

– De quoi ?

– De toi. De ta théorie. De tes preuves. De tout ce que tu as noté depuis notre arrivée. Peut-être que Teubé a raison. Peut-être que le doute est la seule chose qui vaille la peine. Pas les réponses. Pas les certitudes. Le doute. Le douter de tout. Y compris de ses propres doutes.

– C'est épuisant, dit Sacré.

– C'est Boudebar, répondit Cassie.

Mais cette fois, le "c'est Boudebar" sonnait creux. Comme une excuse qu'on donne sans y croire. Comme une phrase qu'on répète par habitude, sans en mesurer le sens.

Sacré regarda le tableau. Les flèches dansaient devant ses yeux, se croisaient, s'entremêlaient, formaient un réseau si complexe qu'il ne savait plus où commençait la vérité et où finissait l'illusion. Il pensa à Teubé, à son balai, à ses flèches inutiles. À la poussière qui revient toujours. Aux secrets qui ne se laissent jamais attraper.

Peut-être que la grande théorie n'était qu'une grande illusion. Peut-être que le complot n'existait que dans sa tête. Peut-être que la mission n'était qu'un prétexte pour ne pas affronter le vide. Le vide de l'absence de ses parents. Le vide de cette école où rien n'avait de sens. Le vide de cette vie qu'il essayait de remplir avec des preuves, des flèches, des post-it.

— Je vais ranger, dit-il.

— Le tableau ?

— Le tableau. Les preuves. Tout. Je vais tout ranger. Pas jeter. Ranger. On ne sait jamais. Au cas où.

Il commença à décoller les parchemins, à retirer les post-it, à effacer les flèches. Ses gestes étaient lents, précis, presque cérémonieux. Comme s'il enterrait une partie de lui-même. Comme s'il disait adieu à une version de sa vie qu'il n'avait jamais vraiment vécue.

Cassie l'aida. Loïco flottait au-dessus d'eux, les regardant sans rien dire.

Dehors, le soleil se couchait sur les douves de saké. La lumière ocre, celle des fins d'après-midi où l'on ne sait plus si la journée est finie ou si elle n'a jamais commencé, baignait le dortoir d'une douceur mélancolique.

— Tu sais, Sacré, dit Cassie quand le tableau fut presque vide. Même si le complot n'existe pas... même si tu as inventé toutes ces preuves... même si ta quête ne mène nulle part... je suis contente d'être là.

— Moi aussi, dit Sacré.

Il rangea le dernier parchemin, plia le chevalet, et regarda par la fenêtre.

Loïco, qui flottait toujours, se pencha à son oreille.

— Les vrais complots, Sacré, sont ceux qu'on ne découvre jamais. Parce qu'ils n'existent pas. Ou parce qu'ils sont trop bien cachés. Ou parce qu'on a arrêté de chercher. Toi, tu n'arrêteras jamais de chercher. C'est ta force. C'est ta faiblesse. C'est ta...

Il n'acheva pas. Bien sûr. Les fantômes, comme les Rotter, ne finissent jamais leurs phrases.

Sacré posa sa baguette sur la table de nuit. Demain, peut-être, il reconstruirait le tableau. Il ajouterait de nouvelles preuves, de nouvelles flèches, de nouveaux post-it. Ou peut-être pas. Pour l'instant, il était là. Avec Cassie. Avec Loïco. Avec le silence du soleil couchant. C'était assez. Pour l'instant.

Chapitre 25 – L'accusation

La rumeur commença comme toutes les rumeurs à Boudebar : dans un murmure, dans un couloir, dans l'entre-deux d'un cours où les élèves se croisaient sans se voir. Un élève de Whiskytard n'était pas venu en cours de Métamorphose en état d'ébriété. Une fille de Serdaigle avait manqué le déjeuner. Un garçon de Boudsouffle, dont personne ne se rappelait le nom mais dont tout le monde connaissait le visage – un visage rond, couvert de taches de rousseur – n'avait pas répondu à l'appel en Alcoologie fondamentale. Disparus. Pas là. Absents. Les mots flottaient dans l'air, chargés de cette gravité particulière que les rumeurs acquièrent quand on les répète sans les vérifier.

Sacré Viktor Rotter, assis sur son lit dans le dortoir de Sakédor, écoutait ces rumeurs avec une attention qu'il ne parvenait plus à modérer. Son carnet était ouvert sur ses genoux, sa baguette tiède battait contre sa cuisse, et dans sa tête, les preuves s'alignaient comme des soldats avant la bataille. Des disparitions. Des élèves qui disparaissaient. Des cours qu'ils n'atteignaient jamais. Des repas qu'ils ne prenaient plus. C'était le début. Le début de quelque chose. Le début de la fin, ou le début du commencement, ou le début d'une révélation qu'il avait pressentie depuis son arrivée à Boudebar, depuis la lettre aux guillemets,

depuis la baguette rare, depuis le boulanger qui lui avait dit « ce n'est pas du tout ce que vous croyez ».

Cassie entra dans le dortoir, un livre sous le bras, ses cheveux flamboyant dans la lumière tamisée des bougies. Elle vit l'expression de Sacré – ce regard fixe, cette mâchoire serrée, ces doigts qui tambourinaient sur le carnet comme sur un clavecin dont personne ne voulait entendre la musique.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

– Des disparitions, répondit Sacré.

– Quelles disparitions ?

– Les élèves. Ceux qui ne sont pas venus en cours. Ceux qu'on ne voit plus. Ceux qui ont disparu.

– Sacré, ils sont juste en retard. Ou fatigués. Ou en train de sécher les cours pour aller traîner dans les sous-sols, comme tout le monde. Les élèves ne disparaissent pas. Ils traînent.

– C'est ce que les autorités veulent que tu croies. "Ils traînent." "Ils sont fatigués." "Ils sont en retard." Des excuses. Des mensonges. Des guillemets. Pour cacher la vérité. Les élèves disparaissent, Cassie. Et

personne ne fait rien. Personne ne cherche.
Personne ne pose les bonnes questions. Sauf moi.

— Sacré, calme-toi. Tu es en train de dérailler.

— Je ne déraille pas. Je vois. Pour la première fois, je vois clair. Tout est lié. Les guillemets. Les lettres. Les anomalies. Les disparitions. C'est un réseau. Une organisation. Un complot.

Il se leva, arpenta le dortoir, ses mains gesticulant dans l'air comme s'il traçait des flèches invisibles – les mêmes flèches que sur son tableau, celles qu'il avait rangées mais qui n'avaient jamais vraiment quitté son esprit.

— Jack Daniel, d'abord. Il me déteste. Pourquoi ? Parce que je suis un Rotter. Il veut se venger sur moi. C'est pourquoi il a mis du jus de phénix dans mon verre. Pour me tuer. Pour éliminer le dernier Rotter. Mais j'ai survécu. Alors il attaque ailleurs. Il fait disparaître des élèves. Pour détourner l'attention. Pour semer le chaos. Pour que personne ne le suspecte.

— Jack Daniel n'a pas fait disparaître d'élèves, Sacré. Jack Daniel est en train de cuver son whisky dans sa salle de classe, comme tous les après-midi. Je l'ai vu. En plus il ronfle.

— C'est ce qu'il veut que tu croies. C'est un leurre. Un fantôme de lui-même. Pendant que son double, ou son frère jumeau, ou son homologue dimensionnel, fait disparaître les élèves.

— Sacré, Jack Daniel n'a pas de frère jumeau.

— C'est ce qu'il veut que tu croies.

Il reprit sa marche. Ses pas résonnaient sur les dalles de pierre comme des coups de marteau sur une enclume – l'enclume de la vérité, pensait-il, l'enclume qu'il forgeait seul dans sa tête.

— Ma mère, ensuite. Crayonne. Elle me donne des biscuits. Elle me dit "il faut que tu saches" puis "rien". Elle me regarde avec mes yeux. Mes yeux. Comme si elle voulait me dire quelque chose, mais qu'elle n'osait pas. Elle est complice. Elle sait. Elle a toujours su. Les biscuits sont peut-être empoisonnés. Ou ensorcelés. Ou les deux. Je ne les ai pas mangés. Je les ai gardés. Comme preuves.

— Tu as gardé des biscuits ?

— Dans ma poche. La poche intérieure. Celle qui touche mon cœur. Les biscuits sont contre mon cœur. Comme preuves. Comme protection.

Cassie soupira. Elle sortit son carnet, écrivit rapidement: *Théorie n°42 – Sacré conserve des biscuits contre son cœur. Cela signifie qu'il est soit un génie, soit un fou, soit les deux. Je note.*

— La directrice, continua Sacré. Béal Lindanagall. Elle est trop neutre. Trop calme. Trop contrôle. Personne n'est aussi neutre sans raison. Elle cache quelque chose. Les réunions avec les professeurs, les annonces incompréhensibles, les "ne pas penser à Dolldemort"... tout ça, c'est un rideau de fumée. Derrière, il y a des disparitions. Des expériences. Des sacrifices.

— Sacré, Béal Lindanagall est une administratrice. Les administratrices sont toujours neutres. C'est leur métier. Elles cachent leur manque d'émotion derrière des phrases vagues et des consignes absurdes. Ce n'est pas un complot. C'est une fonction publique.

— C'est ce qu'elle veut que tu croies.

— Tu vas répéter ça tout le temps, maintenant ?

— Si nécessaire.

Loïco entra par le mur – non pas par la porte, le fantôme avait déserté les ouvertures conventionnelles depuis qu'il s'était rendu compte

que traverser la pierre était plus spectaculaire – et flotta jusqu'au milieu du dortoir.

– J'ai entendu des rumeurs, dit-il. Des élèves qui disparaissent.

– Tu vois ! s'exclama Sacré. Loïco confirme.

– Je ne confirme rien. Je rapporte. Il y a des rumeurs. C'est tout. À Boudebar, il y a toujours des rumeurs. L'incident de 1642, la grande beuverie de 1899, les départs récents... les rumeurs, c'est le carburant de l'école. Ça fait tourner les conversations. Ça remplit les silences. Ça donne l'impression qu'il se passe quelque chose, alors qu'en général, il ne se passe rien. Les élèves ne disparaissent pas, Sacré. Ils sont en retard.

– En retard ? répéta Sacré avec dédain. Tu appelles ça "en retard", quand un élève de Whiskytard manque deux jours de suite les cours de Métamorphose ?

– Il est peut-être malade.

– Malade ? Tu appelles ça "malade", quand une fille de Serdaigle ne vient pas déjeuner ?

– Elle a peut-être une gastro. La gastro, ça court les couloirs en ce moment. Surtout à Boudsouffle.

C'est à cause des champignons. Les champignons de la cantine, ils sont parfois douteux.

— Les champignons sont un prétexte !

Sacré était maintenant au centre du dortoir, entouré de ses carnets, de ses preuves, de ses certitudes. Ses yeux bleus brillaient d'une lueur fiévreuse.

— Je vais les accuser, dit-il. Tous. Devant tout le monde. À la cantine. Ce soir. Je vais les confronter. Jack Daniel, Crayonne, Béliat Lindanagall, Teubé, Saperlipopette, Gwenolafée, Rochelderoy Belheart, Madame Bibine, Kvasir. Tous. Je vais dénoncer le complot. Je vais révéler la vérité.

— Sacré, c'est une mauvaise idée, dit Cassie.

— C'est une très mauvaise idée, ajouta Loïco.

— Les mauvaises idées sont souvent les meilleures. C'est ce que disait mon grand-père. Enfin, je crois. Il l'a dit une fois. Entre deux gorgées. Avant de s'endormir.

Il sortit du dortoir sans ajouter un mot, traversa les couloirs, descendit les escaliers, passa devant les portraits qui le regardaient avec des yeux endormis. Cassie et Loïco le suivirent, impuissants,

échangeant des regards qui disaient « que faire ? »
et « rien, on ne peut rien faire, c'est Sacré ».

La salle des banquets, à l'heure du dîner, était bondée. Les tables s'allongeaient sous les nappes blanches, les chandeliers brûlaient d'une flamme jaune et dansante, les plats fumaient dans l'air chargé d'odeurs – la soupe, le rôti, les tartes, et ce parfum indéfinissable que dégagent les repas collectifs quand on les prend trop au sérieux. Les élèves bavardaient, riaient, échangeaient leurs rumeurs sur les disparitions – car la rumeur, même infondée, se propage comme un feu dans une forêt d'arbres trop secs.

Sacré monta sur une table. Pas une petite table, en bout de rangée. La table. La grande table du milieu, celle où mangeaient les professeurs quand ils daignaient se mêler aux élèves, ce qui arrivait rarement, mais la table était là, imposante, comme un rappel de l'autorité qu'on ne voyait jamais. Sacré se tint debout sur la nappe blanche, ses chaussures maculant le tissu de terre et de certitude, et cria :

— Silence !

Le bruit cessa. Pas immédiatement – les conversations s'éteignirent progressivement, comme des bougies qu'on souffle une à une – mais

au bout de quelques secondes, le silence fut total. Tous les regards convergèrent vers Sacré. Cassie, restée en bas, se couvrit le visage de ses mains. Loïco, flottant au-dessus de la foule, secoua la tête avec une expression de résignation.

— Je sais tout ! cria Sacré. Je sais pour les disparitions ! Je sais pour les complots ! Je sais pour les guillemets ! Je sais pour les anomalies ! Je sais pour Jack Daniel, qui a essayé de me tuer ! Je sais pour ma mère, qui me donne des biscuits empoisonnés ! Je sais pour Béalil Lindanagall, qui cache la vérité ! Je sais pour Teubé, qui est trop utile pour être innocent ! Je sais pour Saturnin, qui est mon double maléfique ! Je sais pour Dolldemort, celle-dont-on-ne-sait-prononcer-le-nom ! Je sais pour les élèves qui ne sont pas là parce qu'ils ont disparu, pas parce qu'ils sont en retard ! JE SAIS TOUT !

Il s'arrêta, haletant. Ses yeux parcouraient la salle, cherchant des réactions, des preuves, des confirmations. Ce qu'il vit fut un océan de visages perplexes. Des sourcils levés, des bouches entrouvertes, des épaules haussées. Personne ne comprenait. Personne ne semblait partager sa certitude. Les élèves échangeaient des regards gênés, comme devant un fou qui crierait dans la rue des vérités que personne n'a envie d'entendre.

Jack Daniel, attablé à l'autre bout de la salle, leva son verre et dit, d'une voix forte:

— Rotter, descends de cette table. Tu vas la salir. Et arrête de crier. On essaie de dîner.

— Tu es complice, Jack Daniel ! cria Sacré. Toi et les autres ! Tous ! Vous êtes tous dans le même bateau ! Le bateau des mensonges ! Le bateau des guillemets ! Le bateau de...

— Rotter, je n'ai pas de bateau. Je suis professeur de Cocktails. Mon bateau, c'est mon shaker. Et mon shaker, en ce moment, il est à ma place. Pas sur la table où tu es monté. Descends, Rotter. C'est un ordre.

— Je n'obéis pas aux ordres des comploteurs !

Crayonne Badranger se leva à son tour. Sa robe blanche, dans la lumière des chandeliers, brillait comme une armure. Ses yeux bleus fixaient son fils avec une expression que Cassie identifia comme étant de la fatigue, mais que Sacré interpréta comme de la complicité.

— Sacré, dit Crayonne d'une voix calme. Descends de cette table. Nous parlerons après. En privé.

— Tu veux me parler en privé pour me faire taire ! Pour me donner un autre biscuit ! Pour m'empoisonner doucement, sans que personne ne le voie ! Je ne suis pas dupe, Crayonne. Je suis ton fils. J'ai tes yeux. Je vois ce que tu vois. Sauf que moi, je ne me tais pas.

— Sacré, je suis ta mère.

— Ici, tu es professeur Badranger. Tu l'as dit toi-même. Et les professeurs, à Boudebar, sont soit complices, soit victimes. Mais toi, tu n'es pas victime. Toi, tu es de l'autre côté. Tu sais. Tu as toujours su. Tu fais partie du complot.

Crayonne ne répondit pas. Elle se rassit, les mains croisées sur la table, le regard perdu dans le vide. Loïco, au-dessus de la foule, la regardait avec une tendresse triste – l'amour qu'il avait eu pour elle, trente ans plus tôt, flottait encore dans l'air comme un parfum qu'on ne veut pas oublier.

Teubé, qui balayait le coin de la salle avec son éternel balai à franges usées, leva la tête. Il regarda Sacré, debout sur la table, et sourit – ce sourire qu'il avait toujours, ce sourire qui disait « continue, c'est une mauvaise idée, continue ».

— Bon courage, Sacré, dit-il. La vérité finit toujours par triompher. Sauf quand elle n'existe pas.

— Elle existe ! cria Sacré. Je le sais ! J'ai des preuves ! Des centaines de preuves ! Des preuves que j'ai notées, classées, analysées ! Des preuves que personne ne peut réfuter parce que personne ne veut les voir !

Il sortit sa baguette. La pièce retint son souffle. Les chandeliers vacillèrent. Les nappes frémirent. La baguette, dans sa main, était si chaude qu'elle luisait dans l'air comme un tison – un tison qui n'attendait qu'une formule pour s'embraser.

— Par la puissance des Rotter ! Par l'héritage de mon père, de ma mère, de mon grand-père ! Par la mémoire de ceux qui ont disparu, pas en retard, mais pour de bon ! Par les guillemets, les anomalies, les paramètres non spécifiés ! JE LANCE LE SORT DE VÉRITÉ !

Il agita sa baguette d'un geste large, théâtral, désespéré. La baguette émit une lumière blanche – éblouissante, presque aveuglante – puis une fumée épaisse, parfumée, qui sentait le beurre et la farine. La fumée se dissipa. Sur la table, devant Sacré, était apparu un pain au chocolat.

Parfait. Doré. Croustillant. Avec des pépites de chocolat qui brillaient sous les chandeliers comme des petits soleils.

— C'est ça, ton sort de vérité ? demanda Jack Daniel en éclatant de rire.

— Ce n'est pas censé être un pain au chocolat, balbutia Sacré. C'est censé être...

— La vérité ? compléta Cassie, qui était montée sur la table à son tour, pour l'apaiser, pour le ramener à la raison. La vérité, Sacré, elle n'a pas la forme d'un pain au chocolat. Elle a la forme de ce que tu es en train de vivre. De ce que tu ressens. De ce que tu partages avec les autres. Pas de ce que tu accumules dans tes carnets.

Elle prit le pain au chocolat. Elle le regarda, un instant, comme on regarde une réponse qu'on n'a pas demandée mais qu'on accepte quand même. Puis elle le mordit.

— Il est bon, dit-elle.

— Il est censé être un sort de vérité, répéta Sacré, désespéré.

— C'est un pain au chocolat, Sacré. Parfois, la vérité, c'est juste un pain au chocolat. Parfois, les réponses, c'est juste du beurre et de la farine. Parfois, les complots, c'est juste des élèves en retard, des gastro, des champignons douteux.

Elle mordit à nouveau. Une miette tomba sur la nappe blanche, une miette en forme de flèche – une flèche qui ne pointait vers rien, qui ne menait nulle part, mais qui était là, comme une signature du hasard, comme une confirmation que même dans l'absurde, il y avait une forme de beauté.

Sacré descendit de la table. Il prit la baguette, qui avait refroidi, qui n'était plus tiède, qui était redevenue un simple bout de bois. Il la rangea dans sa poche.

Les élèves, voyant que le spectacle était fini, se remirent à manger. Les conversations reprirent. Les rumeurs sur les disparitions continuèrent, mais personne ne parlait plus du pain au chocolat. C'était déjà oublié. Comme la vérité, parfois.

Sacré sortit de la salle des banquets. Cassie le suivit. Loïco les suivait, flottant au-dessus d'eux.

– Tu voulais la vérité, dit Cassie. Tu l'as eue. Un pain au chocolat.

– Ce n'est pas drôle, répondit Sacré.

– Non. Ce n'est pas drôle. C'est triste. Et c'est beau en même temps. Comme tout, ici. Comme Boudebar.

Ils marchèrent en silence. Les couloirs défilaient, les portraits dormaient, les gargouilles éternuaient. Sacré toucha sa baguette. Froide. Pas tiède. Froide.

— Je ne comprends plus rien, dit-il.

— C'est le début de la sagesse, répondit Loïco.

Il n'acheva pas sa phrase.

Mais ce n'était pas grave. Les phrases inachevées, à Boudebar, sont souvent plus belles que les autres.

Chapitre 26 – Le grand malentendu

La salle du conseil, au sommet de la tour la plus haute de Boudebar, était une pièce circulaire dont les murs de pierre étaient couverts de tapisseries représentant d'anciens directeurs et directrices, tous figures sévères aux yeux mi-clos, comme s'ils avaient passé leur vie à scruter l'horizon pour y déceler des complots qui n'existaient pas. Les fenêtres, de minces meurtrières, laissaient entrer une lumière blafarde, celle des fins d'après-midi d'hiver où le soleil, fatigué, se couche plus tôt que prévu, sans prévenir personne. Au centre de la pièce, une table ronde en chêne massif, patinée par des siècles de coudes appuyés et de secrets échangés, portait encore les cicatrices d'une réunion houleuse – des taches de vin, des brûlures de cigarette magique, et ce qui ressemblait à un petit cratère, vestige probable d'une explosion de chaudron miniature dont personne ne parlait plus.

Sacré Viktor Rotter se tenait debout devant cette table, les bras croisés, le menton levé, dans une attitude qu'il espérait être celle d'un accusateur, mais qui ressemblait plutôt à celle d'un enfant qu'on a puni et qui refuse de l'admettre. À côté de lui, Cassie Weaslate, son carnet rouge fermé pour une fois, scrutait les visages des adultes assemblés avec une expression où se mêlaient l'inquiétude et cette forme particulière de résignation qui précède les révélations qu'on n'a pas envie d'entendre.

Loïco, flottant au-dessus de l'assemblée avait pris soin de se placer dans un courant d'air pour que ses cheveux ondulent comme dans une scène de film dont il se croyait le héros, mais dont il n'était que le spectateur involontaire.

Autour de la table, les acteurs de ce drame que Sacré avait orchestré étaient réunis. Béliat Lindanagall, la directrice perpétuelle, était assise dans un fauteuil plus haut que les autres, comme un trône, comme un rappel à l'ordre – mais son visage, d'ordinaire si neutre, affichait aujourd'hui une expression que personne ne lui connaissait: de la fatigue. Jack Daniel, à sa droite, buvait son éternel whisky en regardant Sacré avec des yeux où la haine habituelle avait cédé la place à quelque chose de plus inattendu: de l'ennui. Crayonne Badranger, la mère de Sacré, était assise à la gauche de Béliat, ses mains posées à plat sur la table, ses yeux bleus fixant un point invisible au-delà des murs, comme si elle assistait à une réunion dont elle n'était pas vraiment. Teubé, debout près de la porte, son balai à la main, souriait de son sourire énigmatique – ce sourire qui disait "je sais des choses que vous ignorez, mais je ne les dirai jamais, parce que c'est plus drôle comme ça". Rochelderoy Belheart, Gwenolafée, Madame Bibine et Kvasir complétaient l'assemblée, chacun affichant une expression allant de l'indifférence polie à la somnolence avancée.

— J'ai réuni cette assemblée, commença Sacré d'une voix qu'il voulait solennelle, mais qui tremblait un peu, parce qu'il avait onze ans et que la vérité, même quand on croit la détenir, est un fardeau trop lourd pour des épaules encore en construction. Pour démasquer le complot. Le complot qui menace Boudebar. Le complot dont je suis la cible. Le complot qui explique tout. Les lettres, les objets disparus, les comportements suspects, les menaces, les guillemets, les anomalies.

Il marqua une pause. Personne ne parla. Jack Daniel but une gorgée. Béliar soupira. Crayonne continua de fixer le point invisible.

— Alors, dit Sacré. Je vais tout révéler. Preuve par preuve. Indice par indice. Flèche par flèche.

Il sortit son carnet. L'ouvrit à la première page. Et commença.

— Premièrement: les lettres. Les lettres aux guillemets. Les lettres qui disaient "anomalies", "paramètres non spécifiés", "coopération", "vigilante". Je les ai reçues dès mon arrivée à Boudebar. Des lettres qui semblaient être des avertissements. Des menaces déguisées sous une prose administrative. J'ai cru, à ce moment-là, que

quelqu'un voulait me faire peur. Me contrôler. Me manipuler.

— Les lettres, Rotter, dit Béal Lindanagall avec sa voix neutre, sont des rappels administratifs. Les guillemets sont une clause de style. Nous mettons des guillemets quand nous ne sommes pas sûrs du sens des mots, ce qui arrive souvent, à Boudebar, parce que nous, les administrateurs, nous ne sommes jamais sûrs de rien. C'est notre force. Et notre faiblesse. Les anomalies dans ton dossier sont dues à un problème informatique. Le serveur qui gère les fiches des élèves est sous Windows 98, comme tu le sais. Il bugue. Il plante. Il invente des anomalies. C'est la vie.

— C'est trop simple, dit Sacré. Trop pratique. Une explication qui explique tout n'est pas une explication. C'est un cache-sexe.

— C'est la vérité, Rotter. La vérité administrative. La pire des vérités, parce qu'elle est banale, ennuyeuse, et qu'elle ne fait pas de toi le héros d'une histoire.

Sacré tourna la page de son carnet. Ses doigts tremblaient.

— Deuxièmement: les objets disparus. Les programmes télé, les mallettes, les clés, les livres

dans les réserves. Tout ce qui n'était plus là où on le cherchait. Tout ce qui semblait avoir été déplacé, caché, effacé. J'ai cru à une dissimulation. À une tentative de nous priver des preuves.

Teubé, appuyé sur son balai, se racla la gorge.

— C'était moi, dit-il. Les objets disparus, c'était moi. Je rangeais. Les programmes télé, je les ai déplacés dans le placard de la réserve, parce qu'ils traînaient par terre et que quelqu'un aurait pu marcher dessus. Les mallettes, je les ai mises dans le grenier, avec les autres affaires des élèves. Les clés, je les ai toujours sur moi – elles ne sont pas disparues, elles sont là, à ma ceinture, comme depuis quarante ans. Les livres des réserves, je les ai rangés aussi. Parce que c'est mon métier. Rendre propre ce qui est sale. Rendre clair ce qui est confus. Rendre absent ce qui est en trop. Les objets ne disparaissent pas, Sacré. Ils attendent. Quelque part. Que quelqu'un les trouve. Ou pas.

— Tu es trop utile pour être innocent, accusa Sacré.

— Je suis trop utile pour être coupable, corrigea Teubé. C'est la même chose, mais en mieux.

Sacré tourna une autre page. Sa respiration s'accélérait.

— Troisièmement: les comportements suspects. Jack Daniel qui me déteste sans raison. Ma mère qui me donne des biscuits en disant des choses étranges. Bélical Lindanagall qui parle comme un robot. Rochelderoy Belheart qui enseigne le noir comme une religion. Gwenolafée qui s'endort en plein cours. Madame Bibine qui cuve dans son coin. Kvasir qui... qui est Kvasir, finalement, personne ne sait ce qu'il fait, mais c'est suspect.

Jack Daniel reposa son verre.

— Je te déteste, Rotter, parce que tu ressembles à ton père. C'est tout. Pas de complot. Pas de machination. Une histoire de whisky. Une histoire de jalousie. Rien de plus. Les sentiments, Rotter, c'est souvent moins glorieux qu'on ne le croit. C'est moche, c'est bas, c'est humain. C'est tout. Pas de complot. De la jalousie. De la bêtise. De l'alcool. Beaucoup d'alcool.

Crayonne tourna la tête vers Sacré. Ses yeux bleus étaient rouges, comme si elle avait pleuré, ou comme si elle avait envie de pleurer mais ne s'en donnait pas la permission.

— Les biscuits, dit-elle. Je te donne des biscuits parce que je ne sais pas comment te dire que je t'aime. Parce que les mots, chez les Badranger, sont des armes. On les utilise pour blesser, pour se

défendre, pour faire taire. On ne sait pas les utiliser pour aimer. Alors on donne des biscuits. C'est nul. C'est pathétique. C'est tout ce que j'ai. Des biscuits. Et des yeux. Les mêmes que les tiens. Pour que tu voies ce que je vois. Le monde. Dangereux. Illisible. Mais pas complot. Juste compliqué.

— Et vous, Béliat ? attaqua Sacré. Pourquoi parlez-vous comme un robot ?

— Parce que je n'ai pas d'émotions, Rotter. On me les a retirées, à ma demande, lors d'une opération expérimentale en 1983. C'était pédagogique. Je voulais être une directrice parfaite. Neutre. Impartiale. Efficace. J'ai réussi. Mais au prix de mon humanité. Je ne parle pas comme un robot. Je suis un robot. Une administratrice. C'est la même chose.

— Et Dolldemort ?

— Le problème a été réglé il y a longtemps. Du temps où vos parents étaient élèves dans cette école.

— Et les disparitions des élèves ?

Béliat soupira. Un vrai soupir, pas un soupir de robot – un soupir de fatigue, de lassitude, de résignation.

— Les élèves ne disparaissent pas, Rotter. Ils sont en retard. En retard aux cours, en retard aux repas, en retard à la vie. Comme tout le monde. La vie est faite de retards. D'attentes. De trains qu'on rate. De lettres qu'on n'envoie pas. De biscuits qu'on donne à la place de mots d'amour. Il n'y a pas de complot. Il y a la vie. La vie, qui est déjà assez compliquée comme ça, sans qu'on y ajoute des conspirations imaginaires.

Sacré referma son carnet. Ses mains tremblaient – non plus de colère, mais de doute, de vertige, de cette sensation étrange qu'on éprouve quand on découvre que le monde, finalement, est plus simple et plus triste que ce qu'on avait imaginé.

— La menace contre moi, dit-il. La menace que j'ai sentie, dès mon arrivée. Cette impression que quelqu'un me voulait du mal. Que j'étais suivi. Surveillé. Ciblé. Ce n'était pas réel ?

Un silence. Les adultes échangèrent des regards. Béliat haussa les épaules. Jack Daniel but une gorgée. Crayonne baissa les yeux.

— C'est Saturnin, dit Teubé. Saturnin Virgil Rotten. L'autre garçon. Celui qui te ressemble. Il a le même âge, les mêmes cheveux, les mêmes yeux. Les gens le confondent avec toi. Les professeurs, les élèves, les fantômes. Moi-même, parfois, je me

trompe. Il a attiré les catastrophes – pas volontairement, il est juste maladroit, ou malchanceux, ou les deux. Les incidents nocturnes, les explosions, les rumeurs, les guillemets sur les murs – c'était lui. Pas pour te nuire. Parce que c'est Saturnin. Parce qu'il est comme ça

– Saturnin, répéta Sacré.

– Saturnin, confirma Teubé. La menace contre toi, Sacré, c'était une confusion. Les gens te regardaient, parlaient de toi, te montraient du doigt. Mais ce n'était pas toi qu'ils regardaient. C'était lui. Son ombre. Son reflet. Son double maléfique, comme tu dis. Sauf qu'il n'est pas maléfique. Il est juste... Saturnin.

Le silence, dans la salle du conseil, était si profond qu'on entendait les bougies crépiter – ces bougies noires, aux flammes bleutées, qui éclairaient les visages avec une lueur funèbre. Sacré regarda Cassie. Cassie regarda Sacré.

– Tout ça, dit Sacré d'une voix blanche. Les lettres, les objets, les comportements, les menaces. Tout ça. C'était...

– Un malentendu, compléta Cassie. Un gigantesque malentendu.

— Je refuse d'y croire.

Il dit cela d'une voix qui n'était plus celle d'un enfant jouant au détective, mais celle d'un enfant qui vient de comprendre que le monde, parfois, n'a pas besoin de complots pour être absurde – il lui suffit d'être mal foutu, mal organisé, mal pensé.

— Rotter, dit Béalial Lindanagall. Tu refuses d'y croire. C'est ton droit. Tu peux continuer à enquêter, à noter, à tracer des flèches. Tu peux passer le reste de l'année – le reste de ta vie – à chercher un complot qui n'existe pas. Tu peux devenir Saturnin. Ou tu peux accepter que la vérité, parfois, est moins excitante que ce qu'on avait imaginé. Moins glorieuse. Moins dramatique. Mais plus vraie.

— La vérité, c'est quoi ? demanda Sacré.

— La vérité, Rotter, c'est que la vie est mal faite. Les lettres sont mal formulées. Les objets sont mal rangés. Les gens sont mal dans leur peau. Les professeurs sont jaloux, les mères sont maladroitement, les directrices sont des robots, les fantômes sont amoureux, et les garçons de onze ans voient des complots partout parce qu'ils ont trop d'imagination. C'est tout. C'est déjà beaucoup.

Sacré resta un long moment immobile, son carnet serré contre sa poitrine, sa baguette dans sa poche. Il pensa à Saturnin. À ce garçon qui lui ressemblait et qui, sans le vouloir, avait semé le chaos dans sa vie. Il pensa à Teubé, qui rangeait les objets par habitude, par métier, par ennui. Il pensa à Jack Daniel. Il pensa à sa mère, qui donnait des biscuits parce qu'elle ne savait pas dire "je t'aime". Il pensa à Bélial, robot malgré elle. Il pensa à toutes ces explications simples, banales, humaines. Et à cette vérité qu'on lui offrait, comme un cadeau empoisonné, comme un pain au chocolat qui n'avait rien d'une révélation.

— Je vais noter, dit-il.

— Note, dit Cassie. Note tout. Les malentendus, aussi, ça mérite d'être noté.

Ils sortirent de la salle du conseil. Les adultes restèrent autour de la table, buvant, se taisant, regardant les murs.

Dans le couloir, Sacré ouvrit son carnet. Il écrivit:

Preuve n°245 – Tout est un malentendu. Les lettres, les objets, les comportements, les menaces. Rien n'était vrai. Ou peut-être que si. Je ne sais pas. Je note.

Il referma le carnet, le rangea dans sa poche, celle qui touchait son cœur. À côté, la baguette était tiède – tiède comme toujours, tiède comme une promesse qu'il ne savait pas interpréter.

– Tu y crois, à ce malentendu ? demanda Cassie.

– Non, répondit Sacré. Je ne peux pas. Si c'est un malentendu, alors tout ce que j'ai vécu n'a pas de sens. Les preuves, les nuits blanches, les flèches, les théories. Tout ça pour rien.

– C'est ça, la vie, Sacré. Parfois, c'est pour rien. Et c'est très bien comme ça.

Ils marchèrent. Loïco les suivait, silencieux.

Dans la salle du conseil, la réunion continuait. Teubé balayait le sol, poussant la poussière vers la porte. Béliat regardait le plafond. Jack Daniel buvait. Crayonne pleurait – sans bruit, sans gestes, les larmes coulant le long de ses joues comme une pluie silencieuse sur une terre trop sèche.

– C'est dur, un enfant, dit-elle.

– C'est pédagogique, répondit Béliat.

Personne ne sourit. Ce n'était pas drôle. C'était Boudebar.

Chapitre 27 – Retour à la normale

Les examens de fin d'année à Boudebar étaient une institution aussi redoutée qu'absurde, conçue par des professeurs qui avaient longtemps hésité entre évaluer les compétences de leurs élèves et les soumettre à des épreuves de survie psychologique, avant de trancher pour les deux simultanément. Les salles de classe, vidées de leurs tables habituelles, étaient disposées en rangées sévères, comme des allées d'un cimetière dont les tombes seraient encore vides mais prêtes à accueillir les cadavres des certitudes. Les chandeliers, au lieu de brûler d'une flamme jaune et dansante, s'étaient mués en une lumière blanche, froide, implacable – celle des amphithéâtres où l'on juge, celle des tribunaux où l'on condamne, celle des hôpitaux où l'on attend un diagnostic qu'on n'a pas demandé.

Sacré Viktor Rotter, assis à sa place habituelle – la plus éloignée du bureau, la plus proche de la sortie, un calcul qu'il avait maintenu tout au long de l'année malgré les conseils de Cassie qui lui répétait que « la paranoïa, ça se soigne, Sacré, mais pas tout seul » – contemplait sa copie avec une expression où se mêlaient la concentration et cette forme particulière de résignation qu'apporte la dernière ligne droite, quand on sait que le plus dur est fait, mais que le plus dur, justement, c'était de se lever le matin.

L'épreuve de Cocktails, avec Jack Daniel, avait été un calvaire – non pas à cause du contenu, que Sacré maîtrisait désormais – mais à cause du regard du professeur, ce regard qui avait changé depuis la grande révélation du malentendu. Jack Daniel ne le détestait plus. Il le regardait avec une indifférence polie, celle qu'on accorde à un élève qu'on a noté, classé, rangé dans une case, et dont on n'attend plus rien. C'était pire que la haine, pensa Sacré. La haine, au moins, était une forme d'attention. L'indifférence, c'était le vide. Et le vide, à Boudebar, c'était ce qu'on trouvait au fond des bouteilles quand on avait trop bu.

L'épreuve de Défense contre les forces du bien, avec Crayonne Badranger – sa mère – avait été un autre calvaire. Plus intime. Plus douloureux. Crayonne avait corrigé sa copie en silence, sans le regarder, ou en le regardant trop, dans ces moments où les yeux se croisent sans se voir, comme deux trains qui passent sur des voies parallèles, emportant leurs passagers vers des destinations différentes. Elle avait écrit en bas de la copie: « Tu as hérité de mes yeux. C'est une force. C'est une faiblesse. C'est la vie. » Sacré avait lu cette phrase plusieurs fois, cherchant le code, le sous-entendu, le message caché entre les lignes. Mais il n'y avait rien. Juste une phrase. Juste sa mère. Juste la vie.

L'épreuve de Stylistique Gothique, avec Rochelderoy Belheart, avait été une formalité. Sacré avait cousu une cape noire – la même étole qu'il avait commencée des mois plus tôt, celle qu'il avait portée certaines nuits pour se réchauffer, celle qui sentait encore le velours et la peur. Rochelderoy avait examiné la couture, avait hoché la tête, et avait dit: « Le noir te va bien, Rotter. Tu as souffert. Ça se voit. C'est bien. La souffrance, c'est ce qui donne de la profondeur au noir. » Puis il avait ajouté, dans un murmure que Sacré fut seul à entendre: « Continue à souffrir. Continue à coudre. Continue à être noir. C'est ta couleur. La mienne aussi. »

L'épreuve d'Histoire de la magie alcoolisée, avec Gwenolafée, avait été la plus étrange. La vieille professeure, réveillée pour l'occasion – ou peut-être pas, on ne savait jamais, avec Gwenolafée, la frontière entre veille et sommeil étant aussi floue que celle entre vérité et mensonge – avait posé une question que Sacré n'avait pas préparée: « Que s'est-il passé en 1642 ? » Sacré avait répondu: « Un incident. Chaudron explosif. Pacte avec une divinité mineure du houblon. Première lettre administrative aux guillemets. » Gwenolafée avait souri – un sourire qui ressemblait à une fissure dans la roche, à une éclaircie dans la brume – et avait dit: « C'est une bonne réponse. Pas la bonne. Mais une bonne. Les bonnes réponses, à Boudebar,

sont souvent plus intéressantes que les vraies. »
Elle lui avait mis la moyenne, ni plus, ni moins.

L'épreuve de Vol en râteau, avec Madame Bibine, avait été une formalité. La vieille professeure, sobre pour une fois – ou peut-être pas, la sobriété étant chez elle un état relatif, comme l'ivresse chez les autres – avait demandé à Sacré de faire un tour au-dessus des douves de saké, puis de revenir. Il l'avait fait. Sans chute. Sans explosion. Sans incident. Madame Bibine avait noté « Satisfaisant » sur sa copie, puis avait ajouté, dans un geste dont elle seule avait le secret: « Tu as appris à te laisser porter, Rotter. C'est plus important que de savoir voler. Le vol, ça s'apprend. Le lâcher-prise, ça se vit. »

L'épreuve de Métamorphose en état d'ébriété, avec Kvasir, avait été la plus décisive. Kvasir – ce professeur dont personne ne savait rien, pas même son prénom, pas même son âge, pas même s'il était vraiment humain ou une simple projection magique que l'école utilisait pour boucher les trous dans l'emploi du temps – avait demandé aux élèves de transformer une flasque de bière sans alcool en une flasque de saké haut de gamme. Sacré avait sorti sa baguette et avait prononcé la formule qu'il avait répétée des centaines de fois dans sa tête, dans le dortoir de Sakédor, en regardant les douves de saké miroiter sous la lune.

La flasque avait changé. Non pas en saké. Mais en quelque chose d'autre. Quelque chose que Kvasir avait examiné, flairé, goûté, avant de lever les yeux au ciel.

— Du beurre, Rotter. Ta baguette a transformé la bière sans alcool en beurre.

— Du beurre ? répéta Sacré, désespéré.

— Du beurre de baratte. Fermier. Aux cristaux de sel. C'est du haut de gamme, Rotter. Ce n'est pas du saké. Mais c'est du haut de gamme. Je valide.

Il avait validé. Les autres professeurs aussi. Le contrôle continu, ce système d'évaluation permanent qui notait chaque geste, chaque mot, chaque soupir, s'était refermé sur Sacré comme un étau dont les mâchoires, pour une fois, n'avaient pas cherché à broyer.

La moyenne de Sacré était au-dessus de la moyenne demandée. Celle de Cassie aussi.

— On a réussi, dit Cassie en regardant les résultats affichés sur le panneau magique – ce panneau qui changeait de contenu toutes les cinq minutes, mais qui, ce jour-là, avait daigné rester stable, par ironie ou par lassitude.

— On a réussi, répéta Sacré, comme s'il goûtait un mot qu'il n'avait jamais prononcé.

— T'as eu combien en Métamorphose ?

— La moyenne. Juste la moyenne.

— Moi aussi. Kvasir a écrit sur ma copie: "Cassie Weaslate a le sens de la métamorphose. Dommage qu'elle le garde pour elle." Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Moi non plus.

La vie, à Boudebar, avait retrouvé son cours normal – ce cours étrange, heurté, alcoolisé, fait de professeurs qui cuvaient dans les coins, de fantômes amoureux qui récitaient des poèmes dans les couloirs, de directrices robots qui parlaient sans émotion, d'élèves qui disparaissaient par intermittence (parce qu'ils étaient en retard, parce qu'ils étaient fatigués, parce qu'ils étaient Saturnin). Les relations s'étaient stabilisées. Jack Daniel ne regardait plus Sacré. Crayonne lui donnait des biscuits – moins souvent, comme si elle avait compris que les biscuits ne remplaçaient pas les mots, mais qu'elle n'avait rien d'autre à offrir, alors elle continuait, par habitude, par faiblesse, par amour. Teubé rangeait toujours les objets, déplaçait les chaises, balayait la poussière.

Loïco hantait toujours Sacré, mais plus discrètement, comme s'il avait compris que la présence, parfois, doit se faire oublier pour être supportée.

Saperlipopette, le bibliothécaire, avait finalement installé Windows 11 sur les ordinateurs – une mise à jour qui avait pris six mois, effacé la moitié des archives, et transformé certains livres numériques en recettes de cuisine – mais personne ne lui en voulait, parce que personne n'utilisait les ordinateurs de toute façon, préférant les livres, qui, eux, ne buguaient pas (sauf quand ils changeaient de contenu en direct, ce qui arrivait parfois, mais c'était considéré comme un bonus, une surprise, un cadeau empoisonné qu'on acceptait avec le sourire).

Les douves de saké clapotaient doucement contre les murs du château. La vie, à Boudebar, était ce qu'elle était: absurde, chaotique, parfois cruelle, parfois douce, toujours imprévisible. C'est dans ce contexte – ce retour à la normale qui n'était pas tout à fait un retour, ni tout à fait une normale – que la lettre arriva.

C'était un soir, à l'heure du dîner. La salle des banquets baignait dans la lumière ocre des chandeliers, cette lumière qui rendait les visages plus beaux, les plats plus appétissants, les secrets plus lourds. Sacré et Cassie étaient attablés côte à

côte, entre Barnabé (qui racontait une blague que personne n'écoutait) et Eugénie (qui lisait un livre en mangeant, sans jamais renverser une miette, une prouesse dont elle était fière, mais dont elle ne parlait jamais, par discrétion). Le hibou arriva comme les précédents, par la fenêtre ouverte sur la cour, ses ailes bruissant dans l'air comme des pages qu'on tourne trop vite. Il tenait une lettre. Une seule. Pas une pile. Pas une montagne. Une lettre. Simple. Fine. Presque fragile. Il la déposa devant Sacré, salua d'un battement d'aile, et repartit.

Sacré prit la lettre. L'enveloppe était blanche – d'un blanc sale, comme si elle avait voyagé longtemps, traversé des tempêtes, dormi dans des fonds de sacs postaux oubliés. L'écriture sur l'enveloppe était maladroite, presque enfantine, avec des lettres qui dansaient sur la ligne, qui ne tenaient pas en place, qui semblaient avoir été tracées par une main qui tremblait – de peur, de froid, d'émotion.

« à Sacré Rotter – Boudebar – (urgent) »

– C'est de qui ? demanda Cassie.

– Je ne sais pas. L'écriture ne me dit rien.

Il ouvrit l'enveloppe. Le papier à l'intérieur était plié en quatre, mal – les plis ne correspondaient

pas, comme si la personne qui avait plié la lettre était pressée, ou nerveuse, ou les deux. Sacré déplia le feuillet.

Les mots étaient mal orthographiés. Non pas une ou deux fautes, comme dans une lettre de son père Pini Weaslate, qui écrivait "je t'aime" avec un "e" en trop et "désolé" avec un "s" en moins. Des fautes partout. Des mots barrés, réécrits, rabarrés. De l'encre bavée. Des taches. Comme si la lettre avait été écrite dans l'urgence, dans la panique, dans un état où l'on ne maîtrise plus rien, pas même sa propre main.

« Sacré, je croyé ke cété fini mais non. Il recomencent. Les nombre. Les guillement. Les ombres qui bouge. I dise ke je t'invente mé c po vrai. Té réel. Je lé vu. Dans le miroir. Té la. Té moa. Ou moa cé toa. Je c pa. Je c plu rian. Mé fo ke tu vienne. Le 19. A minui. A lendroit ou tou a commencé. Vien. Vien. Vien. »

La signature était illisible. Un gribouillis, une griffe, une tentative désespérée d'apposer un nom sur une peur qui n'avait pas de nom.

Sacré relut la lettre une fois. Deux fois. Trois fois. Chaque relecture ajoutait des questions, enlevait des certitudes, creusait le vide.

— C'est de qui ? demanda Cassie.

— Je ne sais pas.

— On dirait...

— On dirait Saturnin, oui.

— Les fautes, les guillemets mal écrits, les ombres, le miroir... ça lui ressemble.

— Ça me ressemble aussi.

Il rangea la lettre dans sa poche, celle qui touchait son cœur.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Cassie.

— Je ne sais pas.

— Tu vas y aller, Sacré. Le 19. À minuit. À l'endroit où tout a commencé. Tu vas y aller parce que c'est toi. Parce que tu ne peux pas t'en empêcher. Parce que même après le malentendu, même après la vérité administrative, même après les explications qui expliquent tout, tu continues de croire qu'il y a quelque chose. Quelque chose à trouver. Quelque chose à comprendre. Quelque chose à sauver.

— Et toi ?

— Je viens avec toi. Comme toujours.

Loïco, qui flottait au-dessus d'eux, sortit de sa poche – les fantômes n'ont pas de poches, mais Loïco en avait une, invisible, qui contenait des choses qu'il ne montrait jamais, des souvenirs, des regrets, des phrases inachevées – un petit bout de parchemin froissé.

— Moi aussi, j'ai reçu une lettre, dit-il. Il y a longtemps. Une lettre qui disait "viens". Je ne suis pas venu. Je suis mort. Ce n'est pas à cause de la lettre. Mais c'est lié.

Il rangea le parchemin, regarda Sacré avec ses yeux vagues – ces yeux qui ne contenaient aucune forêt, aucun mystère, juste la mémoire d'une vie qu'il n'avait pas su vivre.

— Va, Sacré. Va à minuit. Va à l'endroit où tout a commencé. Va voir Saturnin. Ou toi-même. Ou les deux. Mais va.

Le dîner s'acheva. Les élèves quittèrent la salle des banquets, en petits groupes, en couples, en solitaires. Sacré et Cassie restèrent un moment à leur place, regardant les chandeliers qui brûlaient, les nappes qui se vidaient, les elfes de maison invisibles qui débarrassaient les assiettes avec une efficacité silencieuse.

– C'est un signe, dit Cassie.

Sacré sortit la lettre. La relut. Les fautes. Les guillemets mal écrits. Les ombres. Le miroir. Le 19. Minuit. L'endroit où tout avait commencé. La boulangerie. Le chemin de Dégrisement. Le boulanger qui avait dit « ce n'est pas du tout ce que vous croyez ».

– C'est une coïncidence, répondit-il.

Sa voix était plate. Neutre. Presque administrative.

– Sacré, une lettre anonyme, mal orthographiée, qui te donne rendez-vous à minuit, dans un lieu précis, avec des références aux guillemets et aux ombres, ce n'est pas une coïncidence.

– Si. C'en est une. Le monde est fait de coïncidences. De malentendus. D'élèves en retard. De biscuits à la place des mots d'amour. De pains au chocolat à la place de la vérité.

– Tu ne crois pas ce que tu dis.

– Non. Je ne le crois pas. Mais je le dis quand même. Parce que c'est plus simple.

Il rangea la lettre. Elle brûlait contre son cœur – froide, au toucher, mais brûlante, dans sa tête. Il

savait qu'il irait. Le 19. À minuit. À l'endroit où tout avait commencé. Il savait que Cassie l'accompagnerait. Il savait que Loïco flotterait derrière eux.

Mais pour l'instant, il rangea la lettre. Peut-être que ça voulait dire quelque chose. Peut-être que non. Il n'essaya pas de le savoir.

— On y va, dit-il à Cassie.

— Où ça ?

— Au dortoir. Dormir. Demain, il y a cours. Encore des cours. Toujours des cours. Jusqu'à la fin.

— Et après la fin ?

— Après la fin, il y a une autre lettre. Une autre énigme. Un autre malentendu. Ou peut-être pas. On verra.

Ils sortirent. Loïco, derrière eux, chantonait doucement une vieille chanson d'amour. Pour Crayonne, peut-être. Pour lui-même, sûrement. Pour personne, probablement.

La nuit tombait sur Boudebar. Les douves de saké clapotaient. Les gargouilles éternuaient. Les portraits dormaient. Les professeurs cuvaient. Les

élèves rêvaient – de complots, de vérité, de pains au chocolat.

Sacré pensa à Saturnin. À ce garçon qui lui ressemblait. À cette lettre mal écrite, maladroite, désespérée. À ce rendez-vous. À cette coïncidence qu'il refusait d'appeler un signe.

– C'est un signe, avait dit Cassie.

– C'est une coïncidence, avait-il répondu.

Le silence, entre eux, était plus lourd que tous les mots qu'ils avaient échangés depuis le début de l'année. Un silence chargé de questions sans réponses. Un silence qui disait: peut-être que oui, peut-être que non. On verra. Sacré s'allongea sur son lit. Le 19. Minuit. L'endroit où tout avait commencé. Il ferma les yeux.

Preuve n°273, pensa-t-il. Une lettre. Mal orthographiée. Ton inquiétant. Coïncidence ou signe ? Je note. Je ne sais pas. Je note quand même.

Il nota. Puis il s'endormit. Demain, il irait en cours. Il verrait Cassie. Il boirait du jus de citrouille. Il regarderait les professeurs. Il écouterait les rumeurs. Il ferait semblant que tout était normal. Que le malentendu avait tout expliqué. Qu'il n'y avait plus rien à chercher.

Mais le 19, il irait. À minuit. À l'endroit où tout avait commencé. Il ne savait pas ce qu'il y trouverait. Saturnin. Lui-même. Un miroir. Une vérité. Un autre malentendu. Un pain au chocolat.

On verrait bien.

Cassie avait raison: c'était un signe. Sacré avait raison: c'était une coïncidence. Les deux étaient vrais. Les deux étaient faux. Comme tout, à Boudebar. Comme la vie. On ne savait jamais. Sacré non plus. Il s'endormit.

Les douves de saké clapotaient. Loïco chantonnait. Demain. La vie continuait. Le 19. La suite. Ou pas. On verrait.